

ROMAINS, ROMANS ET ROUMAINS DANS L'HISTOIRE DE LA DACIE TRAJANE.

Les observations qui vont suivre auront la tâche de mettre au point et d'élucider la question presque deux fois séculaire du rôle historique que pouvaient jouer au nord du Danube, dans le territoire de l'ancienne Dacie Trajane les éléments romains, ensuite les sujets romanisés de l'Empire appelés Romans, et enfin les ancêtres des Roumains, population dont l'histoire médiévale serait d'après le mot fameux de l'historien roumain Xénopol, une énigme fort difficile à résoudre. Nous sommes loin de vouloir nous inscrire en faux contre cette opinion de Xénopol, nous avouons pourtant que les difficultés qui surgissent devant le chercheur désireux de pénétrer le secret de ce problème presque inépuisable, nous attirent plutôt qu'elles ne nous découragent. En effet, il n'y a rien de plus émouvant pour l'archéologue, l'historien et pour le linguiste que de poursuivre les destinées de ce romanisme oriental, établi au seuil de la vaste entrée de l'Europe, au carrefour des invasions barbares, précisément dans la province nommée Dacie Trajane. On sait que cette province avait une position stratégique des plus défavorables et qu'elle subissait, par conséquent, toujours la première les épreuves dures des incursions continues de peuplades diverses jusqu'à son évacuation officielle en 271. On a beaucoup discuté sur la valeur des informations historiques qui relatent ce fait: d'aucuns s'obstinaient à préconiser la continuité latino-roumaine au nord du Danube tout aussi bien qu'au sud de ce fleuve, d'autres, à leur tour, accumulaient des arguments pour démontrer le mal fondé d'une hypothèse pareille. Même de nos jours, on admet encore d'une façon plus ou moins générale que la 'question roumaine' soit restée toute ouverte, ce qui pourtant nous paraît un peu exagéré quand nous pensons aux résultats des recherches faites dans la période post-röslérienne par les savants de toutes les

nations. Nous tâcherons de les réunir dans les cadres de cette synthèse critique sans négliger pourtant les opinions de ceux qui, en défaut d'arguments valables se bornent à exprimer leur conviction inébranlable à l'égard de la persistance ininterrompue de l'élément latino-roumain en Dacie.

Le linguiste qui s'occupe de l'Orient Européen, est en général insuffisamment renseigné sur l'histoire de la Dacie à l'époque romaine, c'est pourquoi nous avons jugé utile de nous étendre sur plusieurs aspects de cette question. Il pourra voir tout seul que le témoignage de cet examen historique est en parfait accord avec les arguments d'ordre linguistique qu'on peut tirer de l'histoire de la langue roumaine. Celui qui connaît la bibliographie considérable du problème de l'origine des Roumains, n'a pas besoin de voir justifier notre façon de procéder. On sait que les faits historiques et les faits d'histoire linguistique ont fort rarement trouvé une appréciation égale auprès de ceux qui ont cru pouvoir formuler une opinion sérieuse au cours des discussions passionnées qui portaient sur ce problème. Les linguistes s'acquittaient d'habitude de leurs obligations à l'égard de l'histoire du romanisme dacien par quelques indications sommaires et les historiens ne s'approfondissaient guère dans l'étude des langues balkaniques. Le fait que l'utilisation de la vaste littérature spéciale de notre problème, rendant nécessaire la connaissance au moins analytique de la plupart des langues européennes, a toujours constitué un obstacle de plus à ceux qui craignaient les dangers d'une information trop unilatérale.

Embrasser dans les cadres d'une synthèse critique tout ce qui a été écrit à ce sujet, eût été une entreprise vaine, mais aussi inutile, les ouvrages et les études dont nous avons néanmoins tenu compte, malgré les énormes difficultés que l'accès des publications nous a préparées au cours de notre travail, sont pourtant assez nombreux et importants pour nous autoriser à aborder le sujet de notre livre.

Les questions que nous discutons cette fois, se groupent en cinq chapitres. Le premier contient des renseignements généraux sur les quatre embranchements principaux du peuple roumain, entre autres, un coup d'oeil rapide sur leur histoire politique poursuivie jusqu'à nos jours. Les dénominations ethniques indigènes des Roumains sont mises à profit en vue de conclusions relatives au passé de ce peuple, le seul qui ait réussi à conserver le nom de *Romanus* parmi toutes les nations nouvelles de la *Romania*. Nous précisons les motifs pour lesquels il faut voir

dans la conservation de ce nom une nouvelle preuve importante en faveur de l'origine sud-danubienne de la souche primitive des Roumains. Le second chapitre est un des plus importants et pourra intéresser avant tout les linguistes qui ne devront plus désormais négliger le témoignage des arguments d'ordre archéologique, numismatique et historique qui y sont exposés. Avant d'affirmer la survivance du romanisme dacien et l'identité de ce romanisme avec la population roumaine primitive il faudra trouver des contre-arguments acceptables. Ceux qui, pour des raisons de commodité, renonceront à les combattre et continueront à croire au développement du roumain primitif sur un territoire qui, en dehors de certaines provinces de la péninsule balkanique, aurait englobé aussi l'ancienne Dacie Trajane, exprimeront par une attitude pareille leur mépris pour toute argumentation scientifique et leur désir de vouloir étouffer les lumières que ces arguments répandent sur l'histoire primitive des Roumains dans l'atmosphère nébuleuse des théories gratuites. Dans le troisième chapitre nous retracerons la genèse de la fameuse théorie de la continuité latino-roumaine au nord du Danube, en montrant les motifs divers qui à partir du moyen-âge et surtout pendant la Renaissance, durent nécessairement donner naissance à une fausse conception historique ou plus exactement pseudo-historique des origines roumaines. Il faut souligner dès maintenant que la tradition savante qui fait descendre les Roumains de Transylvanie des colons de Trajan, amenés en Dacie au début du second siècle de notre ère, n'apparaît qu'au XV^e siècle et que pendant le moyen-âge plusieurs auteurs ont considéré les Roumains comme un peuple venu de l'Orient. Au quatrième chapitre nous nous occupons des arguments positifs et négatifs qui concourent à prouver que l'origine du peuple et de la langue roumains doit être cherchée dans les contrées sud-danubiennes. Les rapports du roumain avec les langues balkaniques et avec les langues nord-danubiennes y sont étudiés à peu près jusqu'à la fin du moyen-âge. Quant au problème de la conservation du romanisme balkanique nous croyons avoir exposé des vues nouvelles et il n'est peut-être pas trop téméraire d'espérer qu'elles seront approuvées par les historiens. Le cinquième chapitre s'occupe de la chronique du Notaire anonyme du roi Béla (II ou plutôt III) et des questions qui se posent au sujet de ses informations relatives aux Roumains (*Blachii, Blaci*). C'est la seule source médiévale qui connaisse des Roumains en Transylvanie à l'époque de la con-

quête hongroise, c'est pourquoi la science roumaine est unanime à la considérer comme un manuel historique absolument précis en face des autres sources qui ignorent sans exception l'existence de duchés roumains au nord du Danube. Pour terminer nous montrons la fausseté des points de vue que certains savants tâchent de faire valoir contre le raisonnement juste de Gaston Paris, qui est aussi le nôtre, dans la question de la priorité de l'élément roumain dans la Transylvanie. La thèse de cette priorité, d'ailleurs purement hypothétique, relève du domaine de la politique, elle n'en est pourtant pas moins à l'ordre du jour dans la philologie roumaine. Voilà la seule raison pour laquelle nous nous croyons obligés de nous en occuper à notre tour, ne fût-ce que sur quelques pages.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár

I.

Les Roumains et les principaux noms ethniques qui servent à les désigner.

1. Généralités sur les quatre embranchements du peuple roumain. — 2. Histoire du nom Rumân < Romanus. Conclusions historiques qui peuvent se tirer du fait de la conservation de cette appellation. — Histoire du nom Vlah-Valah. Conclusions historiques qui peuvent se tirer du développement sémantique du même nom.

1. Au dixième siècle de notre ère les ancêtres des Roumains vivaient encore dans la péninsule des Balkans où ils avaient réussi, grâce à leur dévouement à la vie pastorale, à développer et à conserver jusqu'à nos jours cette langue latine populaire fortement imprégnée de balkanismes qui, à partir de la même époque à peu près, devait reprendre lentement le même territoire sur lequel était parlé au II^e et au III^e siècle après J.-C. le latin vulgaire de la province romaine occupée par l'empereur Trajan et perdue par Gallien-Aurélien. Cette diffusion du roumain médiéval se fit sous la forme d'une conquête pacifique, par l'infiltration de pâtres nomades et transhumants dans les régions situées au nord du Danube. Il va sans dire, que les troupeaux de ces pâtres ne respectaient guère les limites de l'Empire disparu sous les coups des barbares, ils n'avaient non plus de préférence particulière pour les pâturages de la Dacie Trajane. En quittant leur centre d'expansion, ils se répandirent plus tard vers tous les points cardinaux, en Istrie tout aussi bien qu'en Grèce et en Pologne, ils traversèrent les steppes de la Russie méridionale pour pénétrer jusqu'au Caucase, et ils sont signalés même en Asie Mineure. On serait vraiment étonné de les voir éviter la Dacie Trajane, où les Carpathes leurs offraient toutes les conditions requises pour la vie pastorale.

C'est au même siècle que les liens étroits entre les groupes roumains primitifs, parfaitement unitaires encore au point de vue de la langue, commencent à se relâcher de plus en plus, et que leurs migrations aboutissent à la création de ces conditions historiques, géographiques et linguistiques qui expliquent la naissance des quatre embranchements divers du même peuple roumain primitif. Malgré la dissolution de l'ancienne unité géographique, pourtant, et malgré les différences dialectales qui sont en grande partie le résultat de cette dislocation, il n'est que trop facile de reconnaître jusqu'à nos jours cette unité linguistique primordiale qui nous oblige à ramener les quatre parlars principaux du roumain sud-danubien et nord-danubien à la même langue roumaine primitive. Un résumé bref de l'histoire des quatre embranchements du roumanisme est d'autant plus nécessaire à cet endroit que nous ne dépasserons dans notre travail que rarement les limites du XIII^e siècle.

Les *Roumains du Nord* désignés d'habitude par le nom artificiel de „Dacoroumains” (appellation devenue fort populaire même dans des travaux de philologie et de linguistique depuis l'apparition de la *Grammatica Daco-Romana* de Sinkai en 1780) constituent la branche la plus importante de la famille roumaine comptant plus de 12,000.000 d'âmes suivant les statistiques roumaines. Il n'y a que ces Roumains dits du nord, à cause de leur diffusion dans les régions situées au nord du Danube à partir du X—XI^e siècles à peu près, qui ont une histoire politique proprement dite. Celle-ci commence par les kénézats et les voïvodats — cristallisations d'état primitif dont le nom et l'organisation démontrent indubitablement l'origine slavo-bulgare — mentionnés pour la première fois dans les chartes latines des derniers rois arpadiens au XIII^e siècle et plus tard dans celles des Angevins de Hongrie. Les théories de M. Iorga, conçues dans le but de prouver que les premiers vestiges d'organisations politiques roumaines remontent jusqu'au XI^e siècle, n'ont malheureusement pas été admises d'une façon unanime, ni par le monde savant étranger ni par les historiens roumains, quoique M. Bănescou ait essayé d'appuyer la thèse invraisemblable de son éminent maître par des arguments dont nous ne voyons pas non plus l'efficacité. D'après cette conception erronée il y aurait eu dans les régions du Bas-Danube, dans la Dobroudja actuelle à peu près, de petites autonomies roumaines gouvernées par Tatos, Chalis (ces deux noms ne désignent en réalité qu'un seul personnage) Salo-

mon, Sestlav et Satzas, dont parle Anne Comnène dans son *Alexiade*. Ces autonomies auraient relevé de la sphère d'influence de Byzance.¹

Ce n'est qu'une centaine d'années environ avant la fondation des voïvodats valaque et moldave et peu après l'invasion des Tatars que nous rencontrons les premiers témoignages authentiques sur quelques kénézats et voïvodats d'étendue fort limitée qui se

¹ D'après le témoignage des sources byzantines, le territoire indiqué était habité par une population très mélangée au point de vue ethnique qui se révolta contre la domination des stratèges de Byzance. M. Iorga s'est efforcé de déclarer roumains les noms de personnes qui se rapportent aux chefs de cette population mixte, ce qui, à son avis, suffirait à démontrer que le thème byzantin Paristrion fut le théâtre des premières tentatives des Roumains faites en vue de fonder un état indépendant (cf. *Les premières cristallisations d'État des Roumains*. Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine. V—VIII—1920, p. 33—46). Son élève, M. N. Bănescou partage sans aucune réserve ses opinions (*Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*. Byz.-Neugr. Jahrb. III—1922, p. 287—310). Les théories hardies de ces deux historiens, fondées uniquement sur le soi-disant caractère roumain des noms des chefs du mouvement révolutionnaire, ont pourtant rencontré beaucoup de scepticisme même auprès des philologues roumains qui, eux-aussi, préférèrent chercher l'origine des noms en question dans les langues turques ce qui, bien entendu, équivaut à la négation de la thèse de M. Iorga (cf. le compte rendu de V. Bogrea: *Anuarul Institutului de Istorie Națională I—1921/22*, p. 380 et M. Densusianu: *Grai și Suflet I—1924*, p. 323—24). M. Mutafčiev, à son tour, insiste aussi sur le rôle prépondérant des Petchénègues à Paristrion et s'occupe minutieusement de la question de l'origine turque des noms de personnes (*Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia 1932. p. 231 ss., p. 332 ss.). Malgré les arguments convaincants produits contre la thèse roumaine par MM. Zlatarski et Mutafčiev, l'érudit roumain M. Bănescou reprend la discussion du problème (*La question du Paristrion ou conclusion d'un long débat*. Byzantion VIII—1933, p. 277—308), il est pourtant trop préoccupé de prouver la continuité de l'élément romain-roumain dans la Dobroudja, ce qui, cette fois aussi, ne lui permet pas d'apprécier et interpréter avec justesse les données historiques. Pour la bibliographie de cette question v. encore Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Acad. Rom. Stud. și Cercet. XXI. București, 1933. p. 574, n. 5. Ce dernier auteur, fait d'ailleurs remarquer que si le nom de *Τατοὺς* était d'origine roumaine, on s'attendrait plutôt à la forme *Τατοῦλος* (cf. en roumain *Tatu, Tatul*), et que nous ne pouvons pas laisser de côté l'information fournie par Zonaras suivant laquelle *Τατοὺς* était le chef des Petchénègues (*ouvr. cité*, p. 574). M. C. C. Giurescou n'admet pas non plus l'origine roumaine des noms de chefs (*O nouă sintenză a trecutului nostru*. Studiu critic. București. Extras din Revista Istorică Română I—1931, II—1932) et considère l'hypothèse de M. Iorga et celle de M. Bănescou comme „o simplă ipoteză ... și aceea bazată pe o impresie” (*Istoria Românilor*, I. București 1935. pp. 311—13).

trouvaient sur des territoires soumis au royaume de Hongrie: dans le banat de Szörény, dans l'Olténie (cette dernière est située entre le Danube, les Carpathes du sud et la rivière d'Olt et renferme aujourd'hui les districts de Mehedinți, Gorj, Dolj, Vâlcea et Romanați) et dans la Mounténie (ce dernier terme pris dans son acception plus étroite, c. à d. désignant les régions à l'est de l'Olt, jusqu'aux limites de la Moldavie). Suivant l'acte de donation du roi de Hongrie Béla IV — souverain qui eut la tâche difficile de redresser son pays dévasté par les invasions mongoles — le territoire du Szörénység fut donné en 1247 aux chevaliers de Rembald, grand maître de l'ordre de Saint Jean, ensemble avec les kénézats de Jean et de Farkas jusqu'à l'Olt sous la condition de rendre la moitié des revenus réalisés dans ce territoire, à la trésorerie du roi hongrois et de n'avoir point de droit de frappe sans l'autorisation de leur souverain hongrois.² Il en ressort donc de toute évidence qu'il ne s'agit pas le moins du monde de certains knèzes puissants qui gouvernent des formations d'états indépendantes (I o r g a, O n c i u l), mais de simples chefs populaires sur des terres soumises à l'autorité royale hongroise qui en dispose à son gré. Suivant le même acte de donation, le roi laisse dans la possession des Roumains (Olacis relinquimus) les voïvodats de Litovoi et de Seneslav. A. Philippide fait remarquer à juste titre, en démontrant le manque de fondement des hypothèses extravagantes de M. Iorga, que ces deux voïvodes étaient loins de dominer toute l'Olténie et toute la Mounténie. Leur pouvoir voïvodal, déterminé par leurs rapports de suzeraineté à la dynastie angevine, ne s'étendait que sur une portion d'étendue inconnue, mais certainement peu considérable des territoires que certains historiens leur attribuent entièrement.³

C'est pendant le règne des Anjou en Hongrie que furent fondés les voïvodats de Valachie et de Moldavie. Quant aux

² Cf. la charte de Béla IV (Zimmermann—Werner, Urkundenbuch, I, p. 73 et Szentpétery, Regesta regum stirpis arpadianae critico-diplomatica. I, p. 257) dont le contenu a été largement exposé et commenté par Paul Hunfalvy, *Az oláhok története* (Histoire des Roumains). Budapest 1894. I, p. 354—58. Les exagérations de M. Iorga au sujet de ces kénézats ont été réduites à leur juste valeur par l'historien et le linguiste roumain A. Philippide dans son ouvrage d'une vaste erudition (*Originea Romînilor*. Iași 1935. I, p. 800—801) où il dit entre d'autres: „D'ailleurs Iorga n'est pas le seul parmi nos historiens qui inventent des souverains et des dynasties imaginaires dans l'époque obscure des débuts des principautés roumaines...”.

³ Philippide, *ou. c.* p. 801—802.

débuts du premier, notons que personne n'ajoute plus de foi au récit légendaire d'après lequel la Valachie aurait été fondée par Radu Negru — personnage fabuleux qu'on faisait émigrer de la terre de Fogaras — vers la fin du XIII^e siècle.⁴ Le premier chef du voïvodat transalpin méridional, connu dans les chartes des chancelleries hongroises, est Basarab I^{er}, dont parle aussi la belle Chronique Enluminée de Vienne. Les luttes de ce fondateur d'une dynastie de voïvodes d'origine probablement coumane contre Charles-Robert, son suzerain, sont assez bien connues. Son nom apparaît pour la première fois dans une charte latine de 1324, dans laquelle Charles d'Anjou exprime sa reconnaissance au comte Martin qui s'était plusieurs fois acquitté d'une façon louable de ses fonctions d'ambassadeurs du roi près de Basarab „woyuodam nostrum Transalpinum”.⁵

Les origines du voïvodat de Moldavie sont contemporaines avec l'exode en 1342 du voïvode infidèle du roi Louis le Grand (Bogdan noster infidelis quondam Vayvoda de Maramorosio). Son pouvoir pourtant ne s'étendait que sur une partie du pays moldave. Il est intéressant à noter que dans la campagne dirigée contre Bogdan pour le punir de sa désertion, le roi de Hongrie

⁴ Le caractère légendaire de Radu Negru est un fait acquis pour l'historiographie roumaine moderne et il n'y a que des amateurs qui persistent encore à considérer ce prince imaginaire comme un personnage historique (E. Grigoraş a identifié p. e. le cryptogramme du psautier de Scheia à l'inscription qu'aurait portée l'anneau de Radu, cf. *Adevărul literar și artistic*. 1924. Nr. 175). En dehors de Xénopol (*Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*. Paris 1896, p. 194) personne n'ajoute plus foi à son existence réelle. Déjà Hasdeu avait attiré l'attention sur le fait que le premier voïvode roumain d'Oungro-Valachie, connu dans l'histoire sous le nom de Radu, a été Radu Basarab I (*Historia critică a Românilor*. București 1875, p. 112) ce qui est aussi l'avis de M. Iorga (cf. *Chronologische Tafel der regierenden Fürsten* dans *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur*. Hermannstadt-Sibiu 1929, p. 358, et l'ouvrage de Hunfalvy, *Az oláhok története* I, p. 384—92.; le nombre exact des années du règne de Radu est inconnu, il est pourtant établi qu'il a régné dans les premières années de la huitième décennie du XIV^e siècle, v. C. C. Giurescou, *O nouă sinteză*, p. 102).

⁵ Voici ce que nous dit à ce propos une charte latine: „in deferendo pluribus vicibus nostras legaciones ad Bazarab... ubi sue legacionis officium fideliter et laudabiliter adimplevit” (Hurmuzaki, *Documente* I, 591—92). D'après M. Giurescou qui redresse les erreurs chronologiques de M. Iorga, ce voïvode n'a pas fondé qu'une dynastie mais aussi un pays, c. à d. l'Oungro-Valachie (ou. c. p. 101—102). D'ailleurs, l'histoire roumaine de Hunfalvy une fois consultée, aurait également permis à M. Iorga de ne pas chercher le début du règne de Basarab vers 1330.

est assisté par un parent du transfuge, le voïvode Dragos de Máramaros et par Balk, Dragos et Jean, fils du voïvode Sas, fidèle à la couronne, qui seront mis en possession des propriétés de Bogdan.⁶ C'est de cette façon que ces derniers deviennent les ancêtres de plusieurs familles anoblies, des nobles hongrois d'origine roumaine, dont les descendants arrivent jusqu'à nos jours.

Il serait hors de lieu de poursuivre ici l'histoire plus moderne des deux voïvodats, d'une manière détaillée.⁷ Nous nous bornons à remarquer qu'au début du XV^e siècle le Croissant s'empare

⁶ Cf. György Petrovay, *A máramarosi oláhok. Betelepedésük, vajdák és kenézeik*. Századok XLV (1911), p. 607—626., et L. L. Wyrstek, *Ród Dragów-Sasów na Węgrzech i Rusi Halickiej*. Kraków 1932. — Bogdan, le futur voïvode moldave, et les parents de celui-ci, s'établissent dans le pays de Máramaros en 1335. — M. T. Papahagi fait remarquer que les nombreux descendants des familles de knèzes anoblies par les rois hongrois, appelés *nemeși*, ont conservé jusque dans les temps d'après guerre une sorte d'esprit de caste par suite de laquelle ils continuent à se distinguer avec orgueil de leurs frères de race de condition sociale inférieure, de sorte que les mariages aussi sont évités entre *nemeși* et paysans simples (*Graiuł și folklorul Maramureșului*. Din Vieața poporului român XXXIII. București 1925, p. XII).

⁷ Il convient de remarquer ici que les historiens étrangers ne se contentent que trop souvent de puiser leurs informations relatives à l'histoire des Roumains dans les ouvrages de Xénopol (cf. l'ouvr. cité ci-dessus, ensuite *Istoria Românilor*. Iași 1888—93, dont on a récemment publiée la troisième édition) et dans ceux de M. Iorga (*Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*. Gotha 1905., et *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur*. Hermannstadt 1929., publié aussi en italien et en français), comme cela s'est vu dernièrement dans le cas du livre tendancieux de M. R. W. Seton-Watson: *A history of the Roumanians*. Cambridge 1934 (cf. les remarques critiques de M. Eugène Horváth, *Transylvania and the history of the Rumanians*. Budapest, 1935). Le chercheur désintéressé ne pourra point se passer de consulter aussi les ouvrages suivants: C. C. Giurescu, *O nouă sinteză a trecutului nostru*. Studiu critic. București 1932.; Al. Philippide, *Originea Romînilor*. vol. I—II. Iași, 1925—28. (cf. surtout I, p. 781—804). Il faut relever que l'historiographie roumaine de nos jours commence dans certains cas à adopter les mêmes points de vue que nous trouvons dans les nombreux travaux de Hunfalvy sur les Roumains. Son livre *Die Rumänen und ihre Ansprüche* (Wien und Teschen, 1883) est une synthèse critique qui a conservé son actualité à plus d'un égard. Le vaste ouvrage de Benedek Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története és jelenlegi állapota* (L'histoire et l'état actuel des tendances nationalistes roumaines) Budapest 1896—99, a été résumé en français par A. de Bertha: *Magyars et Roumains devant l'histoire*. Paris, 1899. Le livre de M. C. C. Giurescu: *Istoria Românilor*, dont le premier volume vient de paraître, représente un progrès sensible par rapport à l'activité d'historien de M. Iorga, il n'en est pourtant pas moins loin encore de représenter une synthèse de l'histoire roumaine conçue sans certains préjugés.

de la Mounténie et au XVI^e siècle de la Moldavie. Jusqu'en 1711 les sultans y font régner des voïvodes roumains, sauf quelques exceptions, telles que p. e. le règne de Gaspar Graziani, un riche Italien âpre au gain (1618—1620). C'est par la nomination de Nicolas Mavrocordat en 1711 que commence l'époque la plus sombre de l'histoire roumaine au nord du Danube dite phanariote d'après les favoris grecs des sultans — d'habitude grands-dragnans de la Sublime Porte — et originaires, pour la plupart, du quartier du Phanar de Constantinople. Le résultat de ce système de vendre et de livrer les voïvodats au plus offrant, eut fatalement pour conséquence la spoliation cruelle de la couche paysanne par ces „princes" étrangers désireux avant tout de recouvrer les grosses dépenses que l'avidité des sultans leur avait imposées. Aussi ne sera-t-on point étonné de voir devenir le nom *Rumân* synonyme de ‚serf, esclave', évolution sémantique qu'on observe seulement dans les deux voïvodats tandis que dans les chartes des rois serbes, on retrouve le nom *vlah* dans une acception analogue. Le formalisme plutôt vide de la culture hellénistique de cette époque, ne fut qu'un motif de plus qui retarda le réveil national des Roumains valaques et moldaves. Quand, enfin, en 1821 lors du mouvement de l'hétairie, l'occasion vint pour secouer le joug grec et que l'on put penser à créer les premiers cadres d'une civilisation nationale roumaine, les Roumains de Transylvanie, en tant qu'adeptes de l'Église protestante et catholique, étaient déjà depuis trois siècles en contact avec la civilisation occidentale et devinrent ainsi les maîtres de leurs frères valaques et moldaves.

Après 1821 les deux voïvodats furent pendant longtemps l'objet des calculs politiques des trois grandes puissances du temps: la Turquie, l'Autriche et la Russie. L'idée de leur union dans une seule principauté apparaît d'une manière plus précise pour la première fois, dans la constitution imposée par les Russes qu'on connaît sous le nom de Règlement Organique quoiqu'elle ne fût plus tout-à-fait neuve à cette époque. Pendant les guerres napoléoniennes l'Empereur lui-même y avait déjà pensé et en Angleterre aussi on avait mesuré les avantages de cette union. Un an après le congrès de Paris en 1859 le projet fut enfin réalisé. Malgré certaines intrigues, Alexandre Couza, dans la même année encore, finit par se voir élu prince des voïvodats unis et grâce à la protection de la France, il fut reconnu dans cette qualité par le sultan et par les puissances signataires du traité de Paris.

Ses réformes audacieuses et le coup d'État qu'il crut pouvoir risquer, amenèrent cependant sa chute, et il dut prendre le chemin de l'exil. Sa succession fut confiée au prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen qui réussit à se débarrasser de la suzeraineté turque et à se faire reconnaître roi de Roumanie en 1881. Il régnait encore quand éclata la guerre de 1914, ce qui lui fit goûter toutes les amertumes d'un souverain attaché à la Triple Alliance par des liens de sang et par des liens diplomatiques, en même temps qu'il était entouré presque exclusivement d'hommes d'État nettement hostiles à la monarchie des Habsbourg. L'esprit qui animait l'activité de la „Ligue Culturelle” ne finit par triompher que sous le règne de son successeur Ferdinand I, qui après deux années d'hésitations jugea que le moment était arrivé pour déclarer la guerre aux Puissances Centrales. L'échec complet de l'armée roumaine l'obligea pourtant à conclure une paix particulière qui fut signée en mai 1918. Cependant la Hongrie fut bientôt victime du bolchévisme et une grande partie de son territoire historique dut être cédée à la nouvelle Roumanie qui se trouva agrandie aussi par la Bessarabie et déjà auparavant par la Dobroudja.

La Transylvanie, détachée de la Hongrie uniquement en raison du principe de la prépondérance ethnique de l'élément roumain — principe appliqué d'ailleurs avec tout l'arbitraire des États vainqueurs — n'avait pas toujours une population roumaine si nombreuse qu'aujourd'hui. Quelques données historiques suffiront à montrer que cette supériorité purement numérique, n'a point existé de tout temps. Au point de vue de notre travail, c'est une charte du roi André III, le dernier représentant de la dynastie arpadienne, qui a une importance particulière. Cette charte adressée au chapitre de Gyulafehérvár et que la science roumaine passe sous un silence parfait, contient aussi des mesures à prendre au sujet de tous les Roumains (universos Olacos) transylvains. Le roi y ordonne que tous les *Olaci* qui se trouvent dans les domaines des seigneurs ou d'autres personnes, soient ramenés à Székes, propriété royale, ce qui montre, on ne peut plus clairement, qu'il s'agissait tout au plus de quelques milles d'âmes pour l'établissement desquelles l'étendue d'une seule propriété était suffisante. Cette charte sur laquelle nous reviendrons encore, prouve donc à l'évidence qu'en 1293, le nombre des Roumains de Transylvanie doit avoir été minime. Dans les derniers siècles du moyen-âge et plus tard, leur nombre s'accroissait de plus en plus, parce que les grands propriétaires terriens avaient besoin d'une quantité considérable de serfs, sans lesquels leurs domaines, plus d'une

fois dépeuplés ou resté inexploités à cause du manque de main-d'oeuvre rurale et forestière, n'auraient pas été d'un rendement suffisant. A partir du XIV^e siècle, les arrondissements saxons favorisent également l'établissement de Roumains sur leurs territoires, pour les mêmes raisons d'ordre économique.⁸ Au XVI^e siècle Antoine Verancsics nous dit que les Roumains sont certainement aussi nombreux que les trois nations (hongroise, sicule, saxonne) une à une, ce qui correspondrait, d'après l'évaluation de M. Jules Szekfü, à 80.000—100.000 âmes. Notons que vers la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e les Saxons de Transylvanie ont été, suivant les calculs de François Schuller, au nombre de 68.160 de sorte que M. Szekfü ne peut nullement être accusé d'avoir diminué l'importance numérique des Roumains à cette époque. Vers la fin du XVII^e siècle ce furent les pères jésuites préparant l'union religieuse des Roumains transylvains avec Rome, qui procédèrent au recensement de l'élément roumain qu'ils évaluèrent à 200.000 âmes.

A partir du XVII^e siècle le nombre de la population roumaine de Transylvanie augmente par sauts, ce qui s'explique non seulement par le caractère prolifique de cet élément ethnique, mais aussi par la dureté du régime phanariote et du système des *ciocoi*, insupportables pour les malheureux *rumâni* qui émigrèrent en masse des deux voïvodats et allèrent chercher les conditions d'une vie plus humaine en Transylvanie et même en Bulgarie. En dehors des immigrations en Transylvanie, dont la monographie est encore à faire quoique nous connaissions déjà une foule de témoignages décisifs, l'histoire du mouvement démographique roumain en Bulgarie pendant l'époque des princes grecs dans les deux voïvodats, constitue un sujet d'études plein d'intérêt. En parlant de l'origine des colonies daco-roumaines (nous employons ce terme uniquement dans le sens géographique et non dans l'acception historico-génétique) Jireček avait déjà relevé une série d'informations touchant ce mouvement d'émigration roumaine, dont nous ne reproduisons cette fois que la plus caractéristique: „Der Ragusaner Bošković übernachtete 1762 in Jenipazar bei Šumen in der Hütte einer „famiglia valacca, venuta là da un

⁸ Cf. à ce sujet les deux ouvrages suivants: K. Kadlec, *Valaši a valašské právo v zemích slovanských a uherských*. V Praze, 1916., et G. Müller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande*. Hermannstadt, 1912. (Beiträge zur Verfassungs- u. Verwaltungsgeschichte der Deutschen in Ungarn. I. Heft).

anno", da man unter den türkischen Pascha's besser lebe, als unter den walachischen und moldauischen Fürsten „da quali si fanno estorsioni incredibili, che forzano i villani ad abbandonare i loro paesi".⁹

Voici pourquoi nous pourrions expliquer comment vers 1730, le nombre des Roumains atteint déjà le chiffre approximatif d'un demi million qui sera bientôt dépassé à son tour, comme le prouvent les données statistiques des conscriptions ecclésiastiques de 1761—1765 conservées par Joseph Benkő. Sous le règne de Joseph II ce chiffre s'accroît jusqu'à 800.000, pour arriver vers la fin de l'ère phanariote à un million tout rond. La statistique géographique de Lenk, publiée en 1839, indique comme nombre total des Roumains de Transylvanie le chiffre de 1,169.000. A partir de cette époque, le mouvement démographique roumain entre dans la voie de l'évolution normale et si l'on parle de nos jours de près de trois millions de Roumains en Transylvanie c'est qu'on entend par là non seulement la Transylvanie proprement dite, mais aussi les régions de Máramaros (Maramureșul), celles de Bihar (Bihor) et des Körös (Crișana) et le Banat.¹⁰

Par la réalisation de la Grande Roumanie d'après-guerre, tous les Roumains parlant le dialecte septentrional furent englobés dans les limites d'un seul État dont l'aspect démographique pourtant n'est guère moins bariolé d'éléments ethniques de toute nationalité que ne fut celui de la Double Monarchie. Les quelques îlots roumains qui sont restés en dehors du nouvel État agrandi, notamment dans le Banat yougoslave, dans la vallée du Timok, dans la Bulgarie du Nord, au delà du Dniester en Russie (pour ne point parler de ces quelques débris de Sibérie) et dans quelques villages limitrophes de la Hongrie mutilée, représentent par rapport au grand nombre des minorités ethniques de la Roumanie une quantité négligeable.¹¹

⁹ *Das Fürstentum Bulgarien*. Wien 1891. p. 116, n. 2., où Jireček nous renvoie encore aux ouvrages de Kanitz, de Lejean et de Niebuhr.

¹⁰ Cf. l'ouvrage de statistique historique, culturelle et économique de M. Elemér Jakabffy, *Erdély statisztikája*. Lugos, 1923.

¹¹ La revue *Graul Românesc* s'occupe spécialement des Roumains habitant en dehors des frontières de la Roumanie (1927—) tandis que la *Dacoromania* réunit systématiquement sous le titre de Români de peste hotare les publications qui les concernent. Nous soulignons que les travaux des auteurs roumains ont bien souvent besoin d'un contrôle critique. Ceci dit, nous citons les monographies et les ouvrages suivants: S. Pușcariu, *Studii istroromâne I*. Analele Academiei Române. Seria II. Tom. XXVIII. Secția Literară. București 1906., II. Acad. Rom. Studii și Cercetări XI. București, 1926., III. Acad. Rom.

Les *Aroumains* habitent non seulement la Macédoine yougoslave et grecque, mais aussi l'Albanie et plusieurs villages de la Bulgarie. Voici pourquoi nous rejetons l'emploi de l'appellation de Macédo-Roumains. Le plus fort groupe au point de vue numérique, est formé par les Aroumains de l'Épire et de la Thessalie, qui ont conservé jusqu'à nos jours l'occupation principale de tous les Roumains primitifs, c. à d. celle de pâtres nomades. Leurs troupeaux sont menés du Pinde jusqu'en Attique et au golfe de Lépante. Les Aroumains de l'Olympe se sont détachés probablement de ces premiers. Leur centre est Vlacholivadon, mais il n'est pas rare de les trouver dans les villes de la Macédoine, surtout à Salonique, où ils se sont établis pour s'occuper de commerce et de métiers divers. Les monts de Gramos ont été le foyer des Aroumains dits *grămușteni* qui, avant leur éparpillement par toute la Grèce, la Yougoslavie et la Bulgarie, formaient l'élément dominant à Gramoștea, ville de commerce et d'industrie assez importante, aujourd'hui complètement ruinée. Les destinées des Aroumains de Muloviște et de Gopeș n'ont pas été plus favorables non plus; ils survivent encore en partie dans les régions de Bitolie à l'état de bergers nomades ou transhumants. Une fraction ethnique intéressante de la souche aroumaine est représentée par les *Fărșeroși* qui habitent surtout les contrées sud-est de l'Albanie. La vie urbaine ne les attire guère, la plupart d'entre eux sont également des bergers qui s'en vont avec leurs troupeaux jusqu'en Acarnanie et en Etolie. Ils doivent leur nom au village albanais Frașari.

Pour les désigner, les Serbes emploient le nom *tsintsar* et c'est le même mot *cincár* que les Hongrois ont employé en parlant

Studii și cercetări XVI. București, 1929.; Th. Capidan, *Fărșeroșii*. Studiu lingvistic asupra Românilor din Albania. Dacoromania VI, 1—210.; Th. Capidan, *Aromânii*. Dialectul aromân. Studiu lingvistic. Acad. Rom. Studii și cercetări XX. 1932.; A. Sacerdoțeanu, *Vlahii din Calcidica*. In memoria lui Vasile Pârvan. București, 1934. 303—311.; E. Bucuța, *Românii dintre Vidin și Timoc*. s. I. 1923.; G. Weigand, *Die Arumunen*. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen. Leipzig 1924.; Fr. Miklosich, *Die Wanderungen der Rumunen*. Denkschrift der Wiener Akademie der Wissenschaften, XXX. 1879.; A. J. B. Wace et Thompson, *The nomads of the Balkans*. London, 1914. (cf. le compte-rendu de M. Iorga dans le Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale II—1915). Sur les 'Roumains' pannoniens cf. l'étude de M. Kniezsa dans ce numéro de notre revue et l'article du même auteur intitulé *A tót és lengyel költözködő pásztorkodás magyar kapcsolatai* (Les rapports hongrois de la transhumance slovaque et polonaise). Ethnographia-Népelet 1934. No. 1—2.

des commerçants d'origine aroumaine, qui vinrent s'établir à Budapest.¹² La plupart des savants voient dans ce nom un sobriquet et depuis Vuk Karadžić on a l'habitude d'expliquer la forme phonétique de ce mot comme le persiflage d'une particularité de prononciation des Aroumains qui consiste à 'remplacer' les syllabes *ce-*, *ci-* du roumain du nord par *tse-*, *tsi-*. L'appellation de *Coutzoulaque*, employée par les Grecs, signifierait 'Valaque bancale'.

L'histoire ancienne des Aroumains se confond avec celle des autres embranchements du peuple roumain primitif, de sorte qu'il n'est pas toujours facile de préciser s'il faut rapporter les mentions byzantines antérieures au XII^e siècle aux ancêtres de ces bergers qui émigrèrent plus tard vers le nord ou plutôt aux ancêtres des Aroumains qui se fixèrent à partir du IX^e siècle de préférence au sud de la ligne imaginaire tracée par Jirček. Celui qui voudrait pousser la précision plus loin encore à l'époque indiquée, c. à d. tâchant de distinguer même les Istroroumains primitifs d'avec les Méglénoroumains primitifs, risquerait inévitablement de construire des hypothèses plus ou moins gratuites. Cette incertitude de l'historien s'explique en premier lieu par le fait que les Roumains primitifs ont été des bergers nomades ou transhumants en migration continue et la même manière de vie caractérise aussi les quatre embranchements après leur détachement de la souche primitive. Il s'agit donc d'un peuple en mouvement perpétuel et sans cesse en quête de régions favorables à la vie pastorale et non d'éléments ethniques sédentaires à l'intérieur d'un territoire à limites fixes. Nous ne nous étendons pas ici sur les mentions médiévales des Roumains dans les sources

¹² Sur les colonies aroumaines établies à Budapest et en général en Hongrie cf. B. Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története* (L'histoire des tendances nationalistes roumaines). II, p. 319; Gh. Tulbure, *Influența binefăcătoare și rolul important al coloniștilor macedo-români în istoria dezvoltării noastre culturale*. Familia, Seria II. Anul II. Nr. 1/2, 12—14.; id. *Coloniile macedo-române din Ungaria și tinereța metropolitului Șaguna*. Luceafărul VIII, pp. 99—103 et 129—133; G. Alexics, *A makedo-románok*. Egyetemes Philológiai Közlöny 1902.; M. Burghel, *Insemnări privitoare la colonia macedo-română din Ungaria și din Viena la începutul secolului trecut*. Arhiva XXXVII. No. 2—4., pp. 64—76; N. Bănescu, *Cuvântarea inaugurală și raportul Rectorului*. Anuarul Universității din Cluj pe anul școlar 1923—24. Cluj, 1925. p. 13 ss.; Th. Capidan, *Petru Maior și Aromânii*. Junimea Literară XII, 63—69; sur les médecins d'origine aroumaine qui ont fréquenté l'Université de Budapest cf. V. L. Bologa, *Inceputurile medicinei științifice românești*. Cluj 1930. Biblioteca med.-ist. III.

historiques, il nous suffit cette fois de remarquer que des groupes roumains débutent dans l'histoire d'abord sur la péninsule des Balkans. Le chroniqueur byzantin, Cédrene, nous rapporte à l'occasion du récit de la guerre de l'indépendance bulgare contre Basile II que David, le frère du tzar Samuel, fut tué par des Vlaques errants vers 976 à l'endroit nommé „Beaux chênes” entre Castoria et Prespa.

Les bergers aroumains sont organisés en clans embrassant 50 à 200 familles appelés *fălcări* (pluriel de *fălcare*) qui sont sous la dépendance d'un *celnic* (cf. slave *čelo* „front”), le knèze ou le voïvode des Aroumains, à la différence pourtant que le *celnic* est toujours un propriétaire de moutons, tandis que le knèze et le voïvode sont des chefs populaires de colonisation. C'est probablement à l'influence de l'ambiance grecque, qu'il faut attribuer le fait que, pendant le régime turc, beaucoup d'Aroumains ont pris du goût pour le commerce et que des colonies de marchands aroumains plus ou moins grécisés, mais en tous cas au moins bilingues, font leur apparition dans tous les centres commerciaux des Balkans. Il faut chercher les ancêtres de ces marchands dans ces caravaniers qui, dès la fin du moyen-âge, traversent les Balkans en transportant toutes sortes de marchandises, surtout du sel et des produits de lait. En dehors des Roumains du nord il n'y a que les Aroumains qui ont été capables — en partie du moins — de s'émanciper de leur état social primitif et de développer une civilisation nationale sans lendemain bien entendu, mais toutefois notable. A côté de quelques centres tels que Moscopole nous rencontrons les vestiges d'une activité littéraire, aussi à Vienne et à Budapest, où Boïadgi et Georges Rosa se réjouissent de la protection de riches mécènes aroumains. Fait curieux: les marchands aroumains venant du sud seront entraînés par ce mouvement de réveil à la conscience nationale roumaine qui fut inauguré à la fin du XVIII^e siècle par la triade transylvaine (Klajn, Sinkai, Maior). Grâce à ces savants catholiques-grecs, le sentiment de la communauté de race et de langue avec les Roumains du nord des Carpathes s'éveille jusque dans les riches colonies de commerçants aroumains établis en pays lointain et particulièrement à Budapest, résidence de la triade, et à Vienne. C'est d'autant plus caractéristique, qu'avant 1821 la participation d'Aroumains à un mouvement pareil, eût été tout à fait impossible en Valachie et en Moldavie à cause des princes phanariotes qui étouffèrent toutes les aspirations tendant à la création d'une civilisation nationale roumaine. Bucarest ne

commence à s'intéresser à ces frères de race que vers 1860 après la divulgation des relations de voyage de Démètre Bolintineanu. L'action entreprise en faveur des Aroumains, aboutit malgré les protestations du patriarche de Constantinople, à fonder les premières écoles régulières d'enseignement primaire de langue aroumaine. En 1905 la Sublime Porte reconnut même l'autonomie de l'Église Orientale Aroumaine, ce qui pourtant n'eut pas de conséquences pratiques à cause de la guerre balkanique qui transforma les Aroumains en sujets grecs, serbes et bulgares. Il fallut attendre jusqu'en 1913 pour obtenir la reconnaissance de l'autonomie scolaire et religieuse des Aroumains par la Grèce, la Bulgarie et la Serbie dans le traité signé à Bucarest. Pendant l'occupation italienne des régions du Pinde, les Aroumains tentèrent en 1917 la proclamation d'un État indépendant, mais leurs efforts restèrent infructueux. La diplomatie roumaine, absorbée qu'elle était à cette époque dans la préparation de la Grande-Roumanie, n'avait guère de loisirs pour s'occuper de cette question d'importance secondaire. A présent leur situation juridique est très favorable en Bulgarie. Elle l'est beaucoup moins en Yougoslavie et en Grèce. Les Grecs ayant perdu leur guerre en Asie Mineure contre les Turcs, ces derniers ordonnèrent le rapatriement de 1,500.000 colons dans la patrie-mère en échange d'environ 300.000 Turcs qui émigrèrent à leur tour de la Macédoine grecque pour se rendre en Turquie. Cet accroissement imprévu de la population de la Grèce, porta le trouble dans la population aroumaine aussi et une grande partie des celnic perdirent leurs terres et leurs pâturages. Depuis 1925 on procède à l'établissement systématique d'Aroumains dans la Dobroudja, ce qui bien souvent va à l'encontre des intérêts de la population bulgare et turque de cette province détachée de la Bulgarie.

Faute de données précises on ne pourrait guère se prononcer avec exactitude sur la question de leur importance numérique. D'après le savant allemand G. Weigand leur nombre total serait de 150.000, tandis que M. Capidan, un bon connaisseur des Balkans, exagérant un peu, admet le chiffre de 300.000—350.000.

Les *Méglénoroumains* ou *Méglénites* s'établirent dans une région de la Macédoine grecque appelée *Moglena* (ou *Meglinó*, en turc *Karadžova*). Cette région est située au nord du golfe de Salonique sur la rive droite du Vardar. Les habitants roumains de ce pays fertile et entouré de montagnes, s'occupent aujourd'hui d'agriculture, d'élevage de moutons et de vers à soie. Avant leur

conversion à l'islamisme ils étaient compris, tout comme leurs autres frères de race et de langue, dans le sein de l'Église grecque. Le fait qu'ils épousent des femmes bulgare-pomaques — surtout les Méglénites de Nânta — contribue dans une large mesure à leur bulgarisation. Le dialecte bulgare de la Macédoine est devenu la langue de conversation par excellence chez les Méglénites plus riches, ce qui est une raison de plus qui nous permet de prévoir la disparition rapide du dialecte méglénoroumain. Dans les villages Barovitsa, Koïnsko et Sirminina ce n'est plus que le souvenir qui en survit encore. En dehors de Nânta il n'y a qu'à Ljumnitsa, à Oşani et à Țârnaeca qu'on a signalé dans ces derniers temps la présence de Méglénites. Le village de Țârnaeca est d'ailleurs le seul qui ait des rapports avec des Aroumains, les autres sont isolés entièrement du monde roumain.

La première mention des Méglénites se trouve dans l'ouvrage de B. Nicolaïdes: *Les Turcs et la Turquie contemporaine* (1859. cf. vol. II, p. 295). Jusqu'à la publication de ce livre contenant aussi des données ethnographiques intéressantes sur les diverses populations de l'Empire turc, on ne savait guère rien sur ce fragment caché du roumanisme balkanique. Dès lors, ils sont l'objet d'une littérature spéciale assez étendue et si l'on a parlé jadis de leur origine nord-danubienne (Densusianu), aujourd'hui les chercheurs — y compris aussi les experts roumains du problème — sont unanimes à admettre, sur la foi d'arguments historiques et linguistiques que les Méglénoroumains continuent une partie du romanisme balkanique. Dernièrement M. Capidan a invoqué des arguments linguistiques fort probants qui plaident contre la théorie de M. Densusianu, suivant laquelle les Méglénites représenteraient une population issue du mélange de colonies petchénegues avec des Daco-Roumains, descendues dans les régions du Moglen avant l'établissement des Petchénègues. M. Iorga, à son tour, cherche les ancêtres des Méglénites également au sud du Danube, les identifiant aux anciens Aroumains et considérant le parler méglénite comme un sous-dialecte de l'aroumain. Quelque fausse que soit cette dernière opinion, il n'en est pas moins vrai que le méglénite s'approche, malgré son caractère de dialecte indépendant plutôt de l'aroumain que du roumain septentrional.¹³

On n'a jamais réussi à fixer le nombre exact des Méglénites; les données statistiques plus ou moins précises que nous connais-

¹³ Cf. Capidan, *Meglenoromânii*, p. 54—58.

sons sur la population des villages qu'ils habitent, nous permettent cependant de constater que ce nombre reste au-dessous de dix milles. Nous ne saurions pas dire combien de familles ont pu gardé leurs foyers après la rentrée en masse des colons grecs expulsés de l'Asie Mineure; ce qui nous paraît certain, c'est que ce fragment intéressant du roumanisme balkanique est tout près de sa parfaite extinction.

Les *Istroroumains* se sont établis dans la péninsule istrienne où ils se trouvent même aujourd'hui au nord et au sud-ouest du Monte Maggiore (en croate Učka gora). Au nord de celui-ci, ils n'habitent plus qu'un seul village: Jeiăni, situé dans l'angle le plus oriental du territoire nommé Cicceria (en allemand Tschitschenboden). Le fait que jusqu'aux temps récents des chemins praticables n'avaient point réuni les régions situées au nord et au sud du Monte Maggiore, explique pourquoi les *jeiănci* (nom des Istroroumains du nord) avaient pendant longtemps ignoré l'existence de leurs congénères méridionaux. Ces derniers habitent le district Val d'Arsa et se rencontrent encore dans les villages suivants: Letaï, Gradigne, Susnievitsa, Noselo, Sucodru, Brdo et Grobnik. Quand après la guerre le pays des Istroroumains fut détaché de l'Autriche, le gouvernement italien en organisa une unité administrative spéciale sous le nom de Comune di Val d'Arsa dont le premier fonctionnaire fut Glavina, un Istroroumain élevé en Roumanie qui a de grands mérites dans l'histoire plus moderne de ce petit peuple livré fatalement à l'extinction. Le nombre de ceux qui connaissent encore le parler istroroumain, diminue chaque année, les enfants parlent plutôt l'italien et surtout le croate. Il n'y a guère que les vieilles personnes qui en font usage encore quand elles parlent entre elles. Les Istroroumains sont tout aussi bien catholiques que leur entourage slovène et croate ce qui explique bien l'ascendant que les forces slavissantes ont pu avoir et ont encore sur cet îlot occidental du roumanisme. Qu'on songe p. e. à ceux de Sucodru qui d'après Ascoli ont été jadis adeptes de l'Eglise gréco-orientale. L'occupation primitive de ces Roumains a été la vie pastorale qu'ils durent pourtant quitter sur les plateaux calcaires du Karst, de sorte que nous trouvons à peine encore quelques *dvor* (chez les Roumains du nord *stănă*) là où il y a de maigres pâturages.

Les Italiens, les Croates et les Slovènes désignent les Istroroumains par le sobriquet de *Ćiribiri* qui est probablement d'origine onomatopéique.

La philologie roumaine moderne considère les Istroroumains

comme continuateurs du même romanisme *balkanique* qui forme le noyau ethnique et linguistique des Aroumains, des Méglénites et d'après nous aussi celui des Roumains émigrés dans les derniers siècles du moyen-âge dans les régions situées au nord du Danube. La conception de Hasdeu déterminée par la thèse gratuite de la continuité latino-roumaine en Transylvanie, suivant laquelle le bloc primitif des Roumains aurait été poussé vers l'ouest et vers le sud par les Hongrois conquérants dès la fin du IX^e siècle, est déjà surannée de toutes pièces. Même parmi les philologues roumains, ce ne sont que M. Densuşianu et son illustre élève M. Rosetti qui persistent à croire que la plus grande partie des Istroroumains ont émigré du Banat hongrois (incorporé après la guerre dans la Roumanie) au cours du X^e siècle. Les particularités linguistiques, pourtant, qui sont communes entre l'istroroumain et le dialecte roumain de la région signalée ci-dessus, ne sont guère suffisantes pour soutenir une pareille opinion, d'autant moins que les arguments historiques qu'on a cru pouvoir tirer de certaines données interprétées d'une manière erronée n'ont aucune espèce de valeur probante. Les affinités de langage entre les deux parlers roumains s'expliquent d'après le raisonnement juste de Weigand, en admettant un contact géographique entre les ancêtres des Istroroumains et ceux des Roumains du Banat dans l'époque ultérieure à la séparation des Aroumains. Weigand ne se prononce pas d'une manière plus précise sur le territoire où put avoir lieu ce contact, il n'est pourtant pas douteux qu'il ait songé aux régions nord-ouest de la péninsule balkanique.¹⁴ C'est de là que les particularités linguistiques en question se sont propagées d'une part en Istrie et d'autre part dans le Banat, l'idée d'une émigration de la Hongrie du sud des Istroroumains doit être, à notre avis aussi, entièrement abandonnée.

Ce sont les recherches historiques de M. S. Dragomir qui ont donné une nouvelle direction aux investigations touchant le problème de l'origine des Istroroumains.¹⁵ Lui et M. Puşcariu ont démontré, en se basant avant tout sur les données de chartes vénitiennes, bosniaques et croates que ce fragment du roumanisme primitif, poussé plus tard vers l'ouest, descend de

¹⁴ Jahresberichte des rum. Inst. III (1896), p. 141 et P. Skok: *Slavia* VIII (1929—30), p. 627.

¹⁵ *Vlahii și Morlacii*. Studiu din istoria românilor balcanic. Publicațiunile Institutului de Istorie Universală. Cluj 1924.

cette population néolatine autochtone que les Slaves ont trouvé dès leur premier établissement dans les régions nord-ouest de la péninsule balkanique. Les éléments roumains de la toponymie et de la langue serbo-croate parlent aussi en faveur de cette hypothèse. Les ancêtres des Istroroumains sont désignés par M. Pușcariu par le nom de Româniii apuseni (Roumains occidentaux) en opposition aux Roumains Orientaux (Româniii răsăriteni; ces derniers auraient persisté en Bulgarie jusque vers les derniers siècles du moyen âge) et aux Dacoroumains qui seraient les descendants des colons de Trajan au nord du Danube. Nous allons montrer au cours de notre travail que la conception fantaisiste de M. Pușcariu ne tient pas compte, voire qu'elle brusque un grand nombre de réalités historiques et linguistiques, étant donné que les ‚Româniii apuseni’ — ce terme pris dans une acception un peu plus large — peuvent être considérés comme les ancêtres de tous les quatre embranchements ultérieurs du roumanisme. En effet, les centres géographiques de la transhumance roumaine primitive sont à chercher dans les régions des anciennes provinces romaines de langue latine et avant tout dans la partie occidentale et moyenne de la moitié septentrionale de la péninsule.

Les Istroroumains primitifs s'étant déplacés de plus en plus vers le nord-ouest et ayant quitté l'habitat primitif commun qui se trouvait dans le voisinage des Albanais, commencèrent à s'établir en Istrie à partir du XV^e siècle. Pendant les périodes d'intermittence du danger osmanli beaucoup d'entre eux sont rentrés dans leurs demeures bosniennes et croates, les efforts de colonisation de la république vénitienne réussirent pourtant à en retenir une bonne partie dans la péninsule. Dans les régions des villes dalmates (Spalato, Trau, Sebenico, Zara) ils sont signalés dès le XIII^e siècle quand ils commencent à s'établir aussi dans l'île de Veglia où leur dialecte s'est éteint vers le milieu du siècle passé. Attilio Tamaro a trouvé dans l'intervalle de 1510 à 1599 trente trois établissements nouveaux en Istrie et nous disposons d'une série de données historiques qui prouvent que la diffusion des colonies istroroumaines a été auparavant beaucoup plus remarquable qu'elle ne l'est aujourd'hui.¹⁶

¹⁶ S. Dragomir, *ou. c.*, p. 46—47 et Pușcariu, *Studii Istroromâne* II, p. 29 ss. L'ouvrage de M. Attilio Tamaro intitulé *La Vénétie Julienne et la Dalmatie* (Roma, 1918—1919) contient des données précieuses sur l'histoire

Il serait difficile de préciser le nombre exact des Istroroumains, vu le caractère contradictoire des données statistiques. D'après M. Pușcariu, ils se aient aujourd'hui au nombre de presque trois mille, tandis que la statistique officielle italienne n'admet que la moitié de ce chiffre.

Le roumanisme a donc trois embranchements dont le germe ancestral est constitué, même d'après l'opinion des savants roumains, par le romanisme balkanique. En tenant compte du fait qu'à l'époque de Sinkai, les écrivains dacoroumains cherchaient l'habitat primitif de tous les Roumains en Transylvanie, nous sommes portés à reconnaître que la philologie roumaine de nos jours a fait des progrès sensibles dans le domaine de la préhistoire nationale. Tout en reconnaissant pourtant l'origine balkanique des Istroroumains, des Aroumains et des Méglénites on continue à formuler des réserves, d'ailleurs sans fondement à l'égard des Roumains du nord qui sont considérés par la plupart des historiens et des linguistes roumains comme les descendants des colons de Trajan. Il n'y a pas longtemps, il s'est même trouvé un savant roumain qui a incorporé dans le vaste territoire du prétendu habitat primitif des Roumains aussi la région dite Transdanubie (en hongrois Dunántúl).¹⁷

2. Les dénominations ethniques que les divers peuples emploient pour se désigner eux-mêmes et leurs voisins renferment souvent des témoignages intéressants au point de vue de leur préhistoire.

Examinons d'abord la question de savoir comment les quatre embranchements du peuple roumain se nommaient à travers les âges. Nous devons poser cette question parce qu'elle nous permet de tirer d'importantes conclusions au sujet du problème de la continuité roumaine en Transylvanie. Dès le début nous devons

de la colonisation des Roumains d'Istrie qui ont été utilisées aussi par les savants roumains cités ci-dessus. A côté de ces travaux on consultera encore Miklosich, *Ueber die Wanderungen der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und in den Karpathen*. Denkschriften der k. Akad. Wien. XXX. 1880.; C. Jireček, *Die Wlachen und Mauowlachen in den Denkmälern von Ragusa*. Sitzungsberichte der kgl. böhmischen Gesellschaft der Wissenschaften. Prag 1879—80., et *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*. Denkschriften der k. Akad. Wien, XLVIII (1902) III. Abh. p. 38, ss.

¹⁷ Sur les extravagances historiques et linguistiques de M. Nicolae Drăganu cf. notre compte-rendu publié dans la revue Századok (1934. No. 4—6) et la travail richement documenté de M. Kniezsa dans ce même numéro.

relever le fait que sauf les Rétoromans qui appellent leurs dialectes *romauntch*, dans toute la grande famille romane il n'y a que les Roumains dont le nom ethnique conserve jusqu'à nos jours le souvenir du nom *Romanus*. Ils s'appellent Români (la forme plus ancienne est Rumâni, elle survit encore dans les couches populaires auxquelles l'enseignement scolaire n'a pas encore réussi à imposer Români), leur langue est limba română ou românească (au lieu du rumână, rumânească). La conservation de ce nom ethnique prouverait d'après Vasile Pârvan, archéologue remarquable malgré les nombreuses contradictions qu'on trouve dans son oeuvre, la persistance ininterrompue de l'élément romano-roumain dans la Dacie Trajane. Il admet, notamment, que si le roumanisme primitif s'était formé au sud du Danube c. à d. dans la péninsule balkanique, il aurait dû choisir son nom ethnique soit parmi les noms des provinces sud-danubiennes, soit parmi les noms ethniques des peuplades barbares qui avaient ravagé ces mêmes provinces (cf. les analogies occidentales: *franc* \sim *Francia* $>$ *France*, *Italia* \sim *Italiano* etc.). Après l'abandon de la Dacie Trajane, l'appellation Dacie n'aurait point pu subsister plus longtemps au nord du Danube, parcequ'elle passa en 271 à désigner la nouvelle Dacie méridionale, celle d'Aurélien. Les colons restés au nord du fleuve même après l'évacuation officielle de la province, se seraient donné le nom de *Romani* d'autant plus qu'ils voulaient se distinguer par là des Daces libres. C'est A. Philippide qui a montré que le raisonnement de Pârvan n'est qu'une antinomie et qu'on peut tirer des mêmes prémisses une conclusion tout à fait opposée à celle de l'archéologue roumain. Le nombre des provinces sud-danubiennes qui entrent en ligne de compte quand on veut déterminer le territoire de l'habitat primitif des Roumains est tellement considérable (Dardanie, Dalmatie, Thracie, Moesie etc.) que les Roumains primitifs auraient dû éprouver les plus grandes difficultés pour se décider en faveur du nom de l'une plutôt que pour celui d'une autre. Ajoutons que les ancêtres des Roumains, adonnés à la vie pastorale, n'étaient point sédentaires, par conséquent, il n'y a pu avoir un territoire à limites fixées dont le nom aurait pu devenir leur nom ethnique. Quant au second argument de Pârvan, Philippide fait remarquer que si les Roumains avait adopté le nom d'un peuple barbare, ils devraient s'appeler aujourd'hui Daces ou Gépides. Le fait qu'ils se nomment autrement pourraient donc constituer un argument pour ceux qui refusent la théorie de la continuité transylvaine des Roumains. Ces éléments d'argumen-

tation ne nous permettent donc pas de tirer des conclusions persuasives ni pour ni contre.¹⁸

Je crois que le fait de la conservation du nom *Romanus* par les Roumains s'explique de la manière suivante. En examinant l'histoire politique et ethnique des nations néolatines, nous pouvons constater que le nom *Romanus* — qui depuis le célèbre édit de Caracalla était devenu le fier titre des citoyens romains de toute origine — ne fut conservé que là où la fusion des Romains et des Barbares vainqueurs en même temps que conquis par la civilisation romaine, n'aboutit pas à la formation de communautés ethniques capables de créer des organisations politiques d'une existence durable. En Occident *Romanus* a dû disparaître — à l'exception des Romauntsch et de quelques fragments épars dépourvus de force organisatrice dans le domaine de la vie politique — parce qu'il avait exprimé l'appartenance à l'Empire romain unitaire démantelé par les Barbares, dans la Gaule p. e. ce furent les Francs qui imposèrent leur nom ethnique à la couche gallo-romane fortement mélangée d'éléments germaniques. Pendant l'époque carolingienne *Romanus* finit par tomber entièrement en désuétude d'autant plus qu'après la romanisation des conquérants il n'y avait plus besoin de distinguer les Germains d'avec les Romains.¹⁹ Dans d'autres régions de la Romania, ce furent souvent les noms des provinces de l'Empire déchiqueté qui commencèrent à fournir les noms ethniques respectifs là où les conquérants n'eurent pas assez d'ascendant pour faire accepter leur nom par les indigènes.

Le fait que le nom *Romanus* et même *Latinus* ont continué pendant longtemps encore à désigner les habitants romanisés de la Rhétie, de la Norique, des régions de Salzbourg et de la Haute-Autriche, milite en faveur de notre explication, parce que ces Romains avaient réussi à se soustraire, en partie jusqu'à nos jours, à la fusion avec les Germains (ceux de la Rhétie), aussi n'avaient-ils jamais fondé des États indépendants. La situation fut analogue en principe dans les provinces situées à l'ouest et à l'est de l'Empire, en Pannonie, en Dacie et dans les Balkans, c. à d. dans les régions le mieux exposés aux incursions des Barbares. Ce n'est pourtant que dans les Balkans et en second lieu en Pannonie que l'historien peut découvrir les conditions historiques,

¹⁸ Cf. aussi Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 659—60.

¹⁹ Gaston Paris, *Romani, Romania, lingua romana, romanicum*. Romania I (1872), p. 6.

politiques et sociales nécessaires à cette évolution sémantique qui transforma la notion juridique attachée à *Romanus* en un nom ethnique. Dans le chapitre suivant nous allons démontrer que la survivance du romanisme en Dacie, c. à d. en dehors du limes danubien relève du domaine des impossibilités. Nous croyons aussi avoir trouvé un critère chronologique qui confirme que *Romanus* n'a pu devenir un nom ethnique avant 271, date de l'abandon de la Dacie Trajane.

Examinons les faits qui constituent l'histoire sémantique de *Romanus*. Il est évident qu'avant 271 quand la Dacie Trajane faisait encore partie intégrante de l'Empire et que la pensée universelle de l'*orbis Romanus* censé équivalant à l'*orbis terrarum* dominait les esprits dans toute sa vigueur, il ne pouvait pas encore être question d'une antithèse qui aurait opposé toutes les races du puissant Empire dans l'acception collective de *Romani* aux Barbares divers et avant tout aux *Germanis* envahisseurs. A cette époque, chaque sujet de l'Empire était depuis la constitutio antoniniana (212) d'une manière toute naturelle *civis Romanus* de par sa situation juridique et il est impossible de concevoir que les éléments de race étrangère c. à d. non-italique, eussent insisté sur leur qualité de *cives Romani* pour se distinguer de la sorte des Barbares vivant en dehors de l'Empire, d'autant moins que ces derniers n'étaient même pas reconnus comme nations susceptibles de s'opposer comme antithèse au monde romain. L'empereur ne s'appelle pas non plus *imperator Romanorum* parce qu'il prétend dominer le monde entier, il est l'empereur absolu qui ne connaît point d'anticésar. Il est caractéristique pour l'esprit du III^e siècle, que la conscience provinciale s'éveille dans les *cives* d'origine barbare précisément après la divulgation de l'édit de Caracalla, ce qui est reconnu aussi par M. G. G. Mateescu, l'élève de Pârvan: „Dalla concessione del diritto di cittadinanza romana a tutti gli abitanti dell'Impero, dopo il regno di Caracalla, non viene più in gran pregio l'origine schietta romana e man mano si fa più sentita la conferma della patria provinciale, cioè dell'origine barbara. Vi e quel *particolarismo provinciale* (soulignement de M. Mateescu), attestato per mezzo delle indicazioni *civis Thrax, natione Bessus, domo Dacia, etc.*”²⁰ Sur les inscriptions de Dacie cette conscience provinciale s'exprime par des indications telles que *domo Macedonia, civis Bithynus, collegium Galatarum* (à Germisara), *collegium Asia-*

²⁰ Ephemeris Dacoromania I (1923), p. 71., n. 1.

norum (à Napoca), etc.²¹ Voici pourquoi le nom *Romanus* ne figure jamais dans l'époque antérieure à l'abandon de la Dacie, ni sur les inscriptions ni sur les monnaies, ni chez les écrivains du III^e siècle dans l'acception collective qu'il va assumer plus tard quand *Romanus* et *Romani* signifieront les peuples réunis dans la *Romania* à l'opposé du monde barbare et surtout germanique. Or, l'évolution préalable de ce sens collectif du nom *Romanus* est, à notre avis, la condition indispensable pour que des Barbares romanisés de n'importe quelle race, puissent l'adopter en qualité de nom ethnique, soit en Dacie, soit dans les provinces balkaniques ou ailleurs.

Les inscriptions *gloria Romanorum*, *felicitas Romanorum*, *gaudium Romanorum*, etc., qu'on rencontre de plus en plus fréquemment sur les monnaies impériales à partir du règne de Constantin le Grand (306—337) en commémoration des victoires remportées sur les Barbares,²² sont totalement inconcevables sur les monnaies frappées avant 271. De l'époque précédant immédiatement l'avènement de Constantin, nous ne connaissons que la médaille de Dioclétien (284—305) qui porte une inscription digne de notre attention: *votis Romanorum*,²³ tandis que les médailles de l'anticésar britannique Carausius (286—293) aux légendes *renovat[or] Roma[norum]* et *Romanorum reno[vator]*²⁴ ne doivent pas nous intéresser. Sur ces dernières, l'emploi de *Romanorum* s'explique — d'après la communication orale de M. Alföldi — par le fait que Carausius n'ayant pas été en possession de la ville de Rome, l'idée de la restauration n'était pas liée chez lui à la capitale de l'Empire (comme p. e. sur les médailles de Galba et de Vespasien où nous lisons: *Roma renascens*, *Roma resurgens*), mais aux Romains mêmes. Dans ce cas *Romanorum* ne fait donc que remplacer la mention symbolique du nom de Rome, et il n'a rien à faire avec l'évolution sémantique que nous étudions.

²¹ V. encore J. Jung, *Roemer und Romanen in den Donaulaendern*². Innsbruck, 1887. p. 112., n. 4.; A. Buday: *Dolgozatok-Travaux VII* (1916), p. 77 et dans *Klebelsberg-émlékkönyv* (Mélanges offerts au comte Klebelsberg). Budapest, 1925. p. 131.

²² Cf. les ouvrages suivants: Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*² VI (1886); H. Hattngly—E. A. Sydenham, *The Roman Imperial Coinage V. 2*; M. Bernhart, *Handbuch der Münzkunde der römischen Kaiserzeit*. Halle (Saale) 1926.

²³ Cohen, *ou. c.* p. 475.

²⁴ Hattngly—Sydenham, *ou. c.* V. 2. p. 540—41.

Le témoignage des monnaies et des médailles est en parfait accord avec celui des sources écrites du même temps. „Les écrivains du IV^e et du V^e siècle — écrit G. Paris — parlent avec orgueil de cette nouvelle nationalité romaine, de cette fusion de races dans une seule patrie. *Quis jam cognoscit, dit S. Augustin, gentes in imperio Romano quae quid erant, quando omnes Romani facti sunt et omnes Romani dicuntur?*”²⁵ M. E. Norden aura certainement raison quand il dit sur le développement du sens collectif de *Romanus* ce qui suit: „Nächst der constitutio antoniniana des J. 212, durch die allen Untertanen das römische Bürgerrecht verliehen wurde, dürfte der Unitarismus der diokletianisch-constantinischen Reichsordnung die Voraussetzung für jene Begriffsentfaltung gewesen sein.”²⁶ Le grand romaniste et l'illustre connaisseur de l'antiquité latino-germanique cherchent donc les germes de l'évolution sémantique en question, dans les dernières années du III^e siècle et au début du IV^e, c. à d. dans une période postérieure à l'abandon de la Dacie. Entre 212 et 271 les éléments romanisés, d'ailleurs d'une façon très inégale, de la Dacie ne pouvaient donc pas voir en *Romanus* un „völkerverbindendes Kollektivum”, tout au plus était-il pour eux un „staatlicher Sonderbegriff”.²⁷ Remarquons que suivant MM. Alföldi et Buday, c'étaient précisément les Daces, beaucoup moins nombreux que certains savants ne le croient, qui avaient le moins à faire au nom *Romanus*²⁸ et nous pouvons y ajouter que seules les imaginations les plus téméraires sont en mesure d'admettre que les Daces avides de liberté (n'oublions pas les Daces libres) aient continué de s'appeler *Romani* après l'abandon de la province uniquement pour la raison d'avoir été des cives Romani pendant plus d'un demi-siècle. En ce qui concerne les colons amenés en Dacie *ex toto orbe Romano* et particulièrement des provinces orientales de l'Empire — notons que dans ces dernières les forces romanisatrices agissaient toujours avec beaucoup moins d'intensité qu'en Occident! — il est certain que pour ce conglomerat de peuples de qualités et d'ambitions si diverses le nom *Romanus* était tout au plus un „staatlicher Sonderbegriff”. Cette „populace sans nationalité”²⁹ était, au moment de l'évacuation de la Dacie Trajane,

²⁵ Gaston Paris *l. c.* p. 2.

²⁶ *Alt-Germanien*. Leipzig u. Berlin 1934. p. 71—2.

²⁷ V. sur ce développement historico-sémantique E. Norden, *ou. c.*, *ib.*

²⁸ Cf. Alföldi, *A gót mozgalom és Dácia feladása* (Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie). Egyet. Phil. Közl. LIV (1930), p. 87.

²⁹ *Id.*, *ib.*

loin encore de former une communauté dominée par l'idée de la romanité, d'autant plus que cette dernière n'apparaît qu'au IV^e siècle quand les antithèses *Romani* — *Germani*, *Romania* — *Gothia*, *Romania* — *Alamannia*, *Romania* — *Francia* deviennent de plus en plus fréquentes.³⁰ Même en admettant que cette idée fût un produit de la seconde moitié du III^e siècle, on ne devra point oublier que ses représentants ne pouvaient être ni les Daces, ni les provinciaux immigrés des Balkans et de l'Orient, mais seulement l'armée des provinces danubiennes, y compris aussi les légions de Dacie, qui au cours du III^e siècle devint la principale dépositaire de l'idée d'État latino-romaine.³¹ Or, c'est précisément cette armée qui en cédant à la pression des Goths quitta la Dacie en 271 après avoir couvert la retraite de la population civile.

D'après ce qui précède, il serait donc téméraire de supposer en Dacie des provinciaux restant dans la province évacuée et se nommant *Romani* par opposition aux Barbares et surtout aux Goths même dans le cas où l'on voudrait nous objecter la persistance des éléments ruraux attachés coûte que coûte(?) à leurs lopins de terre.³² Nous avons attiré l'attention sur le fait que la nouvelle acception plus large de *Romanus* ne s'est développée qu'au IV^e siècle simultanément avec cette nouvelle notion politico-géographique qu'est la *Romania*. Les quelques colons qui ont pu refuser de se retirer derrière le limes danubien lors de l'expédition d'Aurélien en 271 n'ont pas encore été des Romains et ce

³⁰ G. Paris cite à ce propos, d'après Orose, les paroles célèbres prononcées par le roi des Goths Ataulphe, au début du V^e siècle: „essetque, ut vulgariter loquar, Gothia quod Romania fuisset” (*Romania* I, p. 13). Dans le même article il réunit aussi les plus anciennes attestations de l'expression *Ρωμαρια*, toutes du IV^e siècle, cf. encore E. Fehrle, *Romania bei Ammianus Marcellinus*. Philologische Wochenschrift XLV (1925), p. 381—82. D'après M. Alföldi: „Diese Antithese der *Romania* und der *Gothia* (bzw. *Sarmatia*, *Alamannia*, *Francia*, *Saxonia* usw.) ist übrigens ein vielfach hervorbrechender Gedanke des IV. Jh.-s (notre soulignement!), geboren in den friedlichen und kriegerischen Auseinandersetzungen der romanischen und der deutschen Welt”. *Materialien zur Klassifizierung der gleichzeitigen Nachahmungen von römischen Münzen aus Ungarn und den Nachbarländern* III. Nachahmungen römischer Goldmedaillons als germanischer Halsschmuck. Numizmatikai Közlöny XXVIII/XXIX (1929—1930), p. 16; cf. encore Norden, *ou. c.* p. 73.

³¹ Cf. Alföldi: *Egyet. Phil. Közl.* LIV (1930), p. 87, et son étude intitulée *Magyarország népei és a római birodalom* (Les peuples de la Hongrie et l'Empire romain). Kincsestár. A Magyar Szemle Társaság kis könyvtára No. 42. Budapest, 1934. p. 33, s.

³² Cf. sur ce problème le chapitre suivant de notre travail.

serait un anachronisme que de vouloir les identifier aux citoyens de l'Empire du IV^e et du V^e siècles. Tant à l'Est qu'à l'Ouest, à partir du IV^e siècle, à peu près en même temps que l'apparition de la *Romania*, on trouve le nom *Romanus* transformé dans sa signification dans le sens indiqué plus haut; et dès lors, dans les Balkans, seulement les éléments constructifs du romanisme dans les deux nouvelles Dacies et les provinces qui s'étendent au nord du domaine de la langue grecque mais au sud du Danube, se nomment de ce nom. Donc si aujourd'hui les Roumains emploient pour se désigner ce nom ethnique évolué de *Romanus*, ce fait ne peut avoir aucune relation avec la Dacie et nous devons chercher ailleurs son explication.

Il n'est pas douteux que dans la période entre les IV^e et VI^e siècles, alors qu'il ne pouvait encore être question que de latin balkanique et non de roumain primitif et dalmate primitif, les Roumains, c'est-à-dire les éléments romanisés des populations autochtones, se dénommaient à l'unisson du nom collectif *Romani*; excepté naturellement, par exemple, une grande partie des Besses, à propos desquels Jordanès rappelle que dans leur langue ils nomment le Danube Ister,³³ ou, ces populations aborigènes qui d'après le témoignage de la langue albanaise étaient fortement influencées par le latin, et qui d'après certains étaient des Illyres, d'après d'autres des Thraces. La survivance du nom est prouvée aux IX^e et X^e siècles, par les annales attribuées à Eginhard, par la *vita Hludovici imperatoris* et Constantin Porphyrogénète. D'après ces sources, le nom des habitants des villes dalmates, tant chez les écrivains de l'Occident que de l'Orient était *Romani*, Ῥωμαῖνοι (à l'encontre du nom Ῥωμαῖοι signifiant Grec de Byzance), et il survit encore à la seconde moitié du XII^e siècle, au 'presbyter' de Dioklea, le souvenir que non seulement les habitants des villes dalmates, mais aussi les ascendants des Morlaques étaient désignés par le nom de *Romani*.³⁴ Nous igno-

³³ Cité déjà par Zeuss, *Die Deutschen und die Nachbarstämme*. Göttingen, 1904. Anastatischer Neudruck der Ausgabe von 1834., p. 263—64. Pour faire voir que le romanisme ne se développa pas avec la même intensité et vitesse parmi les habitants des colonies conquises, nous pouvons nous en référer à Mommsen d'après qui les deux rives du Rhône inférieur, déjà à l'époque d'Auguste (31 av. J. Chr.—14 ap. J. Chr.) étaient complètement romanisées (*Römische Geschichte* V, p. 79). A l'encontre de quoi nous connaissons les données de Sidoine Apollinaire qui prétend qu'au V^e siècle subsiste encore en Gaule la langue celtique autochtone.

³⁴ Parlant des conquêtes des Bulgares, il dit que ceux-ci, après la Macédoine occupèrent: „totam provinciam Latinorum, qui illo tempore *Romani*

rons combien de temps persista la dénomination *Romanus* parallèlement au nom *Latinus* parmi les Dalmates, mais les faits prouvent que les Roumains la gardèrent jusqu'au bout.

Sa conservation est d'ailleurs un des arguments les plus certains en faveur de la provenance des Roumains de la péninsule balkanique. Aujourd'hui, en effet, même dans la littérature scientifique roumaine, on a généralement accepté l'opinion que les Roumains istriens, les Aroumains et les Roumains de Mogléna, sont les successeurs du romanisme balkanique qui, en partie jusqu'à nos jours et en partie jusqu'à leur slavisation à un grand degré, se dénomment tous d'un nom ethnique dérivant de *Romanus*.³⁵ Etant donné ce que nous venons d'exposer, l'attribution de la dénomination *Romanus* et son évolution en nom ethnique roumain ne peut avoir aucune relation avec la Dacie de Trajan; de sorte que, même en considérant comme certaine seulement l'origine balkanique des trois embranchements moins importants du roumanisme et le fait sûr que *Romanus* était à l'origine le nom ethnique commun de tous les quatre groupes principaux, nous en pouvons tirer la conclusion bien légitime que les Roumains persistant soi-disant dans la Dacie Trajane, eux aussi, n'auraient pu s'approprier le nom de *Rumâni* (\approx *Români*) que dans les mêmes régions où leurs frères de race balkaniques apprirent également à s'appeler *Armăn* — *Rumăr* — **Rumon*, c. à d., au sud du Danube. Autrement dit, dans la Dacie perdue à la seconde moitié du III^e siècle, l'élément latinisé, d'après ce que nous avons démontré, y était ruiné avant le moment que *Romanus* soit devenu „völkerverbindendes Kollektivum” et par conséquent dénomination ethnique; alors que *Romanus* prit cette signification, en Dacie il n'y avait plus de romanisme, ou même s'il existait, il végétait isolément en dehors du limes dans le barbaricum, et par son dispersement et son insignifiance numérique ne pouvait pas prendre part dans ces processus de l'éveil de conscience romane entraînant avec soi même les peuples les plus divers, ce qui eut pour résultat la réalisation intégrale de la signification du nom *Romanus*. Ce nom *Romanus* put

vocabantur, modo vero Morovlahi, hoc est Nigri Latini vocantur” (Schwandtner, *Scriptores* III, p. 478).

³⁵ V. mon étude plus détaillée: *Az oláhok nemzeti nevééről* („Le nom national des Roumains”). *Egyet. Phil. Közölny*, LVII (1933), p. 49, ss.

subsister seulement dans les régions qui, au IV^e siècle et naturellement même plus tard, se trouvaient à l'intérieur du limes danubien, c'est-à-dire en Rhétie, en Norique,³⁶ en Dalmatie et très probablement aussi en Pannonie.³⁷ Les éléments romanisés, devenus lentement les Roumains primitifs, vivaient longtemps encore après l'abandon de la Dacie Trajane (271) en symbiose à l'intérieur des frontières de l'Empire et ils commencèrent à s'appeler *Romani* en même temps que toute la latinité des provinces sud-danubiennes. C'est d'un seul habitat primitif commun que les Dacoroumains emportèrent avec eux le nom de *Rumân* au nord-est, les Istroroumains le nom de *Rumâr* au nord-ouest, et les Aroumains le nom *Armăn* au sud.

C'est intentionnellement que je me suis occupé un peu plus longuement de l'histoire du mot *Romanus*, parce que je vois dans sa conservation une nouvelle preuve de la provenance du roumanisme de la péninsule balkanique, et parce que, comme je le démontrerai de plus près dans un chapitre séparé, à l'encontre de l'opinion émise jusqu'à présent, j'attribue à la conservation de ce nom, dans la genèse de la question roumaine, un rôle particulièrement important.

De notre temps, chaque branche du roumanisme ne se dénomme plus d'un nom ethnique originellement latin. Les Istro-Roumains se nomment eux-mêmes *vlàs* (au singulier *vlah*) et l'adjectif *vlâski*, *vlâski* qui en dérive, nous montre clairement qu'il s'agit d'une dénomination empruntée aux Croates et aux Slovènes des contrées environnantes. Pourtant ce nom n'est pas exclusif, les habitants du village Jeiăni par exemple se disent *cici* (lire *tchitchi*), ce nom prononcé avec le *ć* croate, et les Hongrois de Fiume les nomment également de cette façon.³⁸ Aussi à la question de savoir quelle langue ils parlent, ils ne donnent pas de réponse unanime. Au lieu de *rumărește* (< *romanisce*) qui par son rhotacisme (nous comprenons par là le changement *n > r* qui se trouve également dans le roumain du nord) serait le pen-

³⁶ J. Jung, *Römer und Romanen in den Donauländern*. Innsbruck, 1887. p. 260; I. Egger, *Die Barbareneinfälle in die Provinz Rätien und deren Besetzung durch die Barbaren*. Arch. f. österr. Geschichte, XC (1901), p. 92.

³⁷ Consulter à ce sujet mon compte-rendu critique sur l'ouvrage de M. N. Drăganu, intitulé *România în veacurile IX—XIV pe baza toponimiei și a onomasticeii*. Tirage à part de la revue *Századok* (1933); Pleidell Ambrus, *A magyar várostörténet első fejezete* („Le premier chapitre de l'histoire des villes de Hongrie”). Budapest, 1934. p. 75, ss.

³⁸ Communication de M. Dezső Pais.

dant istrien régulier de *rumânește, românește*, on dit en croate „po našom”, ce qui signifie „dans notre langue”, tandis que ceux de Jejiăni disent „po žejansku”. Donc, les Istro-Roumains ne nomment ni leur langue ni eux-mêmes d'une appellation uniforme. Nous avons des preuves que, plus anciennement, alors que l'influence croate n'avait pas encore atteint sa force actuelle, ces Roumains avaient un nom ethnique spécial qu'ils avaient apporté avec eux de leur patrie d'origine. Nous lisons dans l'oeuvre du père carmélite Ireneo della Croce „Historia antica e moderna Sacra e profana, della città di Trieste”: „... i nostri Chichi addimandansi nel proprio linguaggio *Rumeri*” (1698. p. 334). D'après cette donnée, le nom ethnique *Rumări* aurait encore survécu à la fin du XVII^e siècle, peut-être même au commencement du XVIII^e. C'est d'autant plus probable qu'au point de vue phonétique ce nom a une forme istro-roumaine authentique, caractérisée par la présence du rhotacisme. Nouvellement, d'aucuns (Maiorescu, L. Morariu, Glavina, Popovici etc.) essayèrent par des voies artificielles de rendre à nouveau populaire le nom ethnique qui était entré dans l'oubli, mais tous leurs essais échouèrent.³⁹

Le roumanisme a encore une autre branche qui se dénomme aujourd'hui *vlaš*, celle des Méglénites. Le nom originaire provenant de leur patrie primitive et qui aujourd'hui se prononcerait dans leur langue *RumŃn*, ne se retrouve dans aucune source historique; mais il faut supposer qu'il existait jadis;⁴⁰ dans leur entourage slave, ils l'ont oublié tout comme leurs frères istro-roumains. Dans ces deux fragments du roumanisme, en dehors du bilinguisme, la disparition de leur nom ethnique primitif peut être motivé par l'absence complète chez eux de la solidarité raciale dont, à l'encontre de chez les Roumains septentrionaux et les Aroumains, nous ne retrouvons en eux pas la moindre trace.

Seuls les Roumains septentrionaux, les Aroumains et les Roumains d'Albanie conservèrent leur nom originel.

³⁹ La monographie de M. S. Pușcariu s'occupe largement des Istro-Roumains à tous les points de vue: *Studii istro-române*. I. Textele, Analele Academiei Române. Seria II. Tom. XXVIII. Secția Literară, București, 1906. II. Introducere-Gramatică-Characterizarea dialectului istoromân. București, 1926. III. Bibliografie critică-Listele lui Bartoli-Texte inedite-Note-Glosare. București, 1929. Nous ne partageons pas toutes les vues de cet excellent ouvrage philologique; v. à ce sujet Deutsche Literaturzeitung 1928, col. 369—71.

⁴⁰ Th. Capidan, *Meglenoromânii*, p. 5: „Numele ‚Rumon’, cu care ar fi trebuit să se cheme, s'a pierdut fără urmă”.

Chez les Aroumains, l'évolution phonétique régulière a abouti aux formes *Armăn*, *Arămăn*, avec, devant l'*r*, la voyelle prothétique *a* (cp. les mots roumains septentrionaux et aroumains qui suivent: *rece* — *arațe* 'froid'; *rămân* — *armin* 'je reste'; *riu* — *ariu* 'fleuve', etc.). Ils ont conservé ce nom jusqu'à nos jours. exceptés les Aroumains des régions du Pinde qui se détachèrent pour s'établir en Bulgarie et qui aujourd'hui, d'après mes expériences acquises dans le district de Pirdope, se dénomment — *Tințar*, et appellent leur langue *țințarski*. Ce changement de nom montre de façon persuasive que les fragments dispersés d'un peuple qui se trouve par suite de la vie nomade qu'il mène dans un état de désagrégation continuelle, peuvent facilement perdre leur ancien nom ethnique, comme cela se passa chez les Istro-Roumains, et très probablement aussi chez les Méglénites. Chez les Fărșeroți d'Albanie nous rencontrons les formes *Rămăni*, *Rumăni* et prétendument aussi celle de *Romăni*,⁴¹ dépourvues toutes de l'*a* prothétique, ce qui arrive d'ailleurs aussi chez les Aroumains. Nous tenons à faire remarquer que l'authenticité de la forme *Romăni*, notée par M. Capidan, laisse à discuter; le *o* de la première syllabe semblant être un phonétisme archaïsant de provenance érudite. Nous rencontrons des archaïsmes recherchés de ce genre aussi chez les Roumains septentrionaux, pour les raisons que nous développons ci-dessous.

C'est chez les Dacoroumains, c'est-à-dire chez les Roumains septentrionaux que l'histoire du nom *Romanus* est la plus intéressante. Exactement les mêmes efforts s'appuyant sur des pseudo-vérités historiques, qui firent revivre la théorie de la continuité, changèrent également la forme phonétique du nom ethnique *Rumân*. Il faut savoir que dans la langue littéraire on ne dit plus *Rumân*,⁴² mais *Român* et que ce dernier (cp. encore: *românesc*, *românește*, *România*) se prononce avec *-o-*, pour mieux ressembler au nom de *Rome* (*Romanus*). Jusqu'à l'intervention des philologues et des historiens daco-roumains (Klain, Sinkai, Major etc.) c. à d. jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, c'est presque exclusivement la forme *Rumân* de forme phonétique populaire que nous rencontrons partout et il y a seulement quelques textes religieux d'origine transylvanienne d'inspiration protestante et

⁴¹ Dacoromania VI (1929—30) 1931, p. 116.

⁴² La forme prononcée avec *ou*, est le résultat du développement phonétique populaire; cp. Cancel, *Despre „rumân” și despre unele probleme lexicale slavoromâne*. București, 1921. p. 5., et Titkin, *Dicționar român-german*, p. 1336.

quelques chroniqueurs de Moldavie et de Valachie (par exemple: Nicolae Costin, Spătarul Milescu etc.) qui emploient consciemment la forme érudite avec *-o-*. Théodore Gartner suivant l'oscillation entre les syllabes *ru-ro*,⁴³ constata que vers 1840 l'innovation savante était déjà passablement généralisée. C'est également lui qui rappelle que les étudiants roumains à Paris en 1846, se dénommaient encore eux-mêmes en due et bonne forme *rumân*, mais à partir de 1848, supprimèrent cette forme pour admettre *român*. La grammaire de A. Pumnul, „Grammatik der rumänischen Sprache” (Vienne, 1846) qui croyait que la forme *rumân* (considérée comme dérivant de *Romanus*), était encore plus ancienne que la forme latine *Romanus*, engagea la lutte contre la vogue des *o*, mais sans espoir et sans résultat. Ensuite, le nom, rajusté en souvenir des origines romaines, vues par les lunettes du dacoroumanisme, prit, dans l'atmosphère de patriotisme exubérant de la Grande Roumanie, un ascendant décisif, et est actuellement en meilleure voie pour écraser définitivement son rival qui dispose pourtant de droits historiques et survit encore dans la langue du peuple. La romano-manie est également la cause de la protestation contre l'orthographe *Romin*, parce que la notation uniforme de la voyelle vélaire *â* par *î* signifierait dans ce cas un éloignement de l'orthographe étymologique *Român* qui, tout au moins en écriture, rappelle de plus près *Romanus*.⁴⁴ La seconde cause psychologique de l'expulsion de la variante populaire *rumân*, était sa signification: ‚paysan, serf, esclave’.⁴⁵ L'*u* dans ce mot, rappelant un sombre passé pendant lequel les *rumâni* devaient endurer les cruautés des *domni* étrangers, était en opposition flagrante avec la glorieuse idéologie daco-roumaine et fut, par conséquent, condamné à disparaître. Dans l'historiographie roumaine, on oublie volontiers d'attirer l'attention sur le fait que c'est précisément en Moldavie et en Valachie, et pas du tout en

⁴³ *Über den Volksnamen der Rumänen*. Sonderabdruck aus den „Bukowiner Nachrichten”. Czernowitz, 1893.

⁴⁴ V. pour plus de détails: *Observații asupra ortografiei Academiei Române*, de Al. Rosetti. *Revista Istorică Română* II (1932), p. 359.

⁴⁵ Titkin, l. c. p. 1335—36; Gaster, *Chrestomafie română* II, p. 518; Hunfalvy, *Az oláhok története* („Histoire des Roumains”) II, pp. 95 et 328; Réthy László, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*² („La constitution de la langue et de la nation roumaines”). Nagy-Becskerek, 1890., p. 203, ss. D'après M. Diculescu cette signification conserverait le souvenir de la symbiose gépido-roumaine(1), et exprimerait la relation entre le roumanisme et la classe dominante (*Die Gepiden*, p. 196).

Transylvanie, que le nom ethnique du roumanisme devint synonyme d'esclave.

Les représentants des tendances daco-roumaines ne bornèrent pas leurs efforts à populariser chez eux la forme *Român*, mais en même temps ils entrèrent en campagne contre les dénominations employées jusqu'alors partout à l'étranger: *oláh*, *Walach*, *Valaque*, *Valacco*, *vlach* etc. En Hongrie, Klain, Sinkai, Maior étaient à la tête du mouvement. Le dernier, auteur de la première grammaire roumaine en 1780, intitulée „Elementa Linguae *Daco-romanae*”, — pour éviter toute confusion ajoute au titre — „sive *Valachicae*”. *Maior* réunit et écrit en 1819 les règles de l'orthographe latinisante dans son ouvrage „*Orthographia romana sive latino-Valachica*”. *J. Alexi* écrit en 1826 une grammaire intitulée „*Grammatica Daco-Romana sive Valachica*”. Dans cette série il faut encore rappeler le *Lexicon Germano-Latino-Daco-Romanum* de *Praedetis*, dont le manuscrit se trouve dans la bibliothèque de l'évêche de Nagyvárad. *S. T.* (*Thököly Szabás*), l'auteur du livre bilingue paru à Bude en 1826: „*Erweis, dass die Walachen nicht römischer Abkunft sind, und dies nicht aus ihrer italienisch-slavischen Sprache folgt*”, fait remarquer: „*Um den Walachen in dem Wahn zu bestärken, lehrnen sie ihn jetzt nicht Rumun, sondern Roman sich zu nennen*” (p. 68.). Un des plus anciens dictionnaires roumains imprimés, le fameux „*Budai Lexicon*”, traduit le mot *Românescu* de cette façon: *valachicus, daco-romanus: Oláh: walachisch*, ce qui prouve clairement qu'en 1825, alors que le dictionnaire parut, il eût encore été impossible d'employer en hongrois le mot *român* dans le sens de 'roumain'. Dans le dictionnaire de *A. Clemens* publié en 1821 „*Kleines Walachisch-Deutsch und Deutsch-Walachisches Wörterbuch*” la traduction de *Român* est également *Walach*, et non *Rumäne*, ou encore *Romane. Romäne*.⁴⁶ Les Roumains plus érudits de Transylvanie, déjà

⁴⁶ Nous rappelons ici, à titre de curiosité, l'opinion de *J. Jung*: „*Zum Schlusse die Bemerkung, dass ich mich der Bezeichnung „Rumänen” bedient habe, weil sie in Ungarn die gebräuchlichere geblieben ist, obwohl man von anderer Seite mehr oder minder nachdrücklich für „Romanen”, „Romänen”, „Rumunen” eintrat*” (*Römer und Romanen in den Donauländern. Innsbruck, 1887., p. VII*). Autour des malencontreuses polémiques à propos de cette dénomination, notons encore les vues caractéristiques de *Mangiuca*: „*Die Magyaren... fangen in letzter Zeit an, in Absicht um den Nymbus der Daco-Romanen diesbezüglich zu verdunkeln, ebenfalls Roman und Rumun zu schreiben*” *Daco-romanische Sprachforschung. Separatabdruck aus der Rumänischen Revue. II (1886), p. 27*. Dans le chapitre intitulé „*Rumunen und rumunisch*” il ne se gêne pas pour dire que *Aron Pumnul* défendit la forme

à l'époque qui précéda la guerre de l'indépendance hongroise, servirent vigoureusement la cause de la popularisation du nom corrigé. L'avocat D. T. Bojâncă, dans son ouvrage pédagogique offert à l'école normale d'instituteurs roumains d'Arad, intitulé „Diregătoriul bunei-creșteri”, écrit: „Ubiubi deinceps vox *Romanus* sive substantive, sive adjective sumpta apparuerit, ubique *Valachicus* intelligendus est”. Sans ces antécédents, lors de l'assemblée nationale roumaine du 15 mai 1848, les Roumains auraient pu exiger tout au plus qu'on les nommât en hongrois *rumun*, et non *román*, comme ils l'exigèrent en réalité. Mais déjà alors, la propagande roumaine était parvenue à introduire habilement dans la presse et la littérature étrangères les formes commençant par *ro-*, *Ro-*. Comme preuve, nous nous en référons à l'ouvrage d'inspiration daco-roumaine en trois volumes de J. A. Vaillant, intitulé „La *Romanie* ou l'histoire, langue, littérature, orographie, statistique des peuples de la langue d'or, Arda liens, Valaques et Moldaves, résumés sous le nom de *Romans*”. Dans le numéro du 25 janvier 1848 de la Revue Indépendante de Paris, Saint-Martin écrit un article intitulé „La *Romanie* ou Moldo-Valaquie”. La propagande roumaine obtint des résultats plus importants dans la presse allemande. Un auteur roumain anonyme commença en 1849 la publication d'un ouvrage en trois fascicules; le titre du premier fascicule est: „Die *Rumänen* der österreichischen Monarchie”, celui des deux fascicules suivants: *Die Romanen* der österreichischen Monarchie” avec l'acceptation déjà complète de *Romanus* (1850—1851). Le journal bilingue des Roumains de Bucovine parut en 1850 sous le titre de „Gazeta Românească”, traduit par „*Romanische Zeitung*”. Il est intéressant de remarquer la modification du titre de la grammaire de I s z e r dont le titre était encore lors de sa première publication en 1844 „Walachische Sprachlehre” et qui en 1855 devint „Walachische oder *romänische* Sprachlehre”. Nous ne mentionnons plus d'autres cas; signalons pourtant que dans la période d'après guerre, on retrouve encore le flottement des formes en *o* et en *u*, et que la propagande roumaine fait tout son possible pour imposer partout dans le monde la forme artificiellement remaniée du nom ethnique. C'est pourquoi nous rencontrons encore nouvellement

Rumân, parcequ'il ne connaissait pas la prononciation populaire (comme si le peuple roumain eût jamais dit *Român*!). En même temps il propose à la Curie et aux Français les expressions ‚Daco-Romanus’ et ‚Daco-Romains’, disant l'introduction de celles-ci nécessaire „im Interesse der Wissenschaft”.

des discussions sur l'emploi des variantes *Rumäne-Romäne, rumeno-romeno*, etc. (étant donné que chez les Français le mot *romain* signifie 'habitant de Rome, citoyen de l'empire romain', le changement de *roumain* en *romain* rencontre des difficultés; aussi la mode inaugurée par Vaillant a-t-elle dû échouer). Le manque d'unité pour la dénomination du pays est encore plus grand; auprès des deux expressions employées par les Allemands, *Rumänien-Romänien*, les Italiens ont quatre noms différents pour désigner la Roumanie: *Rumenia — Romania — Rumania — Romania*, parmi lesquels le nom *Romania* a le timbre le plus agréable pour des oreilles daco-roumaines, tandis que le mot *Rumenia* plaît le moins. En Bulgarie, le philologue distingué *Mladenoff*, souleva des objections contre l'emploi devenu de plus en plus fréquent du mot *Romanija*, au lieu de la forme plus ancienne *Rumania*. Le but de ces tendances nourries par le daco-roumanisme, et qui dans le monde entier et même en Hongrie, comme nous allons le voir, fonctionnent déjà avec succès, est d'obtenir, par vanité nationale, que le pays des Roumains, situé à l'orient de l'Europe, soit nommé du même nom populaire qui désignait autrefois tout l'Imperium Romanum, et tout l'orbis Romanus. *Romania* était jadis l'opposé de la *Barbarie* et signifiait au sens figuré, la civilisation romaine, la romanité. Quand les Germains — 'Romaniae eversores' — firent échouer l'empire romain occidental, le nom *Romania* passa à désigner la monarchie byzantine, l'Empire Oriental.⁴⁷ Le nom d'une partie de l'ancienne Italie, organisée en colonie de l'Empire byzantin, conserve jusqu'à nos jours cette appellation (*Romagna* = l'ancien exarchat de Ravenne). Au temps de l'empire romain-germanique, *Romania* était le nom de l'Italie d'aujourd'hui, et l'empereur d'Allemagne lui-même se nommait *imperator Romanorum*.

Nous pouvons puiser d'intéressantes données se rapportant à l'histoire du nom national du roumanisme dans des sources hongroises et dans des sources concernant la Hongrie. Parmi ces

⁴⁷ Le nom de la plaine thrace est également *Romanjá* (*Jireček, Das Fürstentum Bulgarien. Wien, 1891, pp. 8, 115, 194*) et le nom *Romania* est en connéxité également avec *Rumélie* (en turc: *Rumili*) qui signifie la Turquie d'Europe. L'Empire Oriental qui exista de 1204 à 1261 fut appelé par Geoffroy de Villehardouin dans ses mémoires, également sous le nom de *Romenie*, et son propre titre à lui était „maréchal de Champagne et de Romenie". V. Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France depuis le règne de Philippe-Auguste jusqu'au commencement du dix-septième siècle... par M. Petitot. Tome I. Paris, 1819., passim.

sources, nous en rappellerons quelques-unes, car nous sommes convaincus que le fait de la conservation du nom *Romanus* par les Roumains, joua un grand rôle dans la naissance de la croyance de la continuité transylvanienne des Roumains. En effet, là où les historiens plus anciens trouvèrent des pasteurs de langue roumaine, soit dans les Balkans soit en Transylvanie, ils les considéraient partout comme les descendants directs des Romains, surtout quand on savait aussi que leur nom populaire était *Rumân*, si semblable au nom *Romanus*.

A partir du XIV^e siècle nous rencontrons souvent cette déclaration étonnante au premier abord, que les Roumains se désignent eux-mêmes par le nom de *Romani*. Dans son rapport en latin du 16 décembre 1534, le Dalmate Tranquillus Andronicus écrit: „malgré que les Roumains se nomment maintenant *Romanos*, à part leur langage fortement déformé et mélangé de différentes langues barbares, ils n'ont en eux rien de romain”.⁴⁸ Della Valle, de naissance padouane, accompagnant Aloïs Gritti à travers la Petite Valachie (1532—34) d'après les renseignements reçus des moines grecs du monastère de Dealu et d'après ses propres expériences, écrit que les Roumains „conservano il nome de *Romani*; ma per il corso de tempi, hanno corrotto si il nome, et li costumi, che a pena s'intendono, però al presente si dimandon *Romei*”.⁴⁹ Ferdinand I, dans sa lettre du 23 novembre 1548, adressée à l'archevêque d'Esztergom, Miklós Oláh, rappelle que „Valachi... quos ab ipsa rerum Domina Urbe Roma oriundos constat, unde nunc quoque sua lingua *Romani* vocantur” (les Roumains qui, descendant de la reine du monde, Rome, se désignent encore aujourd'hui dans leur langue du nom de *Romani*⁵⁰). Le père Antoine Possevin voyageant en Europe Orientale comme délégué du Saint-Siège, arrivant en Transylvanie en 1583, publie déjà sur eux une théorie d'origine: „... antiquum Romanorum genus, qui et sese *Romanos* adhuc vocitant, atque olim sive ex coloniis Romanorum, sive ex iis, qui ad metalla damnati erant, descenderunt” (ancienne nation romaine qui emploie encore de nos jours le nom de *Romani*, et qui descend

⁴⁸ Fontes Rerum Transylvanicarum IV, p. 243, „... nunc se *Romanos* vocant; sed nihil *Romani* habent, praeter linguam et ipsam vehementer depravatam et aliquot barbaricis idiomatibus permixtam”.

⁴⁹ Cp. Claudio Isopescu, *Notizie intorno ai Romeni nella letteratura geografica italiana del cinquecento*. Bulletin de la section historique. Académie Roumaine. Tome XVI (1929), p. 15.

⁵⁰ Cp. Veress, *Bibliografia română-ungară*. București, 1931. II, p. 259.

soit des colonies romaines d'antan, soit des forçats condamnés au travail dans les mines⁵¹). Dans le dialogue de l'ouvrage des Farkas Kovacsóczy (Kolozsvar, 1584) intitulé „De administrando Regni Transylvaniae” figure cette question: „... Valachi nostri, qui se nunc etiam Romanos vulgo venditant, eorum (sc. Romanorum) reliquiae sunt?” (nos Roumains qui se nomment encore ordinairement *Romani*, sont ils les descendants des Roumains?⁵²). Paul Lisznayai déclare à son tour ouvertement que les Roumains sont appelés en latin *Romani*: „... Volachice vocantur *Rumuny*, latine *Romani*, hungarice autem vocantur *Oláh*, et in plurali *Oláhok*”.⁵³

Naturellement on ne peut pas tirer de ces données la conséquence que le nom des Roumains au XIV^e siècle était déjà *Romani*, ce ne fut que la propagande daco-roumaine du XIX^e siècle qui s'efforça d'introduire cette forme ensemble avec la théorie de la continuité dans l'opinion publique européenne. Dès les temps les plus anciens ils s'étaient nommés tout simplement *rumân*, prononcé avec *ou*. Les humanistes latinisants ni personne n'a encore pensé à écrire ce nom autrement que *Romanus*. Si nous tenons compte du fait que d'après la conception des humanistes les Roumains parlaient un latin mélangé et altéré d'éléments barbares, il n'y a rien de plus naturel que de supposer qu'ils voyaient également dans la forme *rumân* la corruption du *Romanus*, qu'ils s'empressèrent de corriger pour le conformer à leur savoir classique. En somme, ils firent la même chose que plus tard les adeptes de Sinkai, avec la différence que chez eux, la réforme phonétique du nom n'avait encore aucune tendance politique.

Au XVII^e siècle nous rencontrons les premiers essais visant la transcription en caractères latins du mot *rumân* qui s'écrivait sans aucune difficulté en caractères cyrilliques. J. Tröster, dans son livre intitulé „Das Alt Neue Teutsche Dacia” (Nürnberg, 1666) écrit: „Letzlich heissen sie in ihrer Sprache nicht Walachen oder Bloch, sondern *Rumunos* oder Römer” (p. 327). Il est apparent que Tröster identifie sans hésiter le nom ethnique de forme phonétique populaire avec *Romanus*. Dans la transcription de Toppeltinus il est visible que le mode d'écrire la voyelle *â*, lui occasionne de sérieuses difficultés: „Illud

⁵¹ Fontes Rerum Transylvanicarum, V, p. 209.

⁵² Cp. L. Szádeczky, *Kovacsóczy Farkas kancellár, 1576—1594* („Le chancelier Kovacsóczy Farkas, 1576—1594”). Biographies historiques hongroises. VII, p. 41.

certo scio, quod etiamnum hodie nostri Valachi se vocitant *Rumuin*, id est *Romanos*".⁵⁴ Comme s'il eût voulu faire sentir avec le *u* le caractère vélaire de *â*, et avec le *i*, la position élevée de la langue, faits qui, en effet, caractérisent cette voyelle particulière du romain. Au XVII^e siècle, Stanislav Orichovius nous fait connaître une troisième possibilité de transcription, ou plutôt de substitution phonétique: „Hi eorum lingua *Romini* a Romanis, nostra Walachi ab Italis appellantur".⁵⁵ Il est curieux de voir que Orichovius remplace l'*u*, qui se présente régulièrement dans la première syllabe des formes transcrites, par un *o*, probablement pour obtenir une plus grande ressemblance avec *Romanus*, mais cette substitution se fait encore indépendamment de tout dacoromanisme. Un des représentants les plus éminents de la culture humanistique en Hongrie, d'origine roumaine, Mihály Halics, en 1674 dans une ode en caractères latins adressée à Páriz Pápai, se dénomme *Romanus Apollo*,⁵⁶ car il sentait bien que dans le texte roumain de son ode, c'était précisément la forme populaire, qui exprimait le mieux son intention de saluer son camarade hongrois en tant que condisciple d'origine roumaine de celui-ci.⁵⁷ Dans la dédicace latine, au lieu de „*Valachicae*" on trouve „*Carmen primo et unigenitum Linguae Romano-Rumanae*", et la date et la signature sont également en latin: „*Nob. Romanus Civis, de Cáránsebes*".⁵⁸ Halics, de même que ses contemporains, était persuadé que les Roumains de Transylvanie et du Banat étaient les descendants directs des colons daco-latins, et c'est pourquoi il n'a pas le moindre scrupule et est entièrement de bonne foi, en se dénommant à la manière des humanistes *Romanus Civis*. Qu'il aurait pu sans s'humilier, se dénommer *Valachus*, prouve le cas de son contemporain qui s'était encore plus fortement magyarisé que lui, le moine franciscain Kájoni

⁵³ *Origo gentium et regnorum, post-diluvianorum, a Japheto, Semo, et Chamo, eorumque posteris*. Debrecini, 1693., p. 97.

⁵⁴ *Origines et occasus Transylvanorum*. Lugduni, 1667. cap. VI, p. 55.

⁵⁵ Cité par Tr. Laurian, *Tentamen*, p. XXXIX.

⁵⁶ Cp. avec Dacoromania IV (1924—1926) 1927, p. 106. Il est intéressant que Drăganu lui-même écrit à un endroit, „*Romanus Apollo*" (ib. p. 97) quoique dans le même article il corrige les erreurs de copie de N. Densusianu.

⁵⁷ Au lieu de *Valachus*, N. Ch. Quintescu emploie une forme moitié savante et moitié populaire: *De deminutivis linguae Rumanicae*. Berlin, 1867.

⁵⁸ V. le fac-similé de l'ode dans l'article de M. Drăganu, *Mihail Halici* (Contribuție la istoria culturală românească din sec. XVII.) après la page 169 du IV^e vol. de la revue Dacoromania (cp. encore Veress, *Bibliografia română-ungară* I, p. 116, No. 213).

qui signait son nom de la manière suivante: „Joannes Kájoni *Valachus* de Kis-Kajon”. Nous rappelons encore la thèse de Thomas Scharsius, d'origine transylvaine, qui parut à Wittenberg en 1690, et dans laquelle il écrit: „... Valachi Romanorum reliquiae, siquidem eorundem lingua, Latinum sermonem haud obscure redolens, originem Italicam facile prodit, quin ipsimet Valachi sese *Rumuni* hoc est *Romanos* appellant”.⁵⁹ La forme transcrite avec *e*, apparaît également au XVII^e siècle. Dans son ouvrage intitulé „De regno Dalmatiae” J. Jo. Lucius écrit: „Valachi autem hodierni, quicunque lingua Valachica loquuntur, se ipsos non dicunt Vlahos aut Valachos, sed *Rumenos*”.⁶⁰ Les remarques explicatives „id est Romanos”, „hoc est Romanos” ajoutées régulièrement de façon presque stéréotype aux mots *Rumun*, *Rumuin*, *Romin*, *Rumen*, prouvent clairement que la connexité de la forme savante et des formes populaires fut sentie de tout temps. Il est donc compréhensible qu'en raison des imperfections de l'historiographie de l'époque, on était inévitablement amené par ce fait à croire que, les Roumains étaient partout (aussi en Transylvanie), les descendants directs des colons romains. Le nom *Rumuny* est pour ainsi dire le seul argument de András Dugonics quand, animé du même esprit naïf dont s'inspirent aussi la plupart des données rappelées plus haut, il dit: „Que ce peuple qui s'étend sur quelques parties de la Hongrie et de la Transylvanie et sur toute l'étendue de la Valachie et de la Moldavie, et qui s'est réinstallé dans la Dacie conquise par Trajan, soit descendu des Romains, voilà ce qui est prouvé par le fait que maintenant encore ils se dénomment *Rumuny* c'est-à-dire Romains; et en plus, la langue qu'ils parlent actuellement n'est autre que la langue romaine”.⁶¹

D'après ce que nous venons de dire, il est évident que le nom ethnique de toutes les quatre branches des Roumains remonte originairement à *Romanus* qui, chez les Roumains du nord, avait abouti à *Rumân*. Cette forme fut, dès le XVIII^e siècle, relatinisée en *Român* pour mieux montrer l'origine romaine de ce peuple et aussi pour la distinguer, même au point de vue phonétique, du mot *rumân* signifiant ‚serf, esclave’ dès l'époque de la domination turque et grecque ou peut-être même depuis une

⁵⁹ *Memorabilia aliquot Transylvaniae*. 1690., cp. Veress, *ou. c.*, p. 131.

⁶⁰ Schwandtner, *Scriptores* III, pp. 3, 459. *Ib.*, p. 460 nous trouvons les mots *rumaneste*, *Rumana*, *Rumen Munten*, écrits conséquemment avec *u*.

⁶¹ Etelka, livre II., p. 23.

époque encore plus ancienne. Par l'influence des classes cultivées ainsi que par celle de l'école et de la presse, la forme archaïsante commence à pénétrer même dans le langage du peuple ce qui prouve que, grâce à une propagande consciente et sûre de ses moyens, on peut influencer même l'évolution populaire des sons d'une langue. Soulignons que nous n'avons point l'intention d'exercer aucune sorte de critique sur ce fait unique dans l'histoire des noms ethniques; nous n'y avons pas insisté que pour montrer le mécanisme puissant de ces mêmes tendances politiques qui, depuis la fin du XVIII^e siècle, n'ont jamais cessé de présenter les problèmes du romanisme de Dacie sous une lumière trompeuse.

En hongrois, dès les temps les plus anciens jusqu'à la seconde moitié du siècle passé, c'est le nom *oláh* seul qui servait à désigner aussi bien les Roumains transylvains que ceux de l'Ancien Royaume. L'introduction du mot *román*, au détriment de *oláh* qui fait partie de notre vocabulaire historique, s'est opérée en des conditions tout à fait exceptionnelles. L'emprunt de la forme vulgaire *rumân* n'est attesté que dans quelques cas isolés; on la trouve dans le texte d'une danse „hajdu”, publiée par K. Thaly (Ungur-bungur-amaz *rumuj*⁶²), dans une remarque du roman „Etelka” de Dugonics (les Valaques continuent à s'appeller *Rumuny* c'est-à-dire Romains⁶³) ce qui prouve que ce mot d'un aspect si étranger n'a pas réussi à se répandre dans la langue commune de Hongrie. Kopitar fait également observer que „*Rumân* spricht der Ungar und Sachse *Rumun*”,⁶⁴ faisant ainsi allusion à la substitution de l'*â* par *u* dans les milieux saxons et hongrois. Plus récemment c'est Béla Zolnai qui cite ce mot parmi les mots d'emprunt pris dans un sens ironique.⁶⁵ La forme *rumun* se rencontre dans les travaux philologiques d'Edelspacher et de Hunfalvy qui, d'après Miklosich, tâchaient de faire une distinction nette entre *rumun* et *román*: „Les *Rumun* sont tous des

⁶² V. Alexics György, *Oláh, Román*. Magyar Nyelvőr, XLIII (1914), p. 406.

⁶³ Etelka, l. c. et dans son ouvrage intitulé *A magyaroknak uradalmak*. Pesten és Pozsonyban, 1801, p. 154. Nous rencontrons le même ordre d'idées chez Huszti András également qui, dans son livre intitulé *Ó és Ujj Dacia, azaz Erdélynek régi és mostani állapotjáról való História* (Vienne, 1791) écrit: „Le nom de ce peuple [sc. des Roumains] dans sa propre langue est *Rumuny*, c. à d. *Római* [= Romain] ou *Romanus*”, p. 135.

⁶⁴ Jahrbücher der Literatur. Vienne, XLVI (1829), p. 71.

⁶⁵ *Az idegen szavak kérdése nyelvelvészeti szempontból* („Les mots étrangers au point de vue de l'esthétique linguistique”) Magyar Nyelv, XIX (1923), p. 35.

Romans, mais ceux-ci ne sont qu'en partie des *Rumun*". Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, on emploie assez souvent la variante *rumén*, formé par l'analogie de l'allemand *Rumäne* et on l'emploie encore de nos jours quand on veut éviter les confusions provoquées par la double signification ('roman' et 'roumain') du mot *román*. Ce germanisme ne pénétra pas dans la langue populaire, quoique sa forme phonique ne soit pas plus bizarre que celle du mot *rutén* 'Ruthène', généralement accepté. Dans les données bibliographiques de Hellebrant qui montrent instructivement le manque d'une dénomination uniforme, on retrouve parfois auprès des mots *oláh*, *román* et *rumén* l'emploi du mot *rumán*. Ce dernier est le résultat de la contamination consciente de *rumén* et de *román*.⁶⁶

Parmi les diverses variantes mises en circulation à un moment donné, c'est la forme *román* qui en hongrois tend à se généraliser, bien qu'elle ne soit nullement apte à distinguer entre „roumain” et „néolatin, roman”. L'introduction de cette forme dans notre langue n'est qu'un résultat malencontreux des tendances nationales daco-roumaines. C'est au moment des mouvements unionistes de 1848 que les Roumains, à peine reconnus comme nation politique autonome, exigèrent, sous la conduite de Barițiu et Laurian et sur la proposition du vicaire Suluțiu, d'être appelés dorénavant non pas du nom de *oláh* ou de *Walach*, mais de celui de *román*.⁶⁷ — De fait, dans le premier projet de loi sur les minorités, datant du 21 juillet 1849, il s'agit déjà de la nation 'román' (= roumain) et non 'oláh'. Bien que ce projet ne fût jamais promulgué, par suite des événements qui allaient suivre, la législation d'après le Compromis tint compte de cette exigence des Roumains. Même le dictionnaire de Czuczor—Fogarasi remarque que „ce mot employé seul, désigne, suivant leur propre langue, le romanisme oriental, c'est-à-dire les Roumains”.⁶⁸ La presse hongroise a aussi contribué à enraciner la nouvelle acception de *román*, sans pouvoir pourtant supplanter son synonyme historique entré dans notre langue, il y a mille ans. L'expansion

⁶⁶ V. l'histoire plus détaillée de ces variantes: Egyet. Phil. Közl. LVII (1933), pp. 55—56.

⁶⁷ Benedek Jancsó, *A román nemzetiségi törekvések története*. Budapest, 1896—99. vol. II, p. 464, et Miklós Asztalos, *Kossuth Lajos és az erdélyi kérdés* („Louis Kossuth et la question transylvaine”) Budapest, 1928. pp. 113 et 147.

⁶⁸ Cp. *A magyar nyelv szótára* („Dictionnaire de la langue hongroise”). V, p. 589.

du néologisme ne rencontra presque pas d'obstacle et aujourd'hui, les Hongrois des Etats successeurs sont obligés de se servir toujours de la forme *román*. Pour éviter toutes sortes d'explications, il est utile d'employer le terme *oláh* dans les ouvrages scientifiques de langue hongroise bien qu'il soit souvent nécessaire de distinguer les *oláh* roumains des autres *oláh*, p. e. des oláh pasteurs de la Haute Hongrie. Nous tenons à rappeler ici un spécimen instructif du malentendu causé par l'acception double du hongrois *román*. La nouvelle de la découverte d'églises romanes en Transdanubie (*román templomok*) a donné occasion au quotidien *Universul* d'informer ses lecteurs de la découverte d'églises roumaines! Peut-être arrivera le temps où non seulement quelques Roumains de Hongrie (p. e. Georges Barițiu) mais aussi les masses larges du roumanisme se rendront enfin compte que dans ce nom il n'y a, au fond, rien de péjoratif ni d'humiliant. „Ce n'est que le ton qui pourrait être ironique ou blessant” (cp. un emploi analogue du nom des Jésuites, des Juifs, ou des Tziganes⁶⁹) — die *Alexics*, mais cet accent emphatique pourrait donner un sens ironique à n'importe quel autre mot. D'autre part, on peut se servir même du mot ‚román’ au sens ironique en parlant de certaines exagérations de la latinomanie, p. e. du dictionnaire „román” de Laurian-Massim. D'autre part, il est certain que tout les deux noms *oláh* aussi bien que *román*, sont susceptibles d'exprimer la latinité du peuple et de la langue roumains.

3. Si l'on jette un coup d'oeil sur l'histoire du mot *oláh*, on voit aussitôt qu'une quantité de discussions s'attachent à ses acceptions anciennes et modernes et que bien des problèmes n'ont pas encore trouvé de solution satisfaisante. A cet égard, il faut naturellement s'opposer aux efforts peu objectifs de l'historio-

⁶⁹ Magyar Nyelv XLIII (1914), p. 407., cp. encore M. Keszthelyi, *Román és oláh*. *ib.* XLV (1906), p. 417, et Tibolt Schmidt, *Az erdélyi oláh kérdés és Nagy-Románia* („La question roumaine transylvaine et la Grande Roumanie”), v. particulièrement le chapitre „Oláh vagy román?” D'après M. Drăganu: „Numele acesta, cu care se pare, că ne batjocoresc streinii, dacă știm ce înseamnă, nu e tocmai așa supărător” (*Limba și istorie*. Sibiu, 1909., p. 5). Bálint Hóman emploie également le mot „oláh”, car d'après lui „cette appellation ethnique si souvent considérée comme outrageante par les ignorants, mais inacceptable sous cette interprétation, est au même titre que *tót*, *német*, *orosz*, *olasz* et autres noms ethniques, un héritage historique de la langue hongroise, et son expulsion ne peut être motivée ni expliquée par aucun point de vue politique ni aucune fausse courtoisie! V. Hóman—Szekfű, *Magyar történet* („Histoire Hongroise”), vol. III, p. 450.

graphie et de la linguistique daco-roumaines cherchant à expliquer la fréquence de ce mot à l'est de l'Europe presque exclusivement par la présence de Valaques roumains.⁷⁰

Les noms *vlach*, *valach* etc. remontent, en dernière analyse, selon l'opinion presque généralement admise, au nom de *Volco(-s)*, nom d'une tribu celtique, passé dans les langues slaves, par l'intermédiaire des langues germaniques (cp. aha. *walh* 'romanus'; anglo-sax. *wealh* 'Fremder, Sklave; Britte, Waliser'; a.-isl. *Valir* 'Français'⁷¹). Ce nom a désigné, aussi bien chez les Slaves que chez les peuples germaniques, n'importe quel peuple romain. Il est connu que l'acception slave (*iz Vlahä* = d'Italie') qu'on rencontre pour la première fois dans la biographie de Méthodius, atteste le mot *vlah* au sens de 'Italus, homo Italicus'

⁷⁰ On ne pourrait pardonner cette façon de procéder qu'à des philologues amateurs tels que par exemple Théodore Filipescu, dont l'ouvrage intitulé „Die rumänischen Kolonien in Bosnien” fut critiqué par Weigand dans ces termes: „Der Name „Vlah, Walach” ist wie für ihn wie für so viele seiner Landsleute gleichbedeutend mit „Rumäne”, obgleich schon oft genug auf das Haltlose dieser Ansicht hingewiesen wurde”. Jahresb. XIV—1908, p. 172. P. Skok dit au sujet des abus de ce genre à peu près la même chose: „In der rumänischen Sprach- und Geschichtsforschung übertreibt man stark, wenn man alle skr. Wlachen mit Rumänen identifiziert. Vgl. meine diesbezügliche Kritik in Glasnik skop. nauč. društva III. 162 f., und 292. f.” Zeitschrift f. rom. Phil. L (1930), p. 269, n. 1.

⁷¹ Consulter à ce sujet la littérature suivante: Arbois de Jubainville, *Introduction à l'histoire de la littérature celtique*. Paris, 1883. p. 10, ss. Melich, *Szláv jövevényiszavaink* („Les mots d'emprunt slaves en hongrois”) vol. I., I^{ère} part. p. 157, ss.; V. Kiparsky, *Die gemeinslavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*. Annales Acad. Scient. Fennicae, B. XXXII. Helsinki, 1934, p. 190. — Des étymologies erronées, divergentes de cette explication, sont énumérées par Miklosich dans son travail *Die slavischen Elemente im Rumunischen*. Denkschriften-Wien, XII, p. 1, ss. Inacceptable est aussi le raisonnement de W. Milkowicz d'après lequel les Germains septentrionaux et les Slaves, peuples blonds, auraient appelé les habitants des provinces méridionales 'bruns' ou plus exactement 'noirs' à cause de la différence de la couleur des cheveux. Les mots *vlah*, *valah* etc. dériveraient, par conséquent, d'un mot germanique qui signifie 'noir' (cp. le supplément de Münchener Allgem. Zeitung, 1897., et Egyet. Phil. Közl. XX—1898, p. 201), v. germ. septentr. *blak*, *blök*, anc.-angl. *blace*, *blac*, *blaec*, aha. *blah*, *plah*, 'noir'. L'explication de l'inscription runique *Blakumen*, trouvée à l'île de Gotland mériterait par contre un sérieux examen; ne doit-on pas partir dans ce cas spécial de la signification „homines nigri”? Nous ne sommes pas du tout convaincus que *Blakumen* se réfère aux Roumains comme le pensent nouvellement R. Ekblom (*Die Waräger im Weichselgebiet*. Arch. f. sl. Phil. XXXIX—1924, p. 211) et Drăganu (ou. c. pp. 223, 404). V. encore Giurescu, *Istoria Românilor*, vol. I p. 309.

dès le IX^e siècle. Il est aussi certain qu'aux environs de Termoli (ville maritime en Italie) les habitants slaves de la région appellent les Italiens ‚Vlasi‘ jusqu'à nos jours.⁷² On rencontre le même mot au sens d'Italien dans les langues suivantes: croate de Dalmatie, croate kaïkavien, *vlah*; slovène *lah*; tchèque, *vlach* ‚Italienner, Wälscher, Wahle‘; slovaque *vlach*; haut-sorbe *wloch*; pol. *wloch*. Au sens de ‚Dalmate latin‘, le mot est attesté dès le XIII^e siècle.⁷³ Le même mot signifie par contre ‚roumain‘ en bulgare: *vlach*, en serbe: *vlach*, en ruthène et en russe: *voloch*. Remarquons qu'en vieux-russe *volóch* signifie ‚Italien‘ (cp. Pawlowsky, Kiparsky), tandis que le pol. *wloch* est emprunté selon Melich, au russe. En hongrois nous avons également *oláh* ‚Roumain‘, mot emprunté à une langue slave, probablement au bulgare et aussi *olasz* (< *vlas*) ‚Italien‘, provenant du pluriel du même mot.⁷⁴

Reste encore à parler des *Voloch* dont fait mention la chronique dite de Nestor et que certains auteurs identifient, sans aucune preuve suffisante, aux ancêtres des Roumains.⁷⁵ On ne

⁷² Jireček, *Die Romanen in den Städten Dalmatiens*, p. 35.

⁷³ S. Dragomir cite l'indubitable indication suivante, de l'époque de Stefan Prvoencani (1215—19): i da ne jemlje Srblin Vlaha bez suda, ce qui dans la traduction latine de l'époque se dit: et ut Sclaus non apprehendat Raguseum sine iudicio (cp. *Vlahii et Morlacii*, p. 52).

⁷⁴ Melich, *Néhány magyar népnévről* („Sur quelques appellations ethniques du hongrois“). *Oláh, olasz*. Magyar nyelv. V (1909), p. 433, ss. M. Melich considère comme possible que nous ayons emprunté le mot ‚*oláh*‘, aux Roumains eux-mêmes; v. à ce sujet notre étude „*Le nom national des Roumains*“: *Egyet. Phil. Közl.* 1933. Tirage à part, p. 7.

⁷⁵ V. encore les ouvrages indiqués par Friedwagner, *l. c.* pp. 702—3. Il est assez surprenant de voir que M. Giurescu qui, en matière de sens critique dépasse de beaucoup M. Iorga, voit dans la chronique de Nestor également une preuve certaine de l'existence d'une population mélangée slavo-roumaine(!), politiquement organisée sur le territoire occupé par les Hongrois conquérants (*Istoria Românilor*, p. 263). A juste titre nous aurions pu attendre de lui qu'il construise avec moins de sûreté sur les données troubles, ou tout au moins équivoques de la chronique russe. Déjà en 1861, Miklosich remarquait dans l'édition de Nestor que „Nestor darf in Zukunft nicht als Zeuge für das Dasein der Walachen in Dacien angerufen werden“ (p. 82). Schlözer également tient pour impossible l'identification avec les Roumains: *Nestor, Russische Annalen in ihrer slavonischen Grundsprache*. Göttingen, 1802. Zweiter Teil, p. 81. Parmi les nouveaux traducteurs de la chronique, Trautmann ajoute aux *Voloch* l'explication suivante: „*Volochen*, 2, 3, 14, romanisches Volk im Donaugebiet (mutmasslich die Vorfahren der späteren Rumänen). Šachmatov, *Izv. Tavričeskoj učonoj archivnoj kommissii*. Jahrg. 31 (1918), S. 234—240.“ ce qui montre clairement qu'il n'a pas l'inten-

saurait décider si le compilateur des annales russes voulait identifier les Volochove, cités parmi les peuples d'origine japhétique, à ces peuples qui avaient subjugué les Slaves de la région danubienne. Toujours est-il que ces Voloch danubiens devaient être une race belliqueuse et robuste, qui, avant la conquête du pays par les Hongrois, savait s'opposer glorieusement à l'expansion slave „les obligeant à se retirer, au moins en partie, dans la région de la Vistule". Mais bientôt après, survinrent les Ougors blancs⁷⁶ du côté de l'Est et, après avoir chassé les Voloch du pays des Slaves, ils en prirent possession. Bien qu'on soit encore loin d'avoir une opinion unanime sur la nationalité de ces Voloch, il est certain qu'on peut laisser de côté les essais d'identification soit avec les Celtes de Šafarik, soit avec les Bulgares de la Volga de Réthy.⁷⁷ La solution de ce problème devrait être cherchée plutôt parmi les peuples de l'Empire Franc Oriental et plus tard, au X^e siècle, parmi ceux de l'Empire d'Allemagne. Comme pour Nestor le nom *Voloch* pouvait être, selon toute probabilité, le synonyme slave de *Romanus*, il faut tenir compte de tous les peuples de l'empire aussi bien des Allemands que des peuples italiques, d'autant plus que ces derniers étaient en effet connus sous le nom de Vlach, dans les langues slaves occidentales et le sont restés jusqu'à nos jours. L'identification avec les Roumains est inadmissible pour deux raisons essentielles: d'une part, le roumanisme ne figure jamais au moyen âge comme un élément dominant, et d'autre part, à l'époque de Nestor, ni le sens de *Walh*, *Walah*, *Vlah*, *voloch*, dans les langues slaves et germaniques, ni celui de *olasz*, en hongrois (et peut-être, celui de *oláh*, *voláh*, *valáh* < *vlach*) n'était pas encore fixé comme aujourd'hui; au contraire, ce nom pouvait se rapporter à n'importe quel peuple néolatin en formation. Il n'est pas impossible que les Voloch de Nestor soient tout simplement les divers peuples de l'Eglise occidentale de même que plus tard les Turcs appliqueront le nom vlach au sens de „chrétien" même aux Hongrois!⁷⁸ L'état sémantique actuel du nom

tion de prendre une attitude plus précise (cp. *Die altrussische Nestorchronik, Povest' vremennyh let*. Sl.-balt. Forsch. Heft VI. Leipzig, 1931. p. 282).

⁷⁶ Concernant le problème des „Ougors blancs" (= Hongrois, ou peut-être Kazares) et des „Ougors noirs" (= Hongrois) v. Zsirai, *Jugria*. Finnugor népnevek. I. Budapest, 1930. p. 103, ss.

⁷⁷ Réthy László, *Anonymus az erdélyi oláhokról* („Le Notaire anonyme et les Roumains de Transylvanie"). Budapest, 1880. pp. 42—3.

⁷⁸ V. Réthy László, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*². Nagy-Becskerek, 1890. pp. 123—24.

est le résultat d'un processus de rétrécissement de signification conditionné avant tout par des facteurs d'ordre géographique et historique. Le sens plus large du mot qui embrassait en principe aussi le roumanisme, fournit ce fil mince et tissé d'éventualités d'ordre sémantique, grâce auquel certains chercheurs se risquent à considérer les Voloch de Nestor comme des Roumains, ne s'appuyant que sur l'élasticité sémantique de ce nom. Les Roumains n'ont pas plus de droit de s'y identifier que les Italiens, les Dalmates, les Walh presque complètement disparus des Alpes autrichiennes et bavaroises, ou d'autres débris romanisés. Cette tendance de l'historiographie roumaine ne pourrait être nullement justifiée puisqu'à l'époque de la prise en possession du bassin des Carpathes par les Hongrois, le long du Danube, de Dévény à la Porte de Fer, il n'y avait pas de Roumains sédentaires. En leur attribuant les hauts faits relatés par Nestor, il faudrait supposer que tout le roumanisme primitif — y compris toutes les quatre branches principales, restées en symbiose et ayant une langue commune au moins jusqu'au IX^e siècle — aient habité pendant plusieurs centaines d'années les régions situées au nord de la Save ce qui, en considération des faits que nous analysons dans notre travail, nous paraît une supposition absurde. Quiconque essaye d'identifier les Voloch danubiens de Nestor avec les ancêtres des Roumains, s'oppose nécessairement à tous ces arguments historiques et linguistiques, qui militent pour la théorie d'un habitat primitif sud-danubien. Le romanisme de la péninsule balkanique, voué à la vie pastorale — que nous considérons comme le noyau primitif du roumanisme — était certainement trop peu nombreux et mal outillé pour exécuter au cours des VIII et IX siècles des hauts faits d'armes dignes de l'attention du chroniqueur. Même sur la péninsule balkanique, aucun renseignement sur eux ne nous est transmis avant le X^e siècle et les Byzantins, eux aussi, empruntent aux Slaves leur nom de Βλάχοι.

L'on sait que le nom *vlach* a été usité non seulement comme dénomination ethnique, mais aussi comme nom de profession. Depuis un certain temps les pasteurs furent désignés de ce nom, sans distinction s'ils étaient d'origine roumaine, coumane, albanaise, serbe, bulgare, etc. Ce changement de sens s'explique par le fait que le roumanisme constituait le peuple pasteur des Balkans par excellence. A la différence des Bulgares et des Serbes, les Roumains n'ont mené aucune espèce de vie d'État

jusque dans le haut moyen âge, et ce fut précisément leur manière de vie nomade, réfractaire par définition à l'idée même d'un Etat, à limites plus ou moins fixes, qui détermina la transformation de la dénomination ethnique en un terme qui finit par signifier 'berger errant', 'pasteur nomade'. Vu la situation juridique spéciale des pâtres valaques dans tous les Etats où ils avaient l'habitude d'amener leurs troupeaux, les conditions favorables à cette évolution sémantique doivent avoir existé depuis une époque très ancienne et c'est une inadvertance bien grave que de dire que la signification de 'pasteur nomade ou transhumant' ne se fût développée qu'aux XV^e—XVI^e siècles.⁷⁹ Cette dernière devait exister déjà au X^e siècle quand, pour la première fois, les sources byzantines commencent à faire mention des Valaques. Nous sommes d'accord avec M. Capidan pour admettre que, dès le XI^e siècle déjà, les Grecs s'étaient servis, eux aussi, de ce nom au sens de 'pasteur',⁸⁰ ce qui nous paraît fort plausible aussi par suite de la constitution ethnique fort mélangée du roumanisme. A notre avis, le changement de sens en question (*vlach* ~ 'pasteur') s'est effectué au moment où l'on commença à désigner par

⁷⁹ Les vues de M. Drăganu lui furent suggérées par des points de vue absolument étrangers à la science. Citons, à titre d'échantillon, le passage suivant: „Până în sec XVI. Vlahii constituiau o naționalitate proprie. După această dată desnaționalizându-se, *Vlah* a ajuns să însemne „pastor” în general fără deosebire de naționalitate” (*Românii în veac. IX—XIV*, p. 27, n. 2). Drăganu a beau se référer à S. Dragomir, car ce dernier qualifie aussi par trop librement de Roumains, des éléments serbes et autres. M. Graur, dans son compte-rendu sur l'oeuvre citée de Drăganu, écrit: „Malheureusement, à partir du XV^e siècle, *Valaque* a souvent le sens de „berger” même quand il s'agit de gens qui ne sont pas Roumains, et il n'est pas démontré pour tout le monde que cette confusion soit apparue seulement au XV^e siècle” (Bulletin de la Société de Linguistique XXX—1935, p. 104). Drăganu tient au XVI^e siècle pour pouvoir qualifier de Roumains tous les Valaques de l'époque antérieure. Son affirmation que dans les diplômes latins de Hongrie le mot *vlach* signifierait exclusivement „Roumain” pendant tout le moyen âge, est également inexacte (cp. *ou. c.* p. 38). La plupart des données sont en effet de nature à rendre la démonstration péremptoire de la signification de „pasteur” à l'opposé de ceux qui partagent les points de vue de Drăganu, plus ou moins malaisée. Nous connaissons toutefois une donnée qui répond aux exigences les plus délicates, et qui est, en plus, médiévale: „Gyenge Johannes *wolahus seu pastor*”. Ce Valaque, attesté sur le territoire du comitat de Pest et au nom hongrois, figure dans un diplôme écrit en 1483 et conservé aux Archives Nationales (Orsz. Lt. Dl. 18.776. — Communication de M. István Szabó).

⁸⁰ *Aromânii*, p. 32—33.

ce nom aussi des éléments de langue non-roumaine, d'après leur vie de pâtres. Le grand nombre de Vlach aux noms étrangers les plus divers qu'on trouve cités, à partir du XIII^e siècle, dans les documents royaux de Dalmatie et de Serbie,⁸¹ ne sont certainement pas tous des Roumains et ce n'est que leur occupation identique à celle des Roumains qui constitue le seul motif de ce qu'ils sont désignés par le même nom que les pâtres roumains. Une donnée souvent répétée d'Anne Comnène „καὶ ὅποσοι τὸν νομάδα βίον εἴλοντο (Βλάχους τούτους ἢ κοινῇ καλεῖν οἶδε διάλεκτος)“⁸² (et tous ceux qui menaient une vie nomade [l'usage commun les appelle généralement du nom vlach]) pourrait difficilement être interprétée autrement que, déjà au cours des XI^e et XII^e siècles, on pouvait appeler ‚vlach‘ n'importe quels groupes de pasteurs sans tenir compte de la langue qu'il parlaient.⁸³ Nous ne voulons pas dire par là que, dans un grand nombre de cas, les bergers cités sous le nom de ‚Vlach‘ ne soient pas de Roumains; au contraire nous sommes persuadés que la plupart des mentions médiévales de Vlachi (Βλάχοι, etc.) se réfèrent à des bergers formés exclusivement, ou au moins en majorité, de Roumains. De plus, le nom ‚vlach‘ pouvait servir à désigner aussi des bergers d'origine roumaine, mais slavisés ou hellénisés dans la suite qui restaient fidèles à leur occupation ancestrale même après l'oubli de leur idiome antérieur. Enfin, il y avait des bergers ‚vlach‘, ‚valach‘ ou ‚volach‘ qui, au point de vue ethnique, n'avaient rien à voir avec les Roumains, ne s'étant acquis ce nom collectif que par suite de leur occupation et de leur position juridique exceptionnelle.⁸⁴

Le sens de „pâtre“ du nom ‚vlach‘ est donc un précieux témoignage, prouvant que l'occupation primitive des Roumains est à chercher dans la vie nomade pastorale qui, sur certains points et à certains moments, pouvait revêtir la forme de transhumance.

⁸¹ Cp. Réthy, *ou. c.* pp. 118, ss.; P. Skok, *Archiv za arbanasku starinu II* (1924), p. 135; Pușcariu, *Studii Istroromâne*, vol. II, p. 5.

⁸² VIII, 3. éd. Reifferscheid, vol. II.

⁸³ C'est dans ce sens que le passage en question est récemment interprété aussi par Capidan, *l. c.* et Brătianu, *Vlaques et Bulgares* (v. dans son ouvrage intitulé *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*. Bucarest, 1935. p. 132).

⁸⁴ Pour la signification ‚berger, pâtre‘ des mots *vlach*, *valach* v. encore Miklosich, *Die slav. Elemente im Rumunischen*, l. c., p. 2; T. Lehoczky, *Adatok a vlach szó értelmezéséhez* („Éléments servant à l'interprétation du mot *vlach*“). *Ethnographia XII* (1901), pp. 108—10; J. Ernyei, *Oláh vagy valach?* *ib. XV* (1904), pp. 256—64; István Knieszsa: *Századok LXIX* (1935), p. 91.

A côté du nom ethnique proprement dit *Rumân, Armân, Rumär, *Rumôn* qui, à ce que nous avons exposé plus haut, constitue un nouvel argument en faveur de ceux qui placent l'habitat primitif du roumanisme dans la péninsule balkanique, la dénomination 'vlach', elle aussi, nous ouvre de larges perspectives sur la pré-histoire du peuple roumain. Les témoignages de ces deux noms ethniques s'accordent parfaitement avec les autres arguments qui nous obligeront à nous opposer contre les théories dacoroumaines et à défendre la vérité historique.

OSZK

Országos Széchényi Könyvtár



II.

La domination romaine en Dacie et les problèmes concernant le romanisme de cette province.

1. La prétendue latinisation des Daces avant la conquête romaine. — 2. Les questions qui se posent au sujet du romanisme de Dacie. — 3. Conditions ethniques. — 4. La Dacie et les Barbares. — 5. Les invasions germaniques et la civilisation romaine de Dacie. — L'évacuation de la Dacie et le problème de la survivance de la population de langue latine. — 7. La critique de la théorie dite de l'admigration.

Depuis que A. Dopsch eut publié son ouvrage d'une importance capitale sur les „Wirtschaftliche und soziale Grundlagen der europäischen Kulturentwicklung”¹ et par là, jeté les fondements d'une discussion scientifique de large envergure, il s'est cristallisé, parmi les spécialistes s'occupant du problème de la continuité de la culture et de l'élément romains, le principe méthodologique certainement juste de la nécessité d'étudier séparément les conditions de chaque province à l'époque de la migration des peuples, pour éviter l'erreur de l'„uniformisation ahistorique” qui consiste à tirer, de l'histoire d'une province, des conclusions plus ou moins valables pour celle de toutes les autres.² Voilà le point de départ des savants qui procédèrent à la révision du problème de la continuité dans les provinces romaines; il suffit de citer, à ce propos, les noms de H. v. Voltelini, d'André Alföldi,³ d'E. Norden,⁴ d'Ambroise

¹ Wien, 1920. 2 vol. 1918—1920 et 2. Aufl. 1923—24.

² Cp. André Alföldi *A gót mozgalom és Dácia feladása* („Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie”) Egyet. Phil. Közl. LIV (1930), p. 82 et tirage à part, p. 50; on trouve des idées analogues chez A. Philippide, *Originea Rominilor*. Iași, 1925. vol. I. p. 657.

³ V. pour tous les deux l'étude d'Alföldi, citée ci-dessus. — Je suis heureux d'exprimer ici toute ma gratitude à M. Alföldi qui, par ses vastes

Pleidell,⁵ et de Hans Zeiss.⁶ Étant donné que parmi les conditions de la continuité de la civilisation romaine, figure — comme H. Aubin l'a remarqué très justement⁷ — la population romaine ou romanisée, restée dans les provinces respectives, les recherches de ce genre eurent d'importants résultats et des conclusions d'ordre théorique aussi pour les problèmes de la survivance du romanisme en Dacie. Signalons p. e. l'opinion de Norden sur la population romaine des „agri decumates”, perdus à peu près à l'époque de l'abandon de la Dacie: „Eine langsamem Verkümmern ausgesetzte zurückgebliebene Bevölkerung eignete sich nicht zum Träger der Zivilisation”,⁸ phrase à laquelle Aubin ajoute que „Damit ist der Begriff der Kulturkontinuität für diese Landschaft in seine richtigen Schranken verwiesen und S. 176 wird das Ergebnis in die Worte zusammengefasst: vom Standpunkt des römischen aus gesehen mehr „Caesur” als „Kontinuität”.⁹ Voici encore ce que H. Zeiss dit de l'ancienne province romaine qu'il a étudiée: „Das rätische Flachland erweist sich als ein wenig dankbarer Boden für die Anwendung der Kontinuitätstheorie, deren Beschränkung auf die in Wirklichkeit allein dafür geeigneten Gebiete sich im Laufe der Zeit wohl durchsetzen wird”.¹⁰

Ces recherches, appuyées sur un examen approfondi des conditions spéciales de chaque province, eurent des résultats particulièrement intéressants en ce qui concerne les deux provinces situées sur le territoire de la Hongrie historique, à savoir la Pannonie et la Dacie. Dans la première, comme Pleidell, s'inspirant des recherches d'Alföldi, tâche de le démontrer d'une façon assez convaincante, la vie urbaine n'y a pas cessé partout à l'époque des migrations mais, à son avis, elle aurait survécu sans interruption même à la conquête du pays par les

connaissances ainsi que par sa riche bibliothèque qu'il eut la bonté de mettre à ma disposition, m'a rendu possible d'écrire ce chapitre.

⁴ *Alt-Germanien*. Leipzig und Berlin, 1934.

⁵ *A magyar várostörténet első fejezete* („Les débuts de l'histoire des villes de Hongrie”). Tirage à part de l'année 1934 de la revue historique Századok.

⁶ *Das Kontinuationsproblem im rätischen Flachland*. Bayerische Vorgeschichtsblätter (Fortsetzung des „Bayerischen Vorgeschichtsfreundes”). München, 1933. Heft. 11.

⁷ *13 Bericht der Röm.-Germ. Kommission*. 1921(1922), p. 49.

⁸ Norden, *ou. c.* p. 41.

⁹ *Neue Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung*. X (1934) p. 506.

¹⁰ *ou. c.* p. 54.

Hongrois. Bien que le travail très documenté de Pleidell, conçu sous l'influence prépondérante de l'enseignement de Dopsch, n'apporte des précisions définitives au sujet du problème de la continuité ethnique du romanisme en Pannonie, admise même pour l'époque postérieure au IX^e siècle, il permet suffisamment de voir qu'il y a des différences profondes entre la Pannonie et la Dacie non seulement au point de vue de la symbiose entre Barbares et Romains, mais aussi à celui de l'appauvrissement graduel de la vie urbaine.

Tandisque le problème de la continuité romaine en Transdanubie, au moins en ce qui concerne les siècles postérieurs à la conquête du pays, reste une question ouverte (en bien des cas, là où Pleidell voit une continuité ethnique, il s'agit, en réalité, plutôt d'une continuité architecturale qui n'a rien à faire avec la continuité du droit de propriété), pour la Dacie Trajane, les témoignages indéniables et unanimes des trouvailles archéologiques (inscriptions, monnaies) et des sources historiques, récemment soumises par M. Alföldi à un examen critique, ont pleinement justifié la conception, appuyée aussi sur nombre de preuves linguistiques, suivant laquelle la thèse de la continuité ethnique et culturelle serait inadmissible pour cette province. Le seul fait qu'en Dacie les villes et par conséquent, la vie urbaine — ces facteurs principaux de la continuité culturelle — disparurent sans trace au III^e siècle, sous la poussée des Germains encore inaccoutumés à l'organisation des villes, montre la distinction qui est à faire entre la Pannonie et la Dacie, d'une part, et la Dacie et les provinces sud-danubiennes, d'autre part. Pour déterminer l'époque de cette rupture en Dacie, il faut se référer au témoignage des dates, à partir desquelles les inscriptions (255—58) et les monnaies (première césure en 256) font défaut. Il faut étudier dans un chapitre à part les possibilités de la conservation d'un romanisme non-urbain, soumettant, là aussi, à un examen consciencieux, les conditions particulières à la Dacie.

Dans les travaux sur la question roumaine, à côté du point de vue qui accepte le dépérissement complet de la vie urbaine, nous observons justement sur ce point, les lacunes les plus flagrantes; il y a des théories, aujourd'hui périmées, également sur

¹¹ A. Thierry, *Histoire d'Attila*, 1856. p. 236. Une affirmation également prétentieuse est celle de Diculescu selon laquelle le roumanisme médiéval est le peuple qui „die mittelalterliche Welt von der hunnischen Gefahr errettet hat" (*Die Gepiden*. Leipzig, 1922. VI. 1.). V. aussi plus bas, note 42.

la vie urbaine, qui parlent d'une „population industrielle” subsistant dans les villes, comme éducatrice des barbares; et, en ce qui concerne le romanisme provincial, l'opinion, que cette population vivait en harmonie idyllique avec les Barbares, dans cette „porte des peuples”, n'est pas rare non plus. Des considérations absolument étrangères à la science ont empêché la plupart des chercheurs de reconnaître qu'il ne suffisait pas de prouver la survivance éventuelle de l'élément romain en Dacie, mais qu'il fallait démontrer encore que ce romanisme, resté hors du limes nouveau en 271, était, au point de vue racial et linguistique, identique avec la branche du romanisme balkanique dont seront issus, aux V^e et VI^e siècles, les Roumains primitifs. Comme on n'a pas encore réussi à prouver cette identité — et, jugeant d'après nos connaissances actuelles, on n'y réussira jamais — on se demande involontairement si les chercheurs, guidés par l'esprit dit „daco-roumain” — et en premier lieu, de nationalité roumaine, mais aussi d'autres nationalités, — ont consciencieusement rempli les conditions d'un examen scientifique et méthodique de la question.

1. Analysant les rapports de la Dacie avec Rome et le romanisme, on constate que l'expansion de la civilisation romaine avait eu des résultats assez considérables même avant la conquête du pays, surtout dans les hautes classes des Daces et que pourtant, il ne pourrait être question de leur latinisation linguistique pendant les conquêtes de Trajan et beaucoup moins encore pendant l'époque antérieure à celles-ci.

La construction des têtes de pont de la rive gauche ne commença certainement pas sous les Flaviens comme on pensait, mais, tout au plus, sous le règne de Trajan.¹² Selon Pârvan, à l'Est

¹² Brandis admet que le nom de Drobeta (aujourd'hui Turnu-Severin) à été municipium Flavium (Pauly-Wissowa, RE. IV. 1964 col. sqq. s. v. *Dacia*), hypothèse qui fut réfutée plus tard par R. Paribeni (*Optimus princeps*. Messina, 1926. pp. 206 et 242). Signalons l'opinion exprimée avec prudence du même auteur: „Ad ogni modo, se è certo più probabile, che solo sotto Adriano abbia potuto costituirsi in forma di municipio un abitato romano a nord del Danubio, non v'ha dubbio, credo, che per la sicurezza delle province di Pannonia e di Mesia, i Romani debbono già da prima aver cercato di creare teste di „ponte al di là del fiume”. Selon Gr. Florescu, le camp roumain de Drobeta date de la même époque que celui de Pontes, sur la rive droite (cf. *Revista Istorică Română* III (1933), tirage à part pp. 7, 23). Sur la rive gauche du Bas-Danube, à Bărboși — près de la bouche du Siret — on a trouvé les tuiles sigillées de la classis Flavica Moesica (cp. Pârvan, *Inceputurile vietii romane la gurile Dunării*. Bucarești, 1923. p. 93).

de l'Olt, en Grande Valachie, apparurent, dès le I^{er} siècle après Jésus-Christ, des agriculteurs et des commerçants, comme précurseurs pacifiques de la conquête romaine, mais ce n'est que sur la rive droite que ces débuts de conquête pacifique servirent de base à une organisation provinciale ultérieure, de caractère officiel.¹³ Cependant c'est un fait qu'avant les campagnes de Trajan, il n'y avait pas de romanisme plus considérable sur la rive gauche du Danube. P a r v a n a raison de remarquer que l'expansion romaine s'était opérée diversement aux bouches du Danube et en Dacie. Dans la Mésie Inférieure ainsi que dans la Scythie Mineure, avant l'établissement des légions et de l'administration, la conquête militaire était lentement préparée par les agriculteurs et les commerçants tandis que la colonisation de la Dacie fut le résultat d'une organisation imposante, mise en oeuvre d'une façon artificielle et voulue.¹⁴ Contrairement au romanisme de plusieurs

¹³ *Inceputurile*, p. 63, 76.

¹⁴ Absolument erronée est l'opinion émise par M. Iorga, selon laquelle l'occupation militaire de la Dacie aurait été précédée d'une infiltration lente de la population italique(?) de sorte que Trajan n'aurait eu qu'à donner une organisation politique et juridique à ce nouvel état des choses, v. *Les Latins d'Orient*, conférences données en janvier 1921 au Collège de France. Paris 1921. cf. le compte rendu (sans remarques critiques) de Bănescou: *Byzant.-Neugr. Jahrb.* VI (1923) pp. 147—48 et la critique sévère de A. Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 835—36. Ce „conte” (pour se servir de l'expression de Philippide) a passé cependant dans les ouvrages de plusieurs linguistes roumains. Selon Puşcariu, „M. Iorga a démontré d'une façon convaincante que dans les provinces romaines, l'occupation officielle avait été précédée d'une longue infiltration de la population agricole et que c'est précisément cette infiltration qui avait donné un caractère romain aux provinces respectives et non ces quelques vétérans, fonctionnaires ou aventuriers qui étaient venus avec les conquérants” (*Locul limbii române între limbile romanice*. Ac. Rom. Discursuri de recepţiune. Bucureşti, 1920. p. 14). Au même endroit, M. Puşcariu essaye d'alléguer même une preuve linguistique en faveur de la thèse de M. Iorga: à son avis, le roumain aurait conservé le changement de *au* en *o* (phénomène connu dans la langue rustique aux environs de Rome) dans les mots tels que *oricla*—*auris*, *colielu*—*caulis* (cp. Meyer—Lübke, *Grundriss der Rom. Phil.* I, p. 465). Étant donné que ce développement se rencontre en latin vulgaire dès l'époque de Cicéron et qu'il est connu aussi dans les parlars balkaniques du romain (it. *orecchio*, rhét. *ureglia*, esp. *oreja*, fr. *oreille*, ptg. *orelha*, etc.; aroum. *ureacl'e*, mégl. *uręcl'ă*, istro-roum. *uręcl'e*—it. *colechio*, roum. *cureche*, v. Densuşianu, *Hist. de la langue roumaine* I, p. 89 et Puşcariu *Etym. Wb. der rum. Sprache* 40, p. 171) on ne peut prouver par là la présence en Dacie de paysans italiques à une époque antérieure à la conquête romaine. Le phénomène doit s'être généralisé dans l'empire entier sans qu'on suppose, pour toutes les provinces, la présence d'élément italiques. L'importance de cette infiltration pacifique est exagérée aussi par

autres provinces, celui de la Dacie présente le trait particulier de ne pas avoir des racines antérieures à la conquête proprement dite. Inutile de remarquer que les artisans et les ingénieurs romains, venus en Dacie à la demande de Décébal, n'étaient pas assez nombreux pour y former un contingent latinisant de quelque importance et que d'ailleurs, Trajan les rappela après la première guerre de Dacie.

2. Bien que l'histoire de la civilisation romaine en Dacie remonte à une époque antérieure à la conquête, le romanisme proprement dit ne s'y épanouit qu'après avoir brisé la résistance acharnée des Daces. M. Alföldi, d'accord sur ce point avec H. Mattingly, a bien mis en relief un détail important aussi pour nos recherches, à savoir que les campagnes de Trajan (101—102 et 105—107) ruinèrent dans la nouvelle province juste cet élément ethnique qui était déjà pénétré des germes de la latinisation et que pour le remplacer, on fit venir d'abors des populaces d'origine orientale et de caractère non-italique, suivies, plus tard, par des masses germaniques entièrement étrangères à la civilisation de l'Empire.¹⁵ Les chercheurs plus modernes sont presque tous d'accord pour admettre que la majorité des Daces, plus ou moins préparés déjà à la romanisation, périrent dans ces combats héroïques pour leur indépendance.

Selon Pârvan: „... the Dacians, as a nation never accepted Roman rule: those who had not fallen in the two great wars withdrew sullenly into Northern Dacia, a land untouched by roman conquest, and from there, either by themselves or in company with migrating bodies of Germans, made continual raids upon the province, as „free Dacians”, until in the end, the Romans under Aurelian retired to the right bank of the river and left Dacia in the hands of the Goths. It is this exodus of the Dacians to the free north that accounts for the very restricted number of Dacian *auxilia* to be found in the Roman imperial armies. We can only trace one *ala* (raised by Traian himself), and but four or five *cohortes* (raised either by Traian or his successor), while peoples far less numerous than the Dacians, such as, for instance, the Thracians and the Dalmatians (not to mention the Syrians or Spaniards) contributed a very conside-

Th. Capidan, *Români din peninsula balcanică* (Anuarul Institutului de Istorie Națională. II—1923. București, 1924. p. 91, ss.

¹⁵ A *gót mozgalom* („Le mouvement des Goths”) I. c. LIV, p. 86.

nable number of auxiliary troops".¹⁶ Pour ce qui est des 12.000 Daces libres, établis en Transylvanie sous l'empereur Commode, on peut dire avec Alföldi qu'ils ne pouvaient pas être latinisés pendant les 50 ans de guerre jusqu'à l'époque de

¹⁶ (Notre soulignement). Cf. *Dacia: an outline of early civilisations of the Carpatho-Danubian countries*. Cambridge 1928. pp. 189—190. Après ce que nous venons de dire, on ne pourrait pas attribuer trop d'importance à la donnée d'une valeur douteuse par laquelle Pârvan tâche de démontrer la latinisation des Daces: d'après lui, la tribu *Buri* des Daces avait envoyé, avant la bataille de Tapae, une lettre latine à ses alliés barbares, leur demandant de garder la paix. Cette donnée semble plutôt prouver que les Barbares, ne sachant pas les uns la langue des autres, se servaient du latin en tant que langue diplomatique. Cependant rien ne nous autorise à tirer de ce fait des conclusions d'une importance décisive (cp. *Dacia*, p. 159). En Hongrie, le latin restait, jusqu'à la première moitié du siècle passé, la langue officielle de l'administration; même parmi la petite noblesse on parlait latin et bien que ce fait ne soit pas resté sans certaines conséquences, il ne pourrait pas être question de notre latinisation. Vu le nombre minime des Daces ayant survécu à la conquête romaine, il est difficile de comprendre, pourquoi Pârvan considère les Roumains comme les descendants des Daces romanisés. „The trouble is” — dit R. Syme dans son compte-rendu critique — that he (à savoir Pârvan) has his eye fixed all the time on the origins of the Rumanian people of to-day: and he wishes to have things both ways. At first we learn that the basis of the country population in Dacia in 270 remained that provided by the veterans who year by year for a century and a half had settled down on Dacian soil (p. 187): when the Roman province was evacuated, these stayed behind. Whether accurate or not, this is at least an intelligible point of view. But, as though dubious, he goes on to propound what looks like an alternative explanation, but is nowhere stated to be one, viz. that the Latin elements still to be found in the Danube region to day do not owe their origin to a race of shepherds or miners, whether Illyrian or Thracian: they are derived directly from the old Danubian farming population” (The Journal of Roman Studies. XIX—1929, p. 102—103). Pârvan tâche de motiver cette opinion dans son ouvrage intitulé *Getica* (1926, cp. Alföldi, l. c. LIV, p. 86 note 138). Selon A. Philippide, „Daci romanisați în Dacia înșăș au fost în mic număr” (en Dacie même il n'y avait qu'un petit nombre de Daces romanisés), *Originea Romînilor*. I (Iași, 1925), p. 855. Dans l'historiographie plus ancienne, on a attribué bien des fois trop d'importance à l'élément dace, v. Alföldi l. c. p. 147, note; Hunfalvy, *Az oláhok története*. Budapest, 1894. I, p. 83, ss. *Die Rumänen und ihre Ansprüche*. Wien und Teschen, 1883. p. 8. Ladislav Réthy, *Az oláh nyelv és nemzet megalakulása*. Nagybecskerek, 1890. p. 38. Les rapports des Romains et des Daces sont jugés d'une façon complètement erronée par Tr. Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*. Bonn, 1891. Selon lui, les Daces, se soumettant volontiers au processus de romanisation, figuraient même dans les troupes auxiliaires avec un „besonders starkes Contingent” (p. 36). On trouve des idées plus justes chez Emil Fischer, *Die Herkunft der Rumänen*. Bamberg, 1904. p. 64, ss.

Philippe; à ce temps-là, le rayonnement pacifique de la civilisation des Antonins avait déjà cessé.¹⁷ Le nombre peu considérable des Daces est prouvé aussi par le fait que sur les inscriptions transylvaines, comme Ritterling, Hirschfeld et Alföldi l'ont aussi remarqué, on ne rencontre point de noms de divinités daces, et que même les noms de personne daces n'y sont pas fréquents.¹⁸ Il est donc inévitable de rectifier toutes ces hypothèses, si répandues parmi les savants roumains, depuis Petru Maior jusqu'à nos jours (C. C. Giurescu), suivant lesquelles les Roumains seraient issus d'un mélange „daco-romain”, le caractère ethnique de ce peuple étant certainement trop complexe pour que nous puissions l'expliquer par le simple croisement de ces deux peuples, localisé, en tant que phénomène historique, au territoire nord-danubien de la Dacie.

L'histoire du romanisme de la Dacie commence, à vrai dire, dans la première décade du II^e siècle puisqu'à la place de la population autochtone, écrasée par Trajan, cet empereur „ex toto orbe Romano infinitas eo copias hominum transtulerat ad agros et urbes colendas”.¹⁹ L'extension de l'organisation provinciale sur toute la région connue sous le nom de Dacie,²⁰ ne se fit pas

¹⁷ I. c. LIV, p. 86.

¹⁸ I. c. et pp. 145—148, note. R. Paribeni est du même avis: „Le iscrizioni latine posteriori alla conquista e alla colonizzazione romana portano tutte nomi di divinità greco-romane e orientali, riprova dello sterminio e dell'allontanamento dei Daci dal loro antico paese.” *Optimus Princeps*. p. 199.

¹⁹ Eutropius, *Breviarium historiae Romanae*. VIII, 6, 2.

²⁰ La Dacie comprenait aussi le Banat, à l'exclusion de la région des Körös (selon Patsch, celle-ci aurait été la „Dacia maluensis” v. Anzeiger der Wiener Ak. 1925, p. 205), la Transylvanie jusqu'au Máramaros et la Petite Valachie (à l'Ouest de l'Olt), cp. la carte esquissée par M. Alföldi à la fin de son ouvrage intitulé *Magyarország népei és a római birodalom* („Les peuples de Hongrie et l'empire romain”). Pour le „limes dacicus” qui semble avoir traversé, au nord de la Dacie les montagnes de Meszes, et dont l'existence fut longtemps contestée, cp. Árpád Buday, *Dolgozatok — Travaux*. III—1912, p. 99, ss. et p. 121, ss; Em. Panaitescu, *Le limes dacicus*. Bulletin de la section historique. Acad. Roum. XV (1929), p. 73, ss. Rappelons encore que parallèlement à l'Olt, du côté est et à une distance de 10 à 15 km, on a découvert le „limes Alutanus” commençant au village de Flămânda et traversant la Grande Valachie du nord au sud, jusqu'aux environs de Brassó; cp. E. Fabricius, ap. Paul-Wissowa, RE. s. v. *Limes*, col. 645; et V. Christescu *Le trésor de monnaies de Săpata-de-Jos et la date du limes romain de la Valachie*. Istros. Revue roumaine d'archéologie et d'histoire ancienne. I (1934), pp. 73—80. Ce limes doit son existence probablement à la nécessité de fortifier les castella de la région de l'Olt.

d'un seul coup et quoiqu'il ne soit pas prouvé avec certitude que la conquête totale de la province n'eût lieu qu'après 158,²¹ il est incontestable que l'influence latinisante de l'administration romaine et celle des légions ne se firent sentir sur toute l'étendue de la Dacie que quelques dizaines d'années après la seconde campagne. On peut mettre en relation avec cette expansion progressive des Romains le fait qu'en 119—120, après la visite de l'empereur Hadrien en Dacie, cette province fut divisée en deux (au nord Dacia Superior, au sud Dacia Inferior) ce qui est attesté aussi par un diplôme militaire épigraphique.²² Sous Antonin le Pieux, en 158—59, on rencontre déjà trois dénominations désignant des parties diverses de la Dacie: Apulensis, Porolissensis et Maluensis.²³ Par conséquent, ce n'est que dans la partie sud-ouest de la province que les agents de latinisation purent déployer une activité continue pendant exactement 170 ans. En Transylvanie, cet intervalle s'abrège de quelques années puisque, comme nous le verrons plus bas, les légions et les organes de l'administration politique en furent retirés déjà au temps de Gallien. On devra encore poser la question de savoir, à quel degré de la romanisation se trouvait la nouvelle population provinciale de caractère ethnique si complexe qui était venue dans cette patrie provisoire et quelles étaient les conditions de son évolution ultérieure. Nous devons toucher la question des rapports du romanisme dacien avec les Barbares et décider, si l'occupation des Barbares se fit avec la conservation de la situation existante, et si les Barbares possédaient les qualités d'adaptation suffisantes pour accepter et conserver la civilisation romaine de la Dacie. Enfin, pour résumer, il faut répondre à la question de savoir s'il restait en Dacie assez de romanisme pour y rendre possible la continuité ethnique et culturelle.

3. En examinant la constitution du romanisme de la Dacie, le premier fait qu'il faut tirer au clair, c'est qu'à l'époque de la politique impérialiste de Trajan, la base italique, déjà très

²¹ Selon Árpád Buday, la conquête fut certainement terminée en 168, date où l'on connaît M. Claudius Fronto, le gouverneur „trium Daciarum”, v. *Remarques sur l'histoire de la conquête de la Dacie*, l. c. p. 96 et *Van-e alapja a dáko-román kontinuitás elméletének* („Album Klebelsberg”). Budapest, 1925, p. 129.

²² L. C. Daicovici, *La première division de la Dacie*. Annuaire de l'Institut d'études classiques. II (1933—34), p. 71—77. Cluj (= Kolozsvár), 1934.

²³ Cp. Patsch, *Anzeiger der Wiener Ak.* 1925, p. 205; Buday, *Album Klebelsberg*, p. 129.

diminuée et partant épuisée, ne pouvait plus fournir assez de colons pour peupler les provinces récemment conquises. La diminution de ce réservoir de peuples avait donné occasion, dès l'époque de César, à toutes sortes de mesures contre l'émigration. On sait également que Marc Aurèle fit venir en Hispanie des colons italiques „contra Traiani praecepta” ce qui veut dire que même le conquérant de la Dacie avait interdit leur émigration.²⁴ Il ne faudrait pas attribuer trop d'importance à l'activité latinisante des légions puisque, des deux légions venues dans la Dacie, ce n'est que la XIII Gemina, établie à Apulum, qui y tenait garnison depuis la conquête, tandis que l'autre, la légion V Macedonica ne passa, de Troesmis (auj. Iglîța, situé sur le cours septentrional du Bas-Danube) à Porolissum que vers la fin du siècle, sous le règne de Septime Sévère. Comme les légionnaires, depuis Vespasien, n'étaient plus recrutés en Italie, il n'y avait pas, dans ces deux légions, beaucoup d'éléments italiques, sans compter les officiers, bien entendu. Il faut être encore plus prudent en ce qui concerne l'effet latinisant des troupes auxiliaires, qui étaient composés, la plupart du temps, des éléments barbares et autochtones des diverses provinces plus ou moins romanisées et qui, par conséquent, ne peuvent pas être considérés comme des propagateurs authentiques de la civilisation romaine.²⁵ Il est vrai que les légions des provinces danubiennes seront, dès le III^e siècle, des pionniers enthousiastes de l'idée d'État latino-romaine, mais le résultat de cette effervescence sera cependant beaucoup moins la pénétration irrésistible de la *langue* latine que plutôt le triomphe de la *civilisation* latine dans toutes les couches de la population, d'un aspect ethnique si bariolé, de la Dacie, procédé historique appelé à couper court à l'expansion en Dacie des courants de civilisation grecque venant du sud. Tandis que la Pannonie entra, de par sa situation géographique, dès l'époque romaine en contact spontané avec l'Occident

²⁴ Ce fait est mis en évidence aussi par Philippide, *Originea Romînilor* I, p. 856—57. Cette donnée, puisée dans la biographie de Marc Antoine et conservée dans le recueil de la *Historia Augusta* a été déjà citée par Hunfalvy, *Az oláhok története*. I, p. IX, note 117; cp. encore J. Jung, *Die romanischen Landschaften des römischen Reiches*. Innsbruck, 1881. p. 382.

²⁵ Pour d'autres détails sur la composition des légions de Dacie v. Buday, *l. c.* pp. 133—34; Philippide *l. c.* I, pp. 342, 345. En ce qui concerne la répartition territoriale de la garnison de Dacie v. T. Ortway, *Temes vármegye és Temesvár város története*. (Histoire du comitat Temes et de la ville de Temesvár), Budapest, 1914. p. 111.

et que les tendances romanisantes rendirent sa population primitive les meilleurs représentants du patriotisme romain, la Dacie dut lutter, à la même époque avec le dilemme de son balancement entre l'Orient et l'Occident; les Daces, quoique écrasés, restèrent toujours ennemis de l'Empire, et la latinisation ne fit des progrès que dans ces petits groupes qui avaient survécu à la conquête. La majorité de la population se ramassa, par contre, au-delà des frontières pour y ébaucher des plans de vengeance contre les conquérants.²⁶ Entre les deux provinces, il y a des différences aussi au point de vue de la pénétration italique.

Ceci dit, la question se pose où avaient été recrutés les colons que Trajan, selon les paroles du chroniqueur, fit venir „ex toto orbe Romano” en Dacie? C'est Philippide qui a établi, d'après les inscriptions, la provenance des éléments civils. Voici la liste des provinces en question: Dalmatie, Grèce, Gaule cisalpine, Cappadoce, Galatie, Carie, Bithynie, Paphlagonie, Gaule transalpine, Syrie, la province d'Asie, Commagène, Macédoine, la province de Germanie, Palestine, Italie et Égypte. Après l'examen de la provenance des éléments militaires des légions et des cohortes, nous pouvons ajouter les provinces suivantes: le Pontus, la Galatie, l'Hispanie et l'Afrique. On y trouve aussi bon nombre d'Illyriens dalmates, venus surtout pour l'exploitation des mines d'or. Connus sous le nom de *Piroustes*, ils s'établirent surtout à Verespatak (Alburnus Maior), surnommé aussi „vicus Pirustarum” et à Kavieretium, localité située dans la même région. On connaît encore un certain Dasius Verzonis dont le nom est

²⁶ Sur les différences des destinées et de l'évolution des deux provinces cp. les remarques caractéristiques de M. Aliöldi, *Magyarország népei és a római birodalom*, pp. 24—25. Chez Pârvan, il n'y a naturellement pas de „problème pannonien”, puisque son leitmotiv est précisément la conception tout à fait erronée (*Dacia*, p. 1, 75, ss.), selon laquelle le plateau transylvain aurait été, à travers l'histoire, la base culturelle du bassin du Danube. Si, dans la continuité de la population primitive de la Dacie, cette „césure” n'avait eu lieu, on pourrait peut-être citer pour cette région aussi une donnée analogue à celle de Velleius Paterculus sur la Pannonie d'après laquelle: „In omnibus Pannoniis non disciplinae tantummodo, sed linguae quoque notitia Romanae, plerisque etiam litterarum usus et familiaris animorum erat exercitatio.”

²⁷ V. Philippide, l. c. p. 335, ss., et p. 857: „Elementul italic prin urmare depe teritoriul românesc, care a fost, pentrucă este atestat de inscripții, trebuie să fi fost foarte puțin numeros” et „grosul armatelor din provinciile răsăritene ale Europei îl formau locuitorii înșiși ai provinciilor și că, în special, elementul italic din armatele acestea exista în minimă porțiune.”

muni de l'épithète „Pirusta”.²⁸ Le fait que les immigrants aient conservé le culte de leurs divinités de chez eux, avait permis déjà à H e n z e n d'en tirer des conclusions pour l'établissement de leur provenance ethnique.²⁹ Comme l'âge d'or des religions orientales est constitué précisément par les II^e et III^e siècles, époque de la domination romaine en Dacie, sur les inscriptions on trouve beaucoup de données concernant ces cultes étrangers. A côté de quelques divinités de l'Occident, comme le Jupiter Bussumarus des Gaulois, on rencontre toute une série de Jupiter orientaux: Jupiter Erizenus (d'après la ville d'Erize en Carie), Jupiter Tavianus (cp. Tavie, ville de Galatie), Jupiter Commagenus (d'après la province de Commagène en Syrie), Jupiter Dolichenus (d'après la ville de Doliche), Jupiter Balmarcodes (Syrie). Déjà J u n g a mis en relief que le duumvir d'origine orientale de Sarmizégétuse, P. Aelius Theimes avait élevé des temples à ses dieux syriens: Malagbel, Bebellahamon, Benefat et Manavat qui, jadis, étaient révévés à Palmyre. A Porolyssum, on trouve également un certain *numerus Palmyrenorum* qui y avait tenu garnison pendant quelque temps.³⁰ Sur une inscription de Zalaterna, on trouve mention d'un *civis Bithynus*³¹ et l'on sait aussi d'un prêtre païen qu'il était originaire de Macédoine (*domo Macedonia*).³² A l'Ouest de Napoca (Kolozsvar, aujourd'hui Cluj), on rencontre un village appelé Macedonica dont le nom, selon B u d a y, fait certainement allusion à la provenance de ses habitants. A Napoca et à Germisara, il existait un *collegium Galatarum*, voué au culte du Jupiter Tavien et même en 235 on trouve à Napoca un *collegium Asianorum* dont les membres sont en partie nommément connus.³³ Laissant de côté d'autres données de ce genre, rappelons encore

²⁸ *l. c.* p. 596 et CIL. III, p. 925, ss.

²⁹ Sur ce fait et sur les diverses divinités vénérées en Dacie, v. Jung, *Roemer und Romanen*, p. 112, note 5; Buday, *Van-e alapja*, p. 132; Philippide *l. c.* pp. 335—336. Dorin O. Popescou, *Le culte d'Isis et de Sérapis en Dacie*. Mélanges de l'École Roumaine en France. Paris, 1927. pp. 157—209. Sur les cultes d'Orient v. F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*. IV^e éd. Paris, 1929. Sur leur extension dans les pays danubiens, v. Pârvan, *Incepturibile*, p. 151, ss. Pour la Pannonie, elles ont été étudiées par Georges Veidinger, *A keleti vallások emlékei Pannóniában* („Les monuments des religions orientales en Pannonie”). Budapest, 1930.

³⁰ V. Árpád Buday, *Porolissumból: Travaux VI* (1915), p. 73; cp. encore CIL. III, 837.

³¹ Travaux III (1912), p. 74, ss.

³² Jung, *l. c.* n. 4.

³³ Jung, *l. c.* p. 113 et *ib.* n. 4—5; cp. encore CIL. III, 870.

que le culte de Mithra était également répandu en Dacie comme d'ailleurs dans le reste de l'empire romain. Il faut cependant remarquer que les cas que nous venons d'énumérer ci-dessus, ne font pas partie, la plupart du temps, de la même catégorie que le culte de Mithra. Ils n'appartiennent pas à l'invasion des divinités étrangères dans la mythologie du III^e siècle, mais ils témoignent plutôt de l'héritage intellectuel des premiers colons de cette nouvelle province romaine.

Sachant que les autorités romaines, par opposition à ce qui se passait dans les pays d'Occident, n'exigeaient jamais la romanisation linguistique des provinces orientales, il est certain qu'en Dacie, à côté du latin, d'autres idiomes orientaux florissaient également, comme le témoignent les inscriptions en grec et en hébreu. L'affermissement du romanisme en Dacie a été empêché non seulement par la perte de l'élément dace, culturellement préparé à la romanisation, mais aussi par le caractère non-italique de ces peuples venus de l'Orient où les tendances conscientes faisaient défaut dans le mécanisme du processus de romanisation. Sur ce point, il faut se ranger du côté de M. B u d a y qui affirme que les peuples établis en Dacie auraient dû d'abord passer eux-même par un processus de latinisation pour transmettre ensuite cette culture empruntée aux Daces autochtones dont la survivance nombreuse est supposée par les historiens roumains. La latinisation de la Dacie n'est nullement favorisée par le fameux édit de Caracalla de 212, n'exigeant pas la connaissance du latin qui n'était plus, comme à l'époque de Claude, une condition essentielle de l'obtention de la nationalité romaine. Si Pârvan dit que la Dacie fut romanisée en 150 ans tandis que la Péninsule Balkanique ne le fut jamais,³⁴ cette opinion fait témoignage d'une méconnaissance totale des conditions propres à la Dacie.³⁵ On peut comparer, à juste titre, la Dacie à ces Etats

³⁴ V. *Dacia: on outline* p. 201. En faveur de la théorie de Pârvan, on ne pourrait pas argumenter avec l'influence des écoles dont l'importance a été réduite à sa juste valeur par O. Densusianu: „Les écoles qui étaient entretenues dans quelques villes de l'Orient et dont l'existence ne nous est confirmée que pour la Pannonie (C. I. L. III, p. 962; cf. Budinszky, *Die Ausbreitung der lat. Sprache*, 178; J. Jung, *Römer und Romanen*, p. 143), devaient avoir un caractère assez élémentaire, et leur influence dans la romanisation des pays danubiens ne pouvait être bien grande” (*Histoire de la langue roumaine*. I, p. 51).

³⁵ Voici ce que R. Syme dit dans sa critique sur l'ouvrage de Pârvan: We notice an exaggeration of the Romanisation of

modernes où plusieurs nationalités ethniques et linguistiques vivent ensemble, jouissant d'une parfaite liberté dans l'usage de leur langue ainsi que dans la pratique de leur religion, sans que les autorités publiques leur imposent des mesures obligatoires.

4. Le processus de latinisation fut certainement influencé d'une manière défavorable par les mouvements des peuples barbares voisins, qui devinrent de plus en plus dangereux et auxquels la province était exposée aussi par suite de sa situation stratégique excentrique. „La conquête de Trajan” — écrit Alföldi³⁶ — „n'avait pas encore achevé la formation du front danubien. Entre le coude du Danube, formant un angle sur le territoire du „barbaricum” et la Dacie, cette énorme étendue formant une tête de pont naturelle devant le front de Mésie, se trouvait entravée, dans la région du Danube et la Tisza, une espèce d'entonnoir s'élargissant en un immense réservoir dans le haut pays des Slovaques. Il est clair qu'une poussée plus forte suffit à laisser tomber le contenu de cet entonnoir sur les régions du Sud.” Les changements survenus après Trajan dans la politique impérialiste de Rome, sont également d'une importance décisive pour l'avenir de la Dacie. Hadrien n'espère plus recon-

the Danube lands, based at times on a disquieting lightheartedness in the use of evidence”. The Journal of Roman Studies. XIX (1929), pp. 102—3. Il est bizarre de supposer un fait pareil, étant donné que dans les Balkans la romanisation fit sentir son effet pendant six cents ans (n'oublions pas, à ce propos, Justinien non plus!); il faudrait donc admettre qu'en Dacie, pendant une période de beaucoup plus courte, la romanisation ait pris des racines plus profondes. Les historiens roumains, sans tenir compte des faits que nous venons d'examiner, représentent cette romanisation comme un processus très rapide et faute de preuves matérielles, ils ont parfois recours à des effets de rhétorique. Voici quelques idées vagues sur ce dualisme daco-romain telles que nous les trouvons dans la troisième édition de l'ouvrage de Xenopol (*Istoria Românilor din Dacia Traiană*. Ed. III. îngrijită de I. Vlădescu. Vol. I. p. 233—34): „Bien que la domination romaine y fût d'une durée plus brève que dans les autres provinces de l'Empire, son effet doit avoir été plus profond que n'importe où ailleurs. C'est pourquoi cette période de 164 ans suffit à faire disparaître la langue dace dont on ne trouve plus que des traces faibles dans la langue du peuple roumain[?]. La structure physiologique du roumanisme a pourtant gardé, dans leur pureté primitive, les anciens traits du caractère dace aussi bien que ceux du caractère romain. Le peuple roumain nous apparaît comme une souche d'origine dace, sur laquelle fut greffée la tête d'un bel arbre imposant, la couronne de feuillage des Romains. Ces 164 ans suffirent à briser aussi le pouvoir des peuples étrangers qui avaient été établis en Dacie.”

³⁶ *Magyarország népei és a római birodalom*, p. 27.

quérir l'Arménie, l'Assyrie et la Mésopotamie, ces provinces perdues dans l'Orient, et même l'idée du retour au limes danubien qui équivaut à un projet d'abandon de la Dacie, lui passe en tête.³⁷ Antonin le Pieux (138—161) doit réprimer le mouvement des Daces, tandis que son successeur, Marc Aurèle (161—180) lutte pendant quinze ans contre les Quades, les Marcomans et les Sarmates. Ces luttes pour la possession de la Dacie durent de 166 à 180 sans interruption. Pour se faire une idée des proportions de ces guerres, il suffit de rappeler que selon les conditions de la paix proposée aux Jazygues, ceux-ci devaient, à eux-seuls, restituer un contingent de 100,000 esclaves romains, ramassés en Pannonie, en Dacie et dans la Mésie Supérieure.³⁸ Sous le règne de l'empereur philosophe, les Barbares, mis en mouvement par la migration des peuples, commencent aussi de frapper aux portes des provinces danubiennes: M. Claude Fronto, gouverneur de la Dacie et de la Mésie Supérieure, meurt dans une bataille „adversum Germanos et Jazygos”.³⁹ — Dès ce moment, le Nord de la Dacie se change en un champs de bataille des tribus germaniques, mais selon le témoignage des monnaies et des tables de cire trouvées à Verespatak et à Tibód, les autres régions de la province ne sont pas non plus assurées contre l'invasion des Barbares. Pour les pacifier, l'Empire doit recourir à la méthode de la colonisation ce qui marque le début de l'expansion germanique, l'abandon de la province. Sous Commode (180—192) et Septime Sévère (192—211), on ne fait pas mention d'invasions, en dehors des randonnées de pillage des Daces libres, et il semble que ces trente ans marquent la période la plus tranquille de la vie romaine en Dacie. Au temps de Caracalla (211—218), à côté des inquiétudes fomentées toujours par les Daces libres, il faut tenir compte aussi des Carpes dont la force ne sera brisée qu'en 272, par la victoire d'Aurélien. Alföldi tient pour certain que jusqu'à l'abandon de la Dacie, les Carpes était

³⁷ V. Eutropius *l. c.* „de Dacia facere conatum amici deterruerunt, ne multi cives Romani barbaris traderentur, propterea quia Traianus victa Dacia ex toto orbe romano...”. Les Provinces d'Orient seront plus tard reconquises sous Dioclétien qui, pourtant, ne s'occupera plus de la Dacie.

³⁸ V. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*. II, pp. 205—206 (Anzeiger der Wiener Akademie, 1925.) où il se réfère à Dio Cassius LXXI, 16.

³⁹ Constantin C. Diclescou, *Die Wandalen und die Goten in Ungarn und in Rumänien*. Leipzig, 1923. Mannus-Bibliothek, Nr. 34. p. 1—2, et Patsch *l. c.*

plus dangereux pour l'Empire romain que les Goths.⁴⁰ C'est probablement aux invasions de ces Carpes que fait allusion une donnée relative à la fuite de la mère du futur empereur Galère, prouvant que non seulement les légions et les fonctionnaires, mais aussi les paysans préféraient transmigrer au sud du Danube et quitter cette province destinée à l'abandon complet.⁴¹ Inutile d'entrer dans les détails de ce processus historique qui a été magistralement exposé par le spécialiste le plus compétent, M. Alföldi dans son étude sur „Le mouvement des Goths et l'abandon de la Dacie”. Dans cet ouvrage, nourri de faits et appuyé sur une critique minutieuse des sources historiques, il essaye de dégager, d'après la tradition authentique de Dexippos, la chronologie des grandes poussées germaniques, se servant d'une quantité de témoignages (Historia Augusta, Eutrope, Festus Rufius, Syncellos, Orose, Hieronymus, Ammien Marcellin, Jordanès, etc.) et établissant les rapports multiples qui existent entre eux. En outre, il complète ses conclusions historiques aussi par des remarques d'ordre archéologique et numismatique. Nous reviendrons encore, au besoin, aux résultats de ses recherches.

5. Il ne faut que trop souligner le fait qu'en soumettant à une analyse l'attitude que les tribus germaniques, venant des steppes voisines de l'Empire, témoignèrent à l'égard de l'ensemble de la civilisation romaine et de la latinité de Dacie, au moment de leur première rencontre avec l'organisation et les splendeurs du monde impérial, on ne saurait — sans vouloir se bercer d'illusions — confondre les conditions historiques du III^e siècle, contemporaines avec l'évacuation de la Dacie, avec les circonstan-

⁴⁰ l. c. LIV, pp. 91—92.

⁴¹ Lactantius *de mortibus persecutorum* IX, 2: „...mater eius transdanuviana infestantibus Carpis in Daciam novam transiecto amne confugerat”. Selon Philippide, l'inscription CIL. III, 1504 où G. Valerius Sarapio rend grâce à Jupiter Maximus de l'avoir protégé contre les Carpes, ne se rapporte pas nécessairement aux luttes qui avaient eu lieu en Dacie (comme Hunfalvy l'affirme, *Az oláhok története*, I, p. 90) quoique cette inscription provienne d'Apulum (*Originea Românilor*, I, p. 288). Toujours est-il que cette province a beaucoup souffert des attaques des Carpes. C'est M. Alföldi qui a relevé le fait que même à propos de la mort de Decius, Lactance fait allusion non pas aux Goths, mais aux Carpes: „Nam profectus adversum Carpos qui tum Daciam Moesiamque occupaverant, statimque circumventus a barbaris.. delectus..” (*De morte persecut.* IV. 3; l. c. LIV, p. 91. n. 168). Sur les incursions des Carpes v. encore L. Schmidt, *Geschichte der deutschen Stämme*. p. 204, ss.

ces qui, deux siècles plus tard, amenèrent la chute définitive de l'Empire Occidental. Cette première rencontre des Germains barbares du III^e siècle avec les valeurs de la civilisation romaine, qui se révèlent à eux, se déroule encore sous le signe de la dévastation dégagee de toute contrainte. Les éléments de civilisation, grâce auxquels la puissante synthèse du monde roman et germanique finit par devenir le plus important événement en Occident de l'évolution européenne, tandis qu'une fusion pareille — quoiqu'en disent certains philologues malavisés — n'eut jamais lieu en Orient, ne faisaient-ils pas encore absolument défaut chez tous ces intrus du III^e siècle?⁴² Un historien sérieux peut-il concevoir le fameux toast d'un Ataulphe (410—415) qui exprime si parfaitement l'admiration émue du Barbare, devenu lui aussi un fervent admirateur des lois imperiales et de toute cette Romania qu'il voudrait prendre pour modèle, dans

⁴² Disciple de Kossinna, M. Diculescu a essayé de démontrer que la même synthèse doit avoir eu lieu aussi en Dacie (*Die Gepiden. Forschungen zur Geschichte Daziens im frühen Mittelalter und zur Vorgeschichte des rumänischen Volkes. Leipzig, 1922.*): „wird... der Beweis geführt, dass das Ende des gepidischen Volkes mit seiner Romanisierung zusammenhängt, und ferner das sein Anteil an der Bildung des rumänischen Volkes wenn nicht grösser, jedenfalls ein gleicher mit dem der Franken und Longobarden bei der Bildung des französischen bzw. italienischen Volkes[!] gewesen sein muss“. (p. VII) sans réussir pourtant à prouver sa thèse au point de vue historique et linguistique. Ses théories bien qu'elles eussent mis en vogue l'étude des anciens éléments germaniques du roumain, furent presque unanimement réprouvées même par les savants roumains. Selon V. Bogrea M. Diculescu eut parfois même des effets parodiques par son pangermanisme et son „pangépidisme“ (Anuarul Institutului de Istorie Națională. II—1923, p. 393) et aussi M. G. Giuglea qui, lui-même, s'obstine à démontrer l'existence d'anciens éléments germaniques en roumain, croit prudent de faire certaines réserves (Dacoromania II—1921/22, p. 399, n. 1). Quoique défenseur de la théorie de la continuité, M. Iorga qualifie aussi l'étude de M. Diculescu de „livre barbare“ (Revue Historique de Sud-Est Européen X—1933); déjà dans son ouvrage intitulé *Geschichte der Rumänen und ihrer Kultur* il avait raison de dire qu'on ne pourrait pas attribuer aux peuples germaniques, plus exactement aux Taïfales, aux Gépides et aux Vandales le même rôle que les Francs et les Burgondes avaient joué dans le pays rhénan (Hermannstadt-Sibiu, 1929. p. 40). Dans la revue de Kossinna, malgré les critiques parues entre-temps, l'étude de Diculescu a encore trouvé un défenseur (v. la critique de K. von Schrantz, *Rumänische Geschichtsverzerrung. Mannus XXV—1933*, tirage à part). Pour d'autres réfutations du livre de Diculescu cf. Densusianu, Grai și Suflet, 1933; G. Weigand, Balkanarchiv III—1927, pp. 307—310; A. Alföldi, Revue des Etudes Hongroises IV—1926, p. 187, ss.; J. Melich, ib. VI—1928, p. 62, ss., etc.

la bouche d'un chef germanique du III^e siècle qui ne se rend même pas compte de la signification des valeurs physiques et morales, ravagées par ses guerriers? M. Alföldi a fait ressortir le fait que les destructions et incendies germaniques du III^e siècle, peuvent être expliqués aussi par des raisons historiques d'ordre économique; les envahisseurs, ignorant encore totalement les avantages d'une vie économique basée sur un système monétaire, détruisaient et incendiaient les villes et foyers de civilisation, en même temps que les centres provinciaux de la vie commerciale.⁴³ Le savant hongrois fait remarquer encore qu'il est impossible de rapprocher les conditions des régions rhénanes de celles qui subsistaient à la même époque entre Germains et Romains dans la Dacie Trajane parce qu'aux bords du Rhin les peuplades germaniques du III^e siècle avaient été, depuis plus longtemps déjà, en contact avec l'Empire et leur attitude à l'égard de celui-ci n'était plus comparable à celle de leurs congénères orientaux.⁴⁴ C'est pourquoi Jung et M. Drăganu ne font que témoigner d'un manque apparent de sens historique en croyant pouvoir tirer des conclusions censées valables pour le III^e siècle des données respectives que nous fournissent plus tard Jérôme de Pannonie, Salvien et Priskus sur les rapports des Romains et des Barbares.⁴⁵ Ils ne tiennent pas compte du fait que ces données ne se rapportent pas à la Dacie et que, même pour le rétablissement des rapports romano-barbares des IV^e et V^e siècles, elles ne sont pas d'une valeur égale.

⁴³ „Le mouvement des Goths”, l. c. LIV, p. 89, ss.

⁴⁴ Ib. n. 161. Voici par quelles généralités M. Iorga essaye de caractériser les relations des Barbares avec les prétendues survivances en Dacie de la population romanisée: „Selbst in den ersten Zeiten hatten die unteren Klassen der römischen Bevölkerung keineswegs die Verschwägerung mit den kräftigen, schönen, im Grunde mildgesinnten und liebreichen Kindern der eigenwanderten Barbaren verschmäht” (*Geschichte des rumänischen Volkes im Rahmen seiner Staatsbildungen*. Gotha 1905, p. 48). Cp. encore le passage suivant: „Aber das blühende Mösien und Thrakien war nicht mehr zu erkennen, so lang und grausam war es verwüstet und entvölkert worden” (ib. p. 60). Pour d'autre contradictions de M. Iorga cp. A. Philippide, *Originea Romînilor*. I, p. 781, ss., et surtout p. 793. Vu l'état présent des recherches sur la *Historia Augusta*, M. Alföldi a raison d'objecter que Iorga ait tort de prendre au sérieux les racontars de la *vita Maximini, Claudii* et ceux des *Quadrigae tyrannorum*, l. c. p. 90.

⁴⁵ Jung, *Römer und Romanen*, p. 231, ss. et Drăganu, *Români în veacurile IX—XIV*, p. 27, ss. Drăganu affirme que Priskus fit connaissance, à la cour d'Attlia, avec un Romain („un Roman”), mais il passe sous silence que

6. Avant que nous tâchions de répondre à la question controversée depuis longtemps de savoir s'il resta dans la Dacie Trajane un nombre suffisant de Romains pour assurer la persistance de la civilisation romaine et la continuité ethnique latino-romane, nous devons d'abord passer en revue les circonstances de l'évacuation de cette province. Les recherches récentes de M. Alföldi ont pleinement confirmé l'information relatée par les sources historiques du IV^e siècle d'après lesquelles la Dacie fut en réalité perdue sous le règne de Gallien.⁴⁶ L'illustre archéologue a le

ce Romain était en réalité un Grec, amené par ses affaires commerciales à Viminacium où, devenu esclave des Huns, et s'étant marié avec une femme hune, il s'était établi définitivement. Cet homme finit par avouer en pleurant à Priskus que les lois romaines sont bonnes et que les fautifs sont ceux qui ne s'y conforment pas. Pour la valeur de cette donnée qui ne fournit aucun témoignage définitif sur les rapports des Barbares et des Romains au V^e siècle, v. Philippide, *Originea Rominilor*. I, p. 787. L'opinion de ce dernier s'oppose carrément aux commentaires gratuits faits par M. Iorga.

⁴⁶ L. Homo affirme dans son *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien* (Paris, 1904) que la Transylvanie ne fut évacuée que sous Gallien tandis que la Banat et la Petite-Valachie le furent en 275. Cet avis est adopté aussi par le superficiel Horowitz (Revue Historique CLXIX—1932, p. 82—85) et par A. Sacerdoțeanu, auteur de la compilation intitulée *Considérations sur l'histoire des Roumains au Moyen-Age* (Extrait des Mélanges de l'École Roumaine en France. VII, 1928. p. 74). Selon celui-ci, la date de 271, donnée par Alföldi, serait erronée, mais il ne motive nullement son opinion (à remarquer qu'il ne connaît qu'un bref compte rendu sur les travaux d'Alföldi, paru dans la revue *Protestáns Szemle*. 1926, p. 622). L'avis d'Alföldi est partagé aussi par Groag, ap. Pauly-Wissowa RE. V, p. 1379; Patsch, *Banater Sarmaten*. Anzeiger der Wiener Akademie. 1925, p. 212 et déjà Jung avait émis la même opinion, cp. *Die romanischen Landschaften*, p. 402 et *Römer und Romanen*, p. 357. Les conclusions qu'Alföldi a tirées des déplacements des ateliers monétaires et de l'interprétation sagace des monnaies trouvées en Dacie, sont particulièrement convaincantes, l. c. LIV, p. 16, ss. — Le fait que le destin de la Dacie avait été décidé sous Gallien, a été reconnu depuis Mommsen (*Römische Geschichte* V, 220) par plusieurs savants: Marquardt, *Römische Staatsverwaltung*. I, p. 312, etc.; parmi les chercheurs modernes par E. Kornemann, *Römische Geschichte*³. Leipzig—Berlin, 1933. p. 96. A l'avis de celui-ci, „die definitive Aufgabe Dakiens, das der allgemeinen Frontverkürzung an der Donau, nachdem schon vorher die Truppen planmässig aus dem Land herausgezogen und nach dem neuen Prinzip der tiefgegliederten Front weiter rückwärts untergebracht worden waren, im Jahre 271 zum Opfer fiel und nach Überführung seiner römischen und romanisierten Bevölkerung einer neuen Provinz südlich des Flusses den Namen gab." Selon L. Schmidt, *Die Ostgermanen*². München, 1934. p. 211: „Um 257 ist diese Provinz nach einem vorübergehenden Erfolge der römischen Waffen, der in der Annahme des Siegestitels Dacicus Maximus durch Gallienus sich ausdrückt, dauernd dem Reiche verloren gegangen". Voici encore

mérite d'avoir soumis les données historiques touchant cet événement important, à une critique minutieuse,⁴⁷ aussi ses recherches

l'avis de E. Norden, *Alt-Germanien. Völker- und namengeschichtliche Untersuchungen*. Leipzig und Berlin, 1934. p. 27: „Dazien wurde von Gallienus aus strategischen Gründen geräumt, und nicht auf einmal: die festen Plätze wurden noch gehalten, und erst Aurelianus führte, bald nach seinem Regierungsantritt (270), die Räumung durch, indem er auch den Rest der Besatzungen zurückzog und die Civilbevölkerung verpflanzte“. Dans son étude assez mince, N. Vulić ne sait choisir entre Gallien et Aurélien: *Kad je Dakija izgubljena*. Glas Srpske Kraljevske Akademije. CLV. Drugi razred, 78. Beograd, 1933. pp. 77—81.

⁴⁷ Relativement à l'abandon de la Dacie, on peut distinguer entre deux groupes de données: 1. Selon les unes, la Dacie fut perdue sous Gallien: se ralliant à cette opinion il faut citer parmi les historiens du quatrième siècle, Aurélius Victor, *De Caesaribus*, XXXIII: „et amissa trans Istrum, quae Traianus quaesiverat“; Eutropius IX, 8: „Dacia quae a Traiano ultra Danubium fuerat adiecta tum (sc. sous le règne de Gallien) amissa est“; Rufius Festus (on le nomme à tort Sextus Rufus) *Breviarium VIII*: „[Dacia] sub Gallieno imperatore amissa est, per Aurelianium translatis exinde Romanis duae Daciae in regionibus Moesiae ac Dardaniae factae sunt“. Parmi les historiens postérieurs n'ayant pas de valeur en tant que sources historiques primaires, citons Orose, *Historiarum adversum paganos libri VII* (ed C. Zangemeister) VII, 22: „Dacia trans Danuvium in perpetuum aufertur“ (v. aussi plus bas); Jordanes, *Romana* 217: „Sed Gallienus eos [sc. Dacos] dum regnaret amisit Aurelianusque imperator evocatis exinde legionibus in Mysia conlocavit ibique aliquam partem Daciam mediterraneam Daciamque ripensem constituit et Dardaniam iunxit“; 2. Selon d'autres données, on attribue à Aurélien l'abandon de la province: Eutrope, IX, 15: „Provinciam Daciam, quam Traianus ultra Danubium fecerat, intermisit, vastato omni Illyrico et Moesia desperans eam posse retineri, abductosque Romanos ex urbibus at agris Daciae in media Moesia collocavit appellavitque eam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit“; *vita Aureliani* (remarquons que parmi les biographies contenues dans le recueil connu sous le nom de *Historia Augusta*, celles qui embrassent l'histoire des empereurs d'Aurélien à Numérien sont attribuées à Flavius Vopiscus, cp. H. Dessau, *Über die Zeit und Persönlichkeit der scriptores Historiae Augustae*: *Hermes* XXIV—1889, p. 337, ss., et surtout p. 344) XXXIX, 6, 7: „cum vastatum Illyricum et Moesiam deperditam videret, provinciam Transdanuvinam Daciam a Traiano constitutam sublato exercitu ac provincialibus reliquit, desperans eam posse retineri, abductosque ex ea populos in Moesia conlocavit appellavitque suam Daciam, quae nunc duas Moesias dividit“. Trois chroniqueurs grecs, à savoir Malalas, Syncellus et Suidas, font plus tard également mention de la Dacie, ils ne font pourtant que reproduire des informations puisées dans d'autres sources. On ne pourrait pas objecter que selon Orose, VII, 23: „Aurelianus... expeditione in Danuvium suscepto Gothos magnis proeliis profligavit dicionemque Romanam antiquis terminis statuit“ (v. plus haut) parce que cela prouve aussi, que déjà avant Aurélien la province était devenue la proie des Barbares. Ce qu'il faut mettre en évidence, c'est plutôt que l'empereur, malgré la vic-

de ce genre représentent-elles un tournant décisif dans la discussion du problème. Il a établi la valeur historique des informations des sources dans un cadre synthétique très large, c. à d. en tenant compte des poussées germaniques successives dans l'intervalle de 250 à 270 et des conditions historiques générales de l'Empire au III^e siècle. Sa reconstruction repose sur l'examen consciencieux des sources les plus diverses: écrites, archéologiques et numismatiques, mises à profit avec une érudition magistrale. Le témoignage unanime de toutes ces sources concourt à prouver que l'évacuation militaire et civile de la Dacie peut être

toire remportée sur les Goths, était contraint d'abandonner les provinces (pour d'autres détails v. Alföldi, *l. c.* LIV, pp. 19—20).

Déjà les recherches plus anciennes, d'accord avec les études récentes, ont fait voir que les données concernant l'abandon de la Dacie remontent à une source primitive, à l'histoire des empereurs dite celle d'Enmann qui date de l'époque de Constance II (une seule source primitive est supposée aussi par Roessler, *Romänische Studien*, p. 67, et par Tamm, *Über den Ursprung der Rumänen*, p. 71; plus récemment par Iorga, cp. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*. Sofia, 1932, p. 43, etc.). Cependant on n'a pas réussi à établir la filiation de ces données. Parmi les chercheurs modernes, E. Hohl, W. H. Fisher et N. H. Baynes sont de l'avis que l'Historia Augusta fut composée sous l'empereur Julien (361—363) et que ses concordances avec Eutrope s'expliquent par la source primitive perdue (Hohl, *Zur Historia Augusta Forschung*: *Klio*. XXVII—1934, pp. 149—164 et surtout pp. 162—163; Fisher, *The Augustan vita Aureliani*: *Journal of Rom. Stud.* XIX—1929, p. 125, ss.; Baynes, *The Historia Augusta, its date and purpose*. Oxford, 1924.). On conteste que le compilateur de l'Historia Augusta ait fait usage du Bréviaire d'Eutrope puisque celui-ci fut écrit vers 369—370 (cp. W. Hartke, *De saeculi quarti exeuntis historiarum scriptoribus quaestiones*. Thèse de Berlin. Leipzig, 1932, p. 59) et que, par conséquent, ce fait ne s'accorderait pas chronologiquement avec la datation de l'époque de Julien. Les recherches d'Alföldi rendent cependant l'influence d'Eutrope sur l'H. A. de plus en plus probable, ce qui nous amènerait à admettre définitivement la conception de Dessau. C'est Alföldi qui a mis en évidence qu'également dans la biographie de Marc Antoine on peut démontrer l'influence d'Eutrope (*Zur Kenntnis der Zeit der römischen Soldatenkaiser*. *Zeitschrift f. Numismatik*. XXXVIII—1928, p. 168). D'après lui, le *iudiciale carpentum*, dont parle la Vie d'Aurélien, accordé à l'usage officiel des 'prefectus urbi', avait été institué en 384—85 et après une suppression temporaire ('carpentum novitate submota') il fut restitué en 386 (*Die Ausgestaltung des monarchistischen Zeremoniells*. Sonderabdruck aus den Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts. Römische Abteilung XLIX—1934, p. 109.); cp. encore *l. c.* LIV, pp. 186—88. Il est à remarquer que, selon Alföldi, l'expression „ex uribus et agris" qu'on rencontre chez Eutrope pourrait être une remarque ajoutée par le chroniqueur même, puisque Aurélien, n'ayant plus rien à sauver dans les villes, se bornait à ramasser les restes du romanisme rural en Dacie et dans le Banat (*l. c.* LIV p. 20, n. 117).

considérée comme un fait accompli déjà sous Gallien; Aurélien ne fait que tirer les conclusions finales d'une nécessité, devenue inéluctable à force de subsister, quand il ramasse les débris du romanisme surtout dans le territoire du Banat d'aujourd'hui.⁴⁸ Les vestiges sporadiques et intermittents de la circulation de la monnaie pendant les deux décades antérieures à l'évacuation lui suggèrent bien la juste observation qu'on pouvait ériger de 258 à 271 aussi des pierres gravées dans certains endroits, mais il n'en trouve pas moins significatif que les dernières inscriptions provenant de la Dacie sont contemporaines des dernières émissions de l'atelier monétaire de Viminacium.⁴⁹

C'est que, en effet, le commencement de l'évacuation de la Dacie déjà sous Gallien est un fait qui nous est suggéré aussi par le manque d'inscriptions romaines ultérieures aux années 255/258. C'est de ces années qu'il faut dater l'inscription de Potaissa (CIL III, 875 et Dessau, 4345) et celle de Sarmizégétusa (CIL III, 7971 et Dessau, 554),⁵⁰ derniers vestiges épigraphiques de la vie romaine en Transylvanie. Dernièrement, M. Philippe Horowitz a essayé de fixer à une date ultérieure le terme indiqué ci-dessus en croyant avoir trouvé deux inscriptions qui, d'après lui, ruineraient l'hypothèse de l'évacuation de la Dacie par Gallien. Ceux qui connaissent les recherches approfondies de M. Alföldi sur ce sujet, basées sur l'appréciation critique des sources histo-

⁴⁸ Le fait qu'à l'époque de Gallien, la domination romaine s'étend encore au Banat, province si importante au point de vue stratégique et que les relations de cette province avec le romanisme sont démontrables même après Aurélien, pourrait former le noyau de ces théories suivant lesquelles on attache la Petite Valachie et le Banat au territoire de l'habitat primitif des Roumains, à l'exclusion de la Transylvanie, v. Haşdeu, *Istoria Critică a Românilor*. Bucureşti, 1875. pp. 305, 307, et *Strat şi Substrat*. Bucureşti, 1892. pp. 5, 10; ensuite I. Bărbulescu, *Problemele Slavisticeii la Români*. Iaşi, 1906, pp. 10—12, 21, et *Individualitatea limbii române şi elementele slave vechi*. Bucureşti, 1929, p. 484 ss. Bien qu'en comparaison avec les exagérations fantastiques de MM. Iorga, Puşcariu et Drăganu, la théorie de Weigand sur l'habitat primitif des Roumains nous paraît en principe de beaucoup plus juste au point de vue géographique et linguistique, nous ne pouvons pas admettre sans réserves les idées de Haşdeu et de M. Bărbulescu.

⁴⁹ l. c. LIV, p. 8.

⁵⁰ Cf. Dessau, ILS. 4345, resp. 554; Alföldi l. c., et L. Schmidt, *Die Ostgermanen*², p. 211.

⁵¹ *Le problème de l'évacuation de la Dacie*. Revue Historique. CLXIX (1932), p. 85. Cet ouvrage „simpliste” (selon C. Daicovici) parut aussi en roumain, cp. Dacoromania. VI. (1929—30), pp. 482—83.

riques, des monnaies et des inscriptions relatives à l'histoire de la Dacie, jugeront, certes, antiscientifique la méthode à laquelle a recours M. Horowitz qui dernièrement, dans les colonnes d'un organe aussi important que la Revue Historique, essaya de prouver qu'au temps d'Aurélien, en l'an 270, le point le plus septentrional de la Transylvanie était la possession des Romains, et que par conséquent, sous Gallien, les Romains n'évacuèrent même pas la Dacia Porolissensis. Il est à remarquer que M. Horowitz ne connaissant pas les travaux d'Alföldi, nous nous étonnons, non seulement de son manque de critique, mais aussi de connaissances!

La première inscription en question, trouvée à Alsó-Kosály (dans l'ancien comitat Szolnok-Doboka) reproduite par M. Horowitz, d'après le texte rétabli par Charles Torma⁵² est la suivante:

... COLONIA
 PRO SALVTE DOMINI NOSTRI
 AVGVSTI, PONTIFICIS MAXIMI, S. P. T.
 ANTIOCHANO [ET. ORFITO COS.]

Trompé par le texte de Torma, M. Horowitz admet sans réserve que le nom d'Antiochanus (r. Antiochiano) se rapporte au consul connu sous le même nom et qui a fonctionné avec Orfitus, en 270 (ce dernier nom est une addition arbitraire de Torma). Or, il n'en est rien. La reproduction exacte de l'inscription se trouve dans le CIL, III, No. 288 — où notre illustre confrère roumain aurait pu la retrouver lui-aussi — et suivant Mommsen,⁵³ il fout la lire de la façon suivante:

[S]OL(I) PRO SAL(VTE) D(OMINI) N(OSTRI) AVG(VSTI)
 PONT(IFICIS) M(AXIMI) S[E]PT[IMIVS] ANTIOCHIAN(VS)

Pourquoi M. Horowitz reproduit-il une inscription d'après Torma et non d'après le CIL? Mommsen ajoute encore: „Olim in extrema parte latere visus est consulatus a 270 Antiochiani et Orfiti, quo anno Claudio successit Aurelianus; quod si ita esset, nullum haberemus ex Dacia titulum hoc recentiore. Sed re maturius considerata, hanc interpretationem abiciendam esse intellexi". Le procédé inaccoutumé de M. Horowitz montre bien

⁵² Avec un renvoi à Erdélyi Múzeum. Ancienne Série, I. p. 40.

⁵³ CIL. III, 288.

combien il est indispensable de consulter avec attention le CIL avant d'admettre comme base de discussion, des inscriptions lues d'une manière erronée. On comprend d'ailleurs sans peine la préférence de M. Horowitz pour la lecture fautive de Torma: la thèse qu'il cherche à soutenir l'explique suffisamment. Ajoutons encore qu'il n'est même pas prouvé qu'il s'agisse en effet d'une inscription consulaire.

Quant à la seconde inscription, invoquée à l'appui de la thèse du savant roumain, il faut constater que M. Horowitz, cette fois de nouveau, n'a pas été plus circonspect non plus. Il ne la connaît que sous la forme inexacte suivante:⁵⁴

IOS · INVI | DEO GENITORI | D · N

En admettant cette lecture, on pourrait à la rigueur songer à ce que le Dieu Soleil, Mithra, soit appelé ici Genitor *Domini Nostri* et l'inscription pourrait être attribuée, avec quelque vraisemblance, à l'époque d'Aurélien, à laquelle le culte de cette divinité, si populaire dans l'Empire, atteignit son apogée. M. Horowitz semble cependant ignorer que le texte de ci-dessus a été corrigé par Mommsen dans le même volume du CIL où il est enregistré aussi sous la forme que voici:⁵⁵

IO · S · INVI | DEO GENITORI | R · N

Il s'ensuit avec évidence qu'il ne faut pas lire *Domini Nostri*, mais simplement *rupe natus*, épithète fort connu de Mithra, cf. encore les synonymes 'petrogenitus' et θεός ἐκ πέτρας. Cette façon de lire étant la seule admissible, toute conclusion basée sur la lecture *Domini Nostri* doit être rejetée comme parfaitement erronée. Notons que même dans le cas où nous aurions sur l'inscription *D · N*, cette circonstance même ne nous autoriserait point à elle seule, à nous arrêter exclusivement à l'époque du règne d'Aurélien, car le culte du Dieu Soleil avait, déjà bien avant 270, eu de nombreux adeptes; il n'y a donc pas là un critère absolu pour fixer même approximativement la date précise des inscriptions sur lesquelles Mithra pourrait figurer comme le père des empereurs romains.⁵⁶ Cette seconde inscription ne prouve donc

⁵⁴ CIL. III, 968.

⁵⁵ III, 7729. On le retrouve aussi chez Dessau: ILS, 4241.

⁵⁶ Pour le culte de Mithra v. F. Cumont *Les mystères de Mithra*³. Bruxelles, 1913.

non plus qu'en 270 la Transylvanie eût continué encore d'appartenir au territoire de l'Empire.

Inutile de souligner que nous nous sommes occupés de ces deux inscriptions, beaucoup moins pour critiquer les assertions irréflechies du savant roumain, que plutôt pour montrer qu'il ne suffit pas d'abuser du prestige d'une revue tellement sérieuse que la Revue Historique, quand on veut se bercer de l'illusion d'avoir raison.

Après avoir examiné les conclusions qu'on peut tirer des oeuvres historiques et des matériaux épigraphiques, nous passons à l'étude des monnaies trouvées en Dacie. Étant donné que la plupart des trouvailles sont antérieures à 253 et qu'après une diminution graduelle sous Decius et Gallus, elles deviennent fort rares à l'époque d'Aurélien,⁵⁷ on peut constater que, déjà sous Gallien, le romanisme de Dacie était près de se ruiner complètement.⁵⁸ Les inscriptions des ateliers monétaires donnent sujet à M. Alföldi d'en tirer d'intéressantes conclusions. Il fait voir que les monnaies à la légende PROVINCIA DACIA ne furent battues ni à Apulum, ni à Sarmizégétusa comme le pensent B. Pick, W. Kubitschek et tout récemment Patsch,⁵⁹ mais à Viminacium (auj. Kostolác), de l'empereur Gordien à

⁵⁷ Alföldi, *l. c.* LIV, p. 2. ss.

⁵⁸ Par rapport à l'abandon de la Dacie, ce phénomène a été interprété de la sorte par Mommsen, Marquardt et plus récemment par Schmidt (v. plus haut, n. 46). — Remarquons que Mommsen, dans son travail *Über die römischen Ackerbrüder* (Reden und Aufsätze, pp. 270—293), attribue aux guerres de Trajan que „Siebenbürgen römisch ward und die den Grund gelegt haben zur heutigen Nation der Rumänen“. Cette déclaration occasionnelle fit depuis, à partir de l'ouvrage de Jung (*Römer und Romanen*², p. 353) une belle carrière et les défenseurs de la continuité aiment beaucoup se référer à l'autorité incontestable de Mommsen. Pour montrer le ridicule de ce procédé de certains savants, nous croyons suffisant d'invoquer contre l'autorité de Mommsen tout simplement celle de Jireček. On sait que ce dernier a été 'ennemi' de l'hypothèse de la continuité roumaine en Dacie. De plus, on sera certainement d'accord avec nous que dans le domaine des problèmes historiques des Balkans et de la question roumaine, les deux historiens ne sont susceptibles d'aucune comparaison.

⁵⁹ Cette constatation de L. Laffranchi (*Rivista Italiana di Numismatica*, XXI—1908, p. 202, ss.) a été mise en valeur par Alföldi pour la première fois (*l. c.* LIV p. 6). Même Patsch est convaincu qu'en 246 un atelier monétaire avait commencé son activité en Dacie, probablement à Sarmizégétusa (*Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, II, p. 208). A propos de l'évacuation de la Dacie, Horowitz pose également cette question: „Mais que peut démontrer le fait qu'on ne bat plus de monnaie dans un pays toujours inquiété par les Barbares? D'ailleurs, les monnaies provenant de Viminacium cessent

Gallien (239—256). A son avis, c'est la situation critique de la Dacie et de toute la vallée du Danube qui obligea Gallien à transférer l'atelier monétaire de Viminacium à Lugdunum où l'empereur même séjournait à ce temps-là, pour organiser personnellement la défense de la ligne rhénane. A ce moment son père était occupé dans les guerres d'Orient de sorte que la défense de la Dacie incombait tout entière à ses chefs d'armées. Au moment de l'avènement de son successeur, apparaissent les monnaies battues à Mediolanum (Milan), avec l'inscription DACIA FELIX, où l'épithète „felix”, selon l'explication convaincante de M. Alföldi, fait allusions à l'espoir encore tout vif de récupérer la province qu'on venait de perdre. Il semble bien qu'au début du règne d'Aurélien, on espérait encore sauver la Dacie. Peu après, on peut relever le fait significatif que dans la seconde série des monnaies, battues aux mêmes ateliers, celles à l'inscription „Dacia felix” font déjà défaut et qu'on n'y trouve que les inscriptions GENIVS ILLV[RICI] et PANNONIA!⁶⁰ Citons, pour terminer, une autre remarque de M. Alföldi, suivant laquelle les graveurs de l'atelier de Mediolanum sont envoyés, non pas à Viminacium, mais à Serdica (Sofia) ce qui est une preuve incontestable de l'organisation de la nouvelle Dacie sur la rive droite.

Dans les parties transylvaines de la Dacie, c'est en 271 qu'après une diminution progressive, on constate une césure définitive. Même au-delà de cette date, la continuité de la circulation monétaire pourrait être admise seulement pour le Banat ce qui s'explique par les relations suivies entre Sarmates et Romains d'une part, et par la situation géographique de cette province moins exposée aux invasions barbares, d'autre part.⁶¹ Et si, bien

aussi en 257" (*l. c.*, p. 85). On ne pose des questions pareilles qu'en ignorant qu'à Viminacium on battait des monnaies aussi pour la Dacie Trajane.

⁶⁰ *l. c.* LIV, pp. 16—17.

⁶¹ Cp. encore l'appendice de l'ouvrage cité d'Alföldi sur „L'interruption de la circulation monétaire en Dacie”, LIV, pp. 164—170 et *ib.*, pp. 10, 18. Se basant sur les monnaies de l'époque constantinienne trouvées dans le Banat, Patsch suppose la continuité des colons romains dans cette région (*Beiträge* II, pp. 215—16). A notre avis, il n'en faudrait conclure qu'à la continuité locale de la circulation monétaire, d'autant plus qu'à la même époque, les relations commerciales entre Romains et Barbares reprennent aussi ailleurs. Quoi qu'il en soit, il est certain que dans le Banat la population romanisée devait persister plus longtemps qu'en Transylvanie où, dès l'époque de Gallien, la sûreté personnelle et matérielle n'était qu'une vaine fiction. Selon Alföldi, au milieu des Sarmates habitués au vagabondage dans les déserts, un fragment de peuple romanisé, établi dans un endroit fixe, n'avait pas les conditions nécessaires à sa survivance.

après l'abandon de la Dacie, les monnaies romaines, fausses ou vraies, recommencent à circuler au nord du Danube, cela ne s'explique que par le renouveau plus ou moins général de la vie commerciale sous Constantin le Grand. Appuyé sur le limes fortifié, elle reprend tout le long du Danube et entraîne aussi l'affermissement de l'influence romaine dans les provinces nord-danubiennes. Au cours du IV^e siècle, l'irradiation de la culture romaine laissa des traces non seulement en Dacie, mais aussi sur les territoires situés au-delà du limes, ainsi dans le pays des Jazygues,⁶² entre le Danube et la Tisza, au Hortobágy⁶³ et probablement aussi ailleurs. On connaît des colliers fabriqués par des graveurs germaniques de Transylvanie sur le modèle des monnaies romaines,⁶⁴ et il est à croire que les fouilles à venir mettront au jour d'autres objets pour témoigner la pénétration de la culture romaine, même après la perte de cette province. Il paraît qu'au IV^e siècle, les nouveaux habitants de celle-ci montrent plus de sympathie et de réceptivité vis-à-vis de ces influences culturelles que leurs prédécesseurs du III^e siècle.

En un mot, toutes sortes de preuves portent à croire que jusqu'à 271, cette province à la position si excentrique fut abandonnée non seulement par les légions et l'administration, mais aussi par la population civile et rurale. De même, il est probable que non seulement à cette date, mais déjà auparavant, à partir de l'époque de Philippe, cette émigration avait continué graduellement vers les provinces mieux protégées contre les dévastations des Barbares. On ne pourrait pas objecter que la sûreté ne fût plus grande au sud du Danube qu'en Dacie puisque ceux qui s'y étaient réfugiés, ne pouvaient pas se douter à l'avance des nouvelles agitations qui allaient se répéter de temps en temps même en deçà du limes danubien. D'autre part, il est certain que ces agitations **t e m p o r a i r e s** dans les provinces sud-danubiennes ne sont pas à comparer aux mouvements ethniques en Dacie, devenus **p e r m a n e n t s** pendant toute l'époque de la migration des peuples. Dioclétien se contente d'avoir récupéré les provinces orientales

⁶² Elemér Jónás, *Az öcsödi éremlelet* („Le trésor de monnaies d'Öcsöd"). Numizmatikai Közlemények. XXVIII/XXIX (1929—30), p. 30. ss.

⁶³ Alföldi, *l. c.* LIV, p. 84, n. 131 où il annonce la prochaine publication de l'étude archéologique de Louis Zoltai sur les cimetières de Hortobágy.

⁶⁴ Alföldi, *Materialien zur Klassifizierung der gleichzeitigen Nachahmungen von römischen Münzen aus Ungarn und den Nachbarländern*. III. Nachahmungen römischer Goldmedaillons als Halsschmuck. Numizmatikai Közlöny, XXVIII/XXIX (1929—30), p. 14, ss.

et la Dacie n'est pas reprise sous Constantin le Grand non plus, quoique celui-ci ait eu des chances de réussir, vu la position stratégique favorable à l'Empire dans la vallée du Danube. Déjà Schuchhardt remarqua avec raison qu'après l'abrègement nécessaire du front par Aurélien, les Romains continuent à lutter dans le barbaricum uniquement dans le but d'assurer la ligne du Danube et non pas pour conquérir d'autres territoires.⁶⁵ Les recherches de Ritterling ont fait voir que dans le cas de l'évacuation de la Dacie, il ne s'agit pas simplement d'un déplacement des légions comme Iorga, Pârvan et d'autres l'affirment, mais plutôt d'un transfert systématique de la population de la province, thèse qui a été corroborée aussi par d'autres preuves apportées par M. Alföldi dans son étude remarquable sur la question de Dacie. Les données relatives à l'abandon de cette province se rapportent à une décision bien nette de l'Empire et aux conséquences qui en découlaient, ce qui est prouvé aussi par la fondation d'une nouvelle Dacie, au sud du Danube. Cette seconde Dacie sud-danubienne fondée par Aurélien et destinée à remplacer l'ancienne patrie des colons, fut, dès le début, divisée en deux parties.⁶⁶ En un mot, „l'évacuation de la Dacie fut une mesure prise par une grande puissance, consciente de ses buts”, dont il était besoin d'autant plus qu'Aurélien y avait recours *„vastato omni Illyrico et Moesia”*, selon Eutrope, ce qui veut dire qu'il tâchait de réparer par le transfert des derniers colons de la Dacie définitivement abandonnée, les pertes des provinces dépeuplées par les invasions barbares immédiatement antérieures. Il faut rappeler, avec Roessler et Alföldi, que vers la fin du III^e siècle, l'administration romaine, désireuse d'augmenter le nombre des contribuables, tient compte non seulement des éléments romanisés, mais aussi des Barbares⁶⁷ et que Carpes (cp. vicus Carporum), Bastarnes, Sarmates, Goths ariens demandent et obtiennent, parfois en masses considérables, leur admission à l'Empire romain.⁶⁸

⁶⁵ *Wälle und Chausseen im südlichen und östlichen Dacien*. Archeol.-epigr. Mitteilungen aus Österreich-Ungarn. IV (1885), p. 223.

⁶⁶ B. Filow, *Die Teilung des Aurelianischen Dakiens*. Klio XII (1912), pp. 234—39; cp. encore N. Vulic, *Les deux Dacies*. Extrait du Musée Belge, XXVII (1923), p. 259.

⁶⁷ l. c. LIV, p. 88, renvoyant à Roessler, *Rumänische Studien*, 1871, p. 68, ss.

⁶⁸ Pour d'autres détails cp. Patsch, *Beiträge III. Die Völkerbewegung an*

Les défenseurs de la continuité roumaine en Transylvanie aiment rappeler qu'au moment de l'évacuation, le nombre des habitants de la Dacie était trop élevé, pour qu'ils puissent être transférés au sud du Danube. Nous ne comprenons pas trop pourquoi on n'aurait pu, sous la protection d'une armée concentrée et dirigée par l'empereur même, transporter jusqu'à un demi-million de colons d'une rive à l'autre, mais n'insistons pas. Ce qui est plus grave, c'est que ces chercheurs oublient qu'il s'agit là d'un long processus, préparé pendant des dizaines d'années et achevé par l'action salvatrice d'Aurélien. Sans tenir compte de ce fait, Pârvan évalue, assez généreusement, à un million la population de la Dacie (10 âmes pour 1 km carré) au moment de l'évacuation et fait remarquer qu'une émigration pareille aurait dû laisser des traces dans les sources historiques.⁶⁹ Faute de témoignage (!? le nombre n'est pas cité, mais l'évènement oui!), il en conclue que la majorité des habitants devaient rester en Dacie. Rien qu'à en juger d'après la circulation monétaire, il apparaît que cette population d'un million, admise par Pârvan, doit avoir diminué sous Philippe et que, déjà au temps de Gallien, elle ne formait plus en Transylvanie un contingent quelque peu considérable. Nous sommes convaincus que le nombre de débris romanisés, émigrés sous Aurélien, n'atteignait guère — pour donner un chiffre approximatif, — le demi-million. Or, le déplacement d'un contingent de deux à trois cents mille est attesté assez souvent par les sources historiques.

der unteren Donau in der Zeit von Diokletian bis Heraklius. Sitzungsber. Wien. 208. Bd. 1928. 2. Abh. (surtout p. 7, n. 2.); Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 91, où les sources afférentes sont également citées.

⁶⁹ *Inceputurile vieții romane*, p. 8. Comme il ne peut être question d'une émigration de masses considérables, inutile d'objecter, à la manière de J. B. Bury que: „The rich would doubtless have done so (c'est-à-dire, ils quitteraient leurs foyers), but the removal *en masse* of the poorer people seems in the highest degree unlikely" (The English Historical Review. XII—1897, p. 330—31). Dernièrement, c'est M. Drăganu qui a invoqué l'opinion de Bury à l'appui de ses thèses fantaisistes (dans son ouvrage massif *Românii în veacurile IX—XIV*, p. 20, n. 2., et dans la revue de propagande *Revue de Transylvanie*, I—1934, p. 403, n. 2.). L'autorité de Bury, incontestable en ce qui concerne l'histoire de la fin de l'Empire, ne s'impose guère quand il s'agit des rapports du romanisme de Dacie avec les Barbares ou d'autres détails spéciaux de la question roumaine. Nous sommes obligés de remarquer à ce propos que Bury n'a fait qu'adopter les vues de Xénopol: d'après lui — tout comme d'après son informateur roumain — la Valachie aurait été fondée par Radu Negrul (!), le parler aroumain aurait un caractère indépendant (!) et il fait siennes aussi d'autres idées tout à fait périmées de Xénopol.

Nous savons p. e. que Constantin le Grand établit en 334 trois cents mille „Sarmatae Argaragentes” sur le territoire de l'Empire, incorporant dans l'armée les hommes bons pour le service militaire, et établissant les autres, avec leurs femmes et leurs enfants, en Italie, en Macédoine, en Thracie et dans la Scythie Mineure.⁷⁰ De même, nous ne pouvons pas approuver les allégations concernant la prétendue analogie de la Norique. Il est connu que les Romains de cette province, exposés jusque-là aux attaques des tribus germaniques toujours en guerre les unes contre les autres, furent transférés en Italie par Odovakar⁷¹ qui, selon Eugippe, „universos iussit ad Italiam migrare Romanos”. Comme on retrouve même beaucoup plus tard les descendants des Romains dans la Norique ainsi que dans la Rhétie voisine,⁷² Tam m est d'avis qu'il faut interpréter de la même façon les données concernant la Dacie⁷³ et par conséquent, ne pas les accepter mot à mot. Au point de vue des recherches modernes sur la continuité, nous ne pourrions pas attribuer à ce „bestes Analogon” d'un ouvrage d'il y a 50 ans, la même valeur que son auteur y avait attachée. De plus, on peut y faire aussi une autre objection. Bien que l'histoire de cette province au IV^e siècle ne soit pas encore, à notre avis, assez approfondie, Holtzmann fait voir que pour certains points de la Raetia, la continuité des noms *Romanus* — *Retianus* ~ *Romauntsch* ~ *Walech*, *Walh* qu'on peut démontrer, par les données de sources historiques dès le VII^e siècle, nous autorise en effet dans une certaine mesure à admettre la continuité de la population romanisée.⁷⁴ Quant à la Dacie, on n'y trouve par contre dès l'époque de l'évacuation jusqu'aux débuts de l'immigration roumaine sous les Arpads, aucune mention d'habitants autochtones de langue latine ou roumaine. Pour ce qui est des données antérieures, destinées à combler cette lacune de mille ans, elles ont été controuvées et interprétées par des chercheurs peu objectifs, et guidés, dans leurs études, par des considérations étrangères à la science.⁷⁵ En plus, il manque abso-

⁷⁰ Patsch, *Beiträge (Banater Sarmaten)*. Anzeiger der Wiener Akademie. 1925, pp. 182—83.

⁷¹ Jung, *Römer und Romanen*, p. 251, n. 3.

⁷² *ib.* v. le chapitre intitulé *Die Alpen-Romanen: „Walchen” und „Ladiner”*, p. 257, ss., et les ouvrages cités par Pleidell l. c. p. 81, n. 1.

⁷³ *Über den Ursprung der Rumänen*, p. 76, ss.

⁷⁴ Cf. Gaston Paris: *Romania*. I (1872), p. 7, v. encore H. Zeiss, *Das Kontinuationsproblem im rätischen Flachland* et ci-dessus la note 10.

lument toute trouvaille archéologique qu'on pourrait mettre en relation avec les survivances des éléments romanisés de la Dacie.

Une autre thèse favorite des champions de la continuité est d'affirmer que les colons de Dacie n'auraient eu aucun intérêt à quitter leurs domiciles puisque la sûreté n'était pas grande au delà du limes danubien non plus. Comme, à propos du romanisme de Dacie, la plupart des spécialistes roumains cherchent à faire croire que le limes danubien n'offrait pas d'abri sûr contre les Barbares, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'oeil sur l'état militaire de l'Empire dans l'époque immédiatement postérieure au règne d'Aurélien. C'est Patsch qui tout récemment a approfondi l'étude de cette question.⁷⁶ D'après lui, il est certain que Dioclétien visita le front du Bas-Danube à deux reprises, en 294 et 304, pour diriger personnellement la fortification de celui-ci. Sous Galère, par l'affermissement du pouvoir de l'Empire, la situation était déjà consolidée à tel point que cet empereur fut enterré, en 311, dans son pays natal, à Romulianum (près de Vidin, sur le Danube). Quoique, en 323 les Goths, profitant de la rivalité de Constantin et de Licin, fassent des pillages en Thracie et dans la Mésie Inférieure, l'énergique Constantin ne tarde pas à les repousser à l'autre bord du Danube où meurt aussi leur chef, Rausimod, dans les forêts de la Petite Valachie. Ils se voient contraints de rendre les provinciaux romains en captivité et deviennent fédérés des Romains. Après l'avènement de Constantin, la position stratégique de l'Empire est assurée aussi par des têtes de ponts sur la rive gauche: Oescus Sucidava et Transmarisca — Marisca (Daphné) qui seront en même temps autant de centres des rapports commerciaux entre Romains et Barbares. „Es hob für die Balkanhalbinsel eine lang anhaltende Ruhe an — écrit

⁷⁶ V. plus bas. C'est ici que nous attirons l'attention sur une curieuse faute de logique des défenseurs de la continuité, qui consiste à opérer avec l'argumentum ex silentio à la manière des avocats et non pas d'une façon scientifique. Quand il s'agit du fait que les sources médiévales ne font pas mention de Roumains en Transylvanie, ils en concluent que le silence des sources n'implique pas l'absence de l'élément roumain et que par conséquent, cet argument n'infirmé nullement la thèse de la continuité. Malgré le silence des sources, disent ces 'savants', la continuité roumaine n'en peut pas être moins vraie. Quand au contraire, ils s'opposent à la théorie de l'immigration du sud au nord, ils se hâtent de constater qu'aucune source historique n'en fait mention et que par conséquent, elle ne peut passer pour vraie. Par une pareille logique, on peut discréditer une théorie, mais impossible de l'approfondir au point de vue scientifique.

⁷⁶ *Beiträge*, III. n. 68.

Patsch⁷⁷ — an der gerade damals viel liegen musste, da Konstantin an seiner neuen Hauptstadt baute". C'est dans ces centres danubiens que les Barbares venaient acheter les céréales.⁷⁸ Le manque d'éléments agriculteurs romanisés est prouvé aussi par l'import de céréales chez les Goths. On sait encore que, les marchés romains supprimés, les Goths souffraient aussitôt de la famine.⁷⁹

Le prestige de l'empire romain réussit à réprimer et à dompter les Barbares voisins jusqu'à 369, date de la rencontre solennelle de Valens et d'Atharic sur une île du Danube, près de Noviodunum. Le caractère des contrats qui y furent conclus, montre que la *Gotia* et la *Romania*⁸⁰ y figuraient comme des puissances politiquement coordonnées. Ensuite, pendant sept ans encore, le limes reste inébranlé. Bien que l'influence romaine soit absente, jusqu'à la révolte de Fritigern, sur la rive gauche du Danube, la paix sur le front danubien est assurée par des traités respectés, aussi bien par les Barbares que par les Romains. Cependant, à un moment donné, Fritigern se révolte contre Atharic et, l'ayant emporté sur celui-ci avec l'aide des Romains, il ne tarde pas à embrasser avec son peuple entier, la religion arienne de Valens. Mais du côté de la Russie méridionale, la tempête des Huns s'approche déjà menaçante, elle renverse l'équilibre relatif des peuples dans le Bassin du Danube et les entraîne dans un tel mouvement que quelques-uns d'entre eux arriveront jusqu'au Nord de l'Afrique. En 376, d'après les paroles du chroniqueur, les Goths occidentaux envahissent en masses immenses l'empire romain dans la région de la Thracie, cherchant un abri

⁷⁷ *ib.* p. 23.

⁷⁸ *ib.* p. 47.

⁷⁹ On voit par là, également que la note du chroniqueur syrien d'après laquelle les Slaves et les Avars auraient dit aux peuples conquis: „Semez et moissonnez, nous ne prenons qu'une partie de vos produits" (cp. Jireček, *Geschichte der Serben* I, p. 95 et Philippide, *Originea Romnilor* I, p. 422) et à laquelle aussi P. P. Panaitescu renvoie à propos du romanisme en Dacie (*Les relations bulgaro-roumaines au moyen âge*, à propos d'un livre récent de M. P. Moutaftchiev. Extrait de la Revista Aromânească, I—1929, p. 12), ne pourrait pas être appliquée, par une généralisation inadmissible, aux conditions spéciales de la Dacie. Aussi Tamm ne croit-il pas à la survivance sans déplacement des agriculteurs romanisés bien qu'il soit un partisan de la continuité: „den Untergang dagegen der romanischen Ackerbauer und Städter nördlich wie südlich der Donau wird man Roesler wohl ohne weiteres zugeben dürfen" (*Ursprung der Rum.* p. 88).

⁸⁰ Patsch, *l. c.* pp. 53—54.

exempt d'invasions barbares (*domicilium remotum ab omni notitia barbarorum*).⁸¹ Auparavant, les Sarmates et les Goths d'Ulphilas, s'étaient également réfugiés derrière le limes pour échapper aux dangers du barbaricum. L'échec bien connu de Valens à Adrianople (378) marque la première étape de l'ébranlement du front bas-danubien qui n'est plus retardé que par Justinien pour quelque temps. Les faits historiques prouvent indéniablement que jusque vers 376—7, le limes danubien resta — pour nous servir d'une belle expression de Patsch, — une „*segensreich gehütete Schranke zwischen hüben und drüben*”, derrière laquelle s'abritaient, pendant plus de cent ans, non seulement les citoyens de l'Empire, mais aussi les Barbares demandant à y être admis. Il est certain que les débris romanisés restés en Dacie, s'il y en avait, se seraient retirés, dès l'époque constantinienne, derrière la ligne du Danube, consentant à payer plutôt l'impôt que de rester continuellement exposés à un lent dépérissement parmi les peuples barbares toujours en guerre.⁸² Il ne faut pas perdre de vue que, malgré la position offensive de l'Empire sur le Bas-Danube, au nord la paix ne s'était pas rétablie; il suffit de se reporter aux vanteries du panégyrique de l'époque de Dioclétien, d'après lequel, dans toutes les régions de la Transylvanie, Goths occidentaux, Vandales et Gépides se font la guerre (*Genethliacus*), et à rappeler la guerre entre Sarmates et Goths dans le Banat, les luttes fratricides des *Sarmatae Limigantes* et des *Sarmatae Argaragantes*, les relations très peu amicales des Goths chrétiens et païens, etc. N'oublions pas non plus qu'en Dacie le prétendu romanisme, fidèle au sol de cette province, aurait dû avoir des rapports, hostiles ou amicaux, non seulement avec un seul groupe de Barbares, mais bien souvent et en même temps avec plusieurs groupes. L'exploitation économique des 'Romans' de Dacie par les

⁸¹ *ib.* p. 62—63.

⁸² Ajoutez encore Patsch, *ib.* p. 23: „*Abgesehen davon, daß sich in dem i. J. 271 aufgegebenen Dazien Teile der alten römischen Bevölkerung erhalten haben werden (Anzeiger 1925. p. 212) die nun wieder nach dem Süden gravitieren konnten, hatte unter den Goten das Christentum Wurzel gefaßt.*” Rien de plus certain, en effet, que les éléments latinisés qui pour des motifs divers peuvent ne pas avoir quitté la Dacie lors de l'abandon de celle-ci, profitèrent de l'affermissement de l'influence romaine au nord du Danube pour se rendre derrière le limes où ils redevinrent citoyens de l'Empire tout puissant encore.

Barbares aurait donc constitué une perpétuelle pomme de la discorde pour les nombreux peuples conquérants traversant cette province, d'autant plus que le sens du partage pacifique devait être fort peu développé chez les Barbares.

Les recherches modernes sur la continuité du romanisme dans les diverses provinces de la Romania — à laquelle la Dacie ne put jamais appartenir pour la simple et bonne raison qu'elle était depuis longtemps perdue au moment où la *Romania* se constitua — ont mis en relief qu'il ne pourrait être question d'îlots linguistiques et ethniques qui, retirés dans les montagnes (Xénopol), auraient survécu aux ravages des invasions barbares.⁸³ Ce romanisme qui, à l'abri des montagnes, se serait occupé d'élevage pendant de longs siècles, n'existait que dans l'imagination des historiens romantiques, et aujourd'hui aucun savant qui se respecte, ne risquerait d'affirmer que les éléments romanisés de la Dacie auraient vu écouler, au pied des sommets protecteurs de la Transylvanie, les flots de la migration des peuples et qu'ils ne seraient descendus sur la plaine que les dangers de ce courant une fois passés.⁸⁴ Même ceux qui, avec Tam m, ne croient qu'à la continuité des pâtres romanisés, doivent tenir compte du fait qu'un état pareil d'isolement complet au milieu des flots successifs des poussées barbares plus ou moins prolongées et bien souvent simultanées n'est plus concevable que pour des cerveaux absolument dénués du sens des réalités concrètes. Déjà Peisker avait raison de remarquer que les peuples pasteurs ne restent dans les montagnes que pendant l'été et que pour l'hiver, ils sont contraints de ramener leurs troupeaux dans les vallées.⁸⁵ C'est pourquoi ce

⁸³ Cp. Alföldi, l. c. LIV, p. 93. E. Kornemann, *Die unsichtbaren Grenzen des römischen Kaiserreichs*. Staaten, Völker, Männer. Aus der Geschichte des Altertums. 1934; W. Aubin, *Neue Beiträge zur Kenntnis von Alt-Germanien*. Neue-Jahrbücher für Wissenschaft und Jugendbildung. X (1934), p. 508.

⁸⁴ Voici l'opinion dernièrement émise de M. P. P. Panaitescu: „La théorie romantique d'un peuple entier vivant isolé pendant mille ans dans les montagnes, à l'abri des „barbares” et s'occupant uniquement de l'élevage des bestiaux, a été abandonnée par les historiens sérieux” (l. c. p. 19). Ils est vrai, que contrairement à l'avis de M. Mutafčiev, il croit à la survivance d'une couche d'agriculteurs en Dacie, mais il ne peut pas apporter de preuves convaincantes à l'appui de sa thèse.

⁸⁵ *Die Abkunft der Rumänen wirtschaftsgeschichtlich untersucht*. Graz. 1917. Sans admettre l'idée de Peisker sur l'importance de l'élément turco-tatare dans la formation ethnique du roumanisme, nous adoptons volontiers une de ses constatations: „Als Hirte kann er (à savoir le prétendu berger romanisé,

romanisme n'aurait pu éviter non plus les contacts avec les Barbares. Il est bien probable que les Barbares eux-mêmes tiraient profit des excellents alpages de la Transylvanie et il est absolument certain que les peuples de l'époque de la migration s'emparaient des montagnes de la Transylvanie non seulement comme bergers, mais aussi comme conquérants. Même les Barbares s'étaient avisés de bonne heure de s'abriter dans les montagnes devant leurs adversaires plus puissants. C'est Ammien Marcellin qui mentionne qu'Athanasius „ad Caucalandensem locum altitudine silvarum inaccessum et montium cum suis omnibus declinavit, Sarmatis inde extrusis”.⁸⁶ S'il y avait eu, en Dacie, un romanisme assez considérable, les sources historiques en auraient certainement gardé le souvenir puisqu'on ne pourrait pas supposer que les chroniques et les autres sources de l'époque auraient fait exception juste pour cette province, tout en fournissant des renseignements détaillés sur les peuples qui y séjournaient pendant quelque temps. Le manque de ces données est d'autant plus surprenant qu'en Dacie aussi, on pourrait trouver certaines conditions favorables pour la conservation de l'élément romanisé. On supposerait p. e. que les Barbares, devenus „fédérés” des Romains, se soient montrés plus modérés vis-à-vis des colons romanisés qu'ils rencontraient dans leur chemin. C'est pourquoi M. Alföldi a pensé que la tribu fédérée, reçue sous Gallien, et composée probablement de Carpes,⁸⁷ aurait pu ménager pendant quelque temps les îlots romanisés de la province. Néanmoins ceux-ci ne

resté en Dacie) in den Bergen nur während des Sommers verweilen, gleich schon den nächsten Herbst muss er mit dem Vieh unbedingt ins offene Land zurück, eben dorthin, von wo er wenige Monate zuvor entwichen ist, geradeaus in den Rachen der Einbrecher, vor denen er sich flüchten musste.“ (p. 42).

⁸⁶ XXXI, 4, 12. — Zeuss, Jung, Tomaschek, Kiepert, Roessler, Schmidt, et au début, même Patsch étaient convaincus que le „Caucaland” est à chercher dans la région des Küküllő (cours d'eau en Transylvanie). Cette erreur a été déjà rectifiée par P. Hunfalvy (*Az oláhok története*. I, pp. XVIII et 189), ensuite par J. Melich (*A honfoglaláskori Magyarország*, p. 36, n. 3). Plus récemment, Patsch l'a localisé dans les montagnes du Banat, contrairement à l'avis de Diclescou qui, avant lui, avait pensé au district de Buzău (*Die Wandalen und Goten*, p. 41). C'est du Banat qu'Athanasius expulsa les Sarmatae Argaragantes, après avoir monté le long du Danube en Valachie, le pays des Taïfales, pour mettre son peuple à l'abri contre les nouvelles invasions des Huns, v. *Beiträge* III, p. 65. Il est connu qu'à l'occasion de la campagne de Valens en 367 les Goths se cachèrent dans les montagnes (montes Serrorum), v. Ammien Marcellin XXVII, 5. 2.

⁸⁷ l. c. LIV, pp. 9 et 88.

devaient pas subsister longtemps. Le pouvoir des Carpes est brisé par les Goths et la période belliqueuse (jusqu'à 270) terminée, les Carpes préfèrent demander leur admission derrière le limes, les Goths leur ayant rendu impossible de rester en Dacie. On peut également considérer comme possible, pour un temps du moins, la symbiose des restes du romanisme avec les Sarmates qui, en 332, jouissent de la protection militaire de Constantin contre les Goths. Plus tard, en 358 les Sarmates, revenus sous la conduite de Zizaïs, maintiennent également leurs relations fédérales avec les Romains. Selon M. Alföldi, pour le Banat, on pourrait admettre la survivance de certains fragments romanisés au plus tard jusqu'au commencement du V^e siècle.⁸⁸ — C'est alors que même les relations commerciales cessent avec les Romains, ce qui coïncide aussi avec la date de l'établissement de la majorité du peuple hun dans cette région. Les Goths deviennent, après leur incursion malheureuse en 323, des clients plus ou moins infidèles de l'Empire, sans qu'on trouve, pourtant, la moindre allusion à leur symbiose avec le romanisme dacien dans les sources relatives. A notre avis, le silence des sources concernant le christianisme des Goths est particulièrement significatif. Quand nous lisons des martyrs gothiques aux noms latins chrétiens (Constans et Dulcilla) et des Goths chrétiens de la Dacie, d'abord réfugiés dans les Balkans, puis dispersés jusqu'aux régions de la Syrie, de Damasque, et de l'Euphrate, et sachant que la cruauté des Goths payens eut un écho douloureux jusqu'aux villes de l'Asie Mineure,⁸⁹ on se demande à bon droit, pourquoi on ne trouve aucun témoignage sur ces prétendues survivances du romanisme en Dacie? On en aurait certainement entendu parler des Goths réfugiés au territoire de l'Empire sans compter que leur existence n'aurait pu rester ignorée à l'époque constantinienne. N'aurait-on pas pris des mesures pour sauver ces Latins chrétiens de Dacie de même que les Goths chrétiens?

En outre, même en admettant la conservation de certains fragments latinisés en Dacie jusqu'au milieu du IV^e siècle, il resterait à préciser ce qu'ils devinrent dans la seconde moitié du siècle, après que le statu quo des peuples germaniques de

⁸⁸ *ib.* pp. 93—4.

⁸⁹ Cp. Patsch, *Beiträge* III, p. 27 et pp. 57—58.

Dacie,⁹⁰ résultat de tant de longues guerres, eut été de nouveau renversé par l'invasion des Huns. Les historiens, soucieux de défendre l'hypothèse de la continuité, cherchent à tirer des données du rhéteur Priscus certaines conclusions sur les relations du romanisme dacien avec les Huns. On essaye d'expliquer par le latin vulgaire de Dacie, une note de Priscus sur Zerkon, le fou d'Attila qui, dans ses improvisations, amusa les invités de la cour en baragouinant en hun, en gothique et en langue d'Ausonie (τῆ τῶν Αὐσονίων γλώττη).⁹¹ Cependant la mention du latin à la cour d'Attila s'explique par d'autres raisons historiques. L'on sait que par l'intermédiaire des Ostrogoths et des Gépides, déjà familiarisés avec la culture romaine, aussi les Huns furent mis en relation avec la civilisation de l'Empire. La voie commerciale traversant la vallée de la Morava mit en contact les Huns avec les Romains et l'expansion du latin fut facilitée aussi par le voisinage des provinces danubiennes de l'Empire oriental, où, à cette époque, on parlait encore en langue latine. Voilà pourquoi à la cour d'Attila, à côté du hun et du gothique, le latin était la troisième langue de conversation qui n'avait rien à voir avec la langue vulgaire des colons latins du Banat, voire de la Transylvanie.⁹²

⁹⁰ Alföldi *ib.* Voici ce qu'Eutrope écrit, au temps de Valens, sur les conditions ethniques de la Dacie: „provincia trans Danubium facta in his agris, quos nunc Taifali, Victoali et Tervingi habent” (*Brev.* VIII, 2). Parmi tous les historiens, M. Iorga reste seul à affirmer que les Goths auraient évité la Transylvanie (!). Inutile de nous occuper davantage de cette assertion absurde qui a été réfutée par Mutafčiev, *Bulgares et Roumains*, p. 65, ss., ainsi que par Giurescou, *O nouă sinteză*, p. 37, ss. Pour l'époque antérieure à l'invasion des Huns, Schmidt donne l'énumération suivante des peuples dominant la Transylvanie ou, plus exactement, le nord du Danube: „die Kleine Walachei und den an die Aluta angrenzenden Teil der Großen Walachei hatten die Taifaler (vgl. Patsch Anzeiger, S. 189, 6) das übrige Gebiet der Grossen Walachei, die Moldau und einen Teil Siebenbürgens die Westgoten, das nördliche Siebenbürgen die Gepiden, das Banat die Sarmaten Limigantes und Argaragantes (vgl. Fabricius bei PW. 13, 647. ff. Patsch, SB. 13. ff.) inne”. (Die Ostgermanen², p. 224—25).

⁹¹ C'est l'avis de Haşdeu *Etym. Magnum*, III, 3148. Miklosich avait déclaré déjà en 1862 qu'on ne pourrait pas supposer la survivance du latin en Dacie et qu'on ne pourrait pas argumenter avec la remarque du rhéteur Priscus, relative à la langue d'Ausonie, *Die slavischen Elemente im Rumunischen*. Denkschriften—Wien, XII (1862), p. 4, n. 2. Le fait qu'il ne s'agit pas du latin vulgaire parlé en Dacie est admis même par les défenseurs de la continuité, v. Xénopol, *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane*. I, p. 117 (Paris, 1896); Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*. I, pp. 318—19 (Paris, 1901).

⁹² Pour plus de détails à ce sujet, v. le portrait d'Attila dans la large

M. Iorga invente aussi une histoire purement arbitraire d'après une note de Priscus relatant qu'Attila demanda à Théodoric la reddition de quelques Huns de qualité, qui s'étaient réfugiés sur le territoire de l'Empire.⁹³ Par une fausse interprétation de ces données évidentes, il affirme que les armées huno-gothiques emmenèrent dans le Banat un certain nombre d'habitants latins et grecs de l'Empire oriental qui auraient contribué à l'affermissement du romanisme de cette province. Le compatriote de M. Iorga, M. Ion D. Țicăloiu démontra cependant sans difficulté que la note de Priscus n'a rien à faire avec les racontars de Iorga et que cette fois aussi nous avons à faire à un cas regrettable de reconstruction artificielle de l'histoire.⁹⁴ L'inutilité des efforts à prouver la continuité romaine en Dacie, se trahit aussi par la complexité et la hardiesse des explications tendancieuses des sources historiques. A propos des guerres byzantino-avares, Théophane cite un général nommé Priskos qui vainc Baïan près du Danube, faisant 9000 prisonniers dont 3000 Avars, 800 Slaves, 3200 Gépides et 2000 Barbares.⁹⁵ Cette remarque donne sujet à Diclescou d'identifier ces Barbares aux Daco-Roumains (Roumains primitifs)⁹⁶ et de supposer qu'ils étaient chrétiens puisque les Byzantins les surprirent en un festin commun avec les Gépides et

esquisse de l'époque fait par Alföldi, *Menschen die Geschichte machten*. Wien, 1931, pp. 230—31.

⁹³ *Geschichte des rumänischen Volkes*. I, p. 60—62 et *Istoria Românilor pentru poporul românesc*. Vălenii-de-Munte, 1910, p. 29.

⁹⁴ *Über die Nationalität der von Kaiser Theodosius dem Hunnenkhan Attila ausgelieferten Flüchtlinge*. Byzantinische Zeitschrift. XXIV (1923), p. 84—87. Nous ne renvoyons pas volontiers à la critique très sévère de Philipide où il y a des termes si forts que „Iorga brodează” (*Originea Românilor*. I, p. 784) et „Știm că Iorga poate brodă” (*ib.* p. 835) tandis que sur la page précédente, il en dit cette critique sévère mais juste: „el nu face istorie, ci pseudoistorie tendențioasă”.

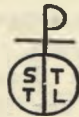
⁹⁵ II, p. 282 (ed. Boor): ζῶντες δὲ ἐκράτησαν Ἀβάρου μὲν τρισχιλίους Σκλαβινοὺς δὲ ὀκτακοσίους καὶ Γήπαιδες διακοσίους καὶ Βαρβάρους δισχιλίους.

⁹⁶ *Die Gepiden*, pp. 224—25. E. Norden considère l'idée erronée de Diclescou comme digne d'attention, bien qu'il n'oublie pas de faire la remarque suivante: „Freilich habe ich mir über das in letzter Zeit oft und sehr verschiedenartig behandelte Problem der Herkunft der Rumänen kein Urteil zu bilden vermocht, da es mit Sprachen, die mir unbekannt sind (Slavisch, Albanisch) verknüpft ist.” (*Alt-Germanien*, p. 72, n. 2). M. Norden n'a pas tenu compte du compte-rendu critique d'Alföldi où il est question aussi de l'impossibilité d'identifier les Barbares avec les Romains, cp. *Revue des Études Hongroises*. IV (1926), p. 189. Les μιξοβαρβαροι de Paristrion, dont parlent Attaliate et Anne Comnène, font également l'objet d'une pareille mystification, cp. I. Gherghel, *Zur Geschichte Siebenbürgens*. Wien. 1892, p. 22.

les tuèrent.⁹⁷ A l'avis de Diculescou, ces Barbares devaient être des Dacoroumains parce qu'à ce temps-là les Byzantins, furieux contre les Romains, ne voulaient pas honorer les descendants

⁹⁷ Contrairement à Diculescou (v. encore *Vechimea creștinismului la Români*. București, 1910.) et à Pârvan (*Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-român*) ainsi qu'à la dernière opinion émise par M. Zeiller, il faut contester, après ce que nous venons de dire dans ce chapitre, non seulement la survivance du romanisme en Dacie, mais aussi l'existence de colons chrétiens dans cette province. En 1918 M. Zeiller était encore d'avis que „l'on n'a point à s'occuper de la province conquise par Trajan et abandonnée par Aurélien dans une étude sur les origines chrétiennes dans les pays danubiens” (*Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes*. Paris. p. 41). A ce moment, il connaissait déjà l'ouvrage cité de Pârvan et il avait raison de dire que les inscriptions sépulcrales commençant par „Dis Manibus” ne peuvent pas être mises en relation avec le christianisme. Nous ne savons pas pourquoi M. Zeiller croit plus récemment avec Pârvan au caractère chrétien d'une inscription („du moins la découverte d'une inscription qui semble bien chrétienne en Transylvanie permet d'affirmer que l'Évangile avait pénétré dans la Dacie lorsqu'elle était encore romaine”. *L'Empire romain et l'Eglise*. Paris, 1928. Histoire du Monde, Tome V, p. 228) considérée comme telle par Pârvan dans le même travail que M. Zeiller a cité en 1918 et qu'il cite de nouveau en 1928. Où M. Zeiller a-t-il exposé les arguments qui expliquent le changement surprenant de son opinion? (cp. encore *Revue Intern. des Etudes Balkaniques*, I—1935, p. 415). Il nous paraît utile de publier d'après CIL. III, l'inscription en question (No. 866; chez Zeiller *L'Empire Romain*, p. 228, n. 1.: No 886!) pour soumettre à un examen libre ce prétendu témoignage, unique dans son espèce, du soi-disant christianisme de Dacie:

D . M
AURELIA · maRinA
VIX · ANN · VII · AUR
MARINIANUS · FIL
EIUS · VIX · ANNO · I
M · IIII · AUR · BABUS
VET · PATER : P



Ce qui est particulièrement intéressant sur cette inscription, ce n'est pas le texte même mais plutôt le monogramme qu'on y trouve à la fin. Pârvan essaye de démontrer que ce monogramme représente la combinaison de la croix et du P du chrisme, idée qui est adoptée dernièrement aussi par Zeiller! Cette combinaison est d'autant moins probable qu'au III^e siècle, ce sont encore les religions payennes qui dominent dans l'Empire et de même en Dacie. D'autre part le P du chrisme ne devient fréquent sur les pierres tombales qu'au cours du IV^e siècle (cf. Cabrol—Leclerc, *Dictionnaire*

latins des colons de Dacie du nom de Ρωμαῖοι qu'ils portaient eux-mêmes. Par conséquent il ne restait qu'à les qualifier de „Barbares" (1). Pour les appeler d'un nom plus exact, les Byzantins se seraient servis plus tard du nom de *vlach* emprunté aux Slaves de la Péninsule Balkanique. Au lieu d'ébaucher une thèse aussi compliquée, Diculescou aurait dû prouver tout d'abord qu'au tournant des VI^e et VII^e siècles, en dehors des Avars, des Slaves et des Gépides, aucun autre peuple barbare ni les débris d'aucun autre ne pouvaient se trouver en Dacie, abstraction faite de ce que toutes ses conclusions sont fondées uniquement sur la thèse non prouvée de la continuité du romanisme en Dacie. A notre avis, le passage en question de Théophane peut très bien se rapporter aux débris de quelque peuple barbare (peut-être aux restes des Sarmates et des Goths, ainsi qu'à d'autres populations amenées par les Avars) et non pas aux Latins de Dacie, dont les sources historiques ne font aucune mention. Suivant la conception de Pârvan et de Diculescou, les éléments latinisés de la Dacie, auraient survécu à l'abandon de la province comme une nouvelle „natio barbara". Ils ne se rendent pas compte du fait que l'admission de cette thèse équivaut, à la négation de la continuité du romanisme. Car, si en réalité, ils étaient retombés dans la barbarie, ils auraient dû partager le sort des autres peuples barbares, c'est-à-dire disparaître dans les flots de la migration des peuples comme tous ces autres nouveaux-venus qui, s'accumulant les uns sur les autres, se disputaient, pendant des siècles, la possession de la Dacie. Cependant aucun d'entre eux ne réussit à la maintenir et c'est à l'époque commençant par la con-

d'archéologie chrétienne s. v. chrisme). Avec un peu de connaissances épigraphiques il est d'ailleurs assez facile à déchiffrer ce monogramme „mystérieux". S'il s'agissait en réalité de la combinaison de la croix et du P, on ne pourrait pas comprendre à quoi sert le cercle enfermant les lettres S, T, T, L. Mais si nous identifions celui-ci à la lettre O, il apparaît tout de suite qu'il s'agit de l'inscription que voici: Opto, sit tibi terra levis! — Les „arguments" de ce genre ne suffisent donc pas à prouver la continuité du christianisme en Dacie; dans certains cas, ils sont destinés à induire en erreur les non-spécialistes; en d'autres cas, ils sont dûs à l'ignorance; mais quoi qu'il en soit, ils n'ont rien à voir avec les résultats scientifiques proprement dits. D'après Onciul, partisan de la théorie dite de l'admigration, le christianisme n'a pénétré au nord du Danube qu'après l'évacuation de la Dacie. Nous nous voyons obligés d'adopter cette idée jusqu'à ce que l'existence du christianisme en Dacie avant 271 ne soit prouvée par des méthodes scientifiques (pour la théorie d'Onciul v. *Originile principatelor române*. București, 1899. p. 119, n. 16).

quête du pays par les Hongrois et finissant par l'activité apostolique de Saint Etienne, que sera réservé le rôle de l'organisation d'un Etat puissant et par là la consolidation définitive du bassin des Carpathes. L'existence de cet Etat ne pourra plus être périclitée par les peuples venus du fond de l'Orient, quelque graves que soient les coups que ce pays devra souffrir de l'est et du sud. Quant à la question de savoir, à quel moment et dans quelles circonstances le romanisme de caractère balkanique apparaîtra au nord du Danube et en Transylvanie, nous tâcherons d'y répondre dans un autre chapitre.

7. Cette fois, il faut attirer l'attention sur une faiblesse encore peu remarquée de la théorie dite d'admigration. Ses partisans admettent bien que la majorité du romanisme transylvain est venue du sud, mais en même temps, ils s'empressent d'ajouter qu'en Dacie aussi, il y ait eu des débris autochtones de population romanisée qui, mêlés aux colons sud-danubiens, formeraient le noyau ethnique des Roumains de Transylvanie. Bien qu'après ce que nous venons de dire, cette théorie manque complètement de base historique, nous n'en jugeons pas moins nécessaire de faire à ce sujet quelques remarques:

Si l'on suppose la continuité du romanisme en Dacie, il faut prendre naturellement en considération que dans ce cas-là, on y trouverait une langue néo-latine autre que le roumain.⁹⁹

Les éléments effectivement latinisés de la Dacie, province retombée dans le *barbaricum* après l'an 271, auraient nécessairement développé le latin populaire du III^e siècle dans le cas, où des circonstances favorables à la continuation de leur existence en masses plus ou moins compactes, auraient rendu possible l'évolution d'un idiome roman sur le sol du bassin des Carpathes. Comme, à notre avis, l'évolution linguistique des quelques fragments de latinité, censés restés en Dacie, aurait dû s'effectuer toujours et même pendant l'ère constantinienne — quand la civilisation romaine seule, à l'exception de la langue officielle de l'Empire, fit de nouvelles conquêtes parmi les Germains de Dacie — en isolement complet de celle de la latinité des provinces danubiennes, il faudrait supposer, en admettant la continuité, que les origines

⁹⁹ Il est curieux de remarquer que ce fait a été mis en évidence pour la première fois par des savants roumains, notamment par I. Nădejde dans sa critique dure sur l'*Istoria Românilor în Dacia Traiană* de Xénopol (v. Contimporanul, revue de Iași, a. 1888), et plus tard par deux partisans de la théorie d'admigration: H. Tiktin, *Rumänisches Elementarbuch*, p. 11 et Philippide *Originea Românilor I*, p. 658.

de l'idiome latin de la Dacie Trajane remontent jusqu'au III^e siècle. Le fait qu'à partir de cette époque le parler latin des colons, supposés par les adeptes de la continuité roumaine, n'aurait nullement pu participer au développement commun et plus ou moins uniforme de la latinité de l'Empire, nous suggère l'idée que c'est dans l'aspect de ce parler autochtone qu'on devrait retrouver les vestiges linguistiques de toutes les vicissitudes historiques par lesquelles passa la Dacie Trajane durant les siècles agités du moyen âge. La position 'extra Romaniam' de cette province aurait joué certainement un rôle prépondérant dans la formation ultérieure du latin populaire de Dacie, d'autant plus que la conquête de Trajan ne l'a jamais annexée à la *Romania* proprement dite.

Le fait, postulé par les conditions spéciales de la Dacie Trajane, que les habitants latins ou latinisés de cette province ne se seraient pas conservés en une masse compacte et dans un territoire strictement unitaire, nous amène involontairement à concevoir l'idée que le latin populaire de Dacie se serait morcelé en une quantité de dialectes et que, de même que dans la Rhétie, chaque vallée et chaque village perdu dans les montagnes aurait fini par avoir son propre patois. Les avantages éventuels qui auraient pu résulter du fait que certains groupes latinisés de Dacie fussent dominés quelque temps, même après 271 par des Barbares, fédérés de l'Empire, n'auraient certainement pas été de nature à communiquer à ces groupes les tendances d'évolution linguistique de l'Empire. L'attitude plus modérée des Barbares aurait tout au plus comportée l'amélioration plus ou moins passagère des conditions de vie des habitants épars de langue latine populaire.

Bien que par l'intermédiaire des têtes de pont sur la rive du Bas-Danube, les Barbares maintiennent encore pendant un siècle leurs relations avec les provinces latines danubiennes, l'invasion des Goths met bientôt fin à ces rapports pacifiques et l'arrivée des Huns finit par rompre même dans le Banat les derniers liens avec le romanisme d'au-delà du limes. C'est dans la critique de la théorie de Píč que Philippide a montré à quelles assertions absurdes l'ignorance des faits linguistiques peut entraîner ceux qui négligent de tenir compte du témoignage des quatre dialectes roumains, développés de la même langue primitive.⁹⁹

⁹⁹ *Originea Romnilor* I, p. 702. Píč appartient à ce groupe de savants

Cette langue néo-latine hypothétique qui se serait formée en Dacie, n'appartiendrait certainement pas aux langues du type balkanique et on n'y retrouverait pas les particularités énumérées par Sandfeld — Jensen¹⁰⁰ auxquelles nous reviendrons dans le quatrième chapitre de notre travail; par contre, son vocabulaire fourmillerait d'éléments gothiques, gépides et d'autres éléments germaniques, voire d'origine avare, lesquels, malgré tous les efforts des recherches de ce genre, — surtout en Roumaine, après la guerre — on n'a pas encore réussi à démontrer en roumain. Pour pouvoir parler de la continuité en Dacie, resp. en Transylvanie, non pas du roumanisme, mais des éléments romanisés de n'importe quelle origine ethnique et géographique, ce qui voudrait dire qu'il y avait là toujours un peuple parlant une certaine langue romane, il faudrait prouver: 1. qu'en Dacie il y avait un romanisme assez considérable pour garder sa langue et sa nationalité pendant les siècles de la migration des peuples et que 2. ce romanisme existait encore au moment où commença l'infiltration des pâtres valaques dans les régions situées au nord du Danube. En d'autres mots, il pourrait être question d'une continuité romane en Dacie seulement dans le cas où l'on pourrait démontrer, ou du moins rendre probable, la fusion en un peuple sur le territoire même de la Dacie Trajane, de colons latinisés de Dacie et des Illyro-Thraces romanisés venant des Balkans. Quant à la continuité roumaine de Dacie, elle n'est qu'une hypothèse de beaucoup plus gratuite encore. Les éléments latinisés en Dacie ne périrent-ils pas avant de devenir des Romans dans le sens où le mot est employé par saint Augustin?

A notre avis — et nous avons essayé de motiver notre opinion

qui ne savent que faire de l'aroumain; en réalité, la continuité roumaine en Dacie une fois admise, on ne saurait s'imaginer comment le „dacoroumain” et l'aroumain se sont développés du roumain primitif au même endroit et à la même époque. Citons, à ce propos, un passage de Philippide: „Dacoromîniî erau în munții apusenî ai Transilvaniei, aciuai și zgribuliți de groaza barbarilor. Macedoromîniî erau la Pind și Dalmații în Dalmația. Prin ce minune limba latină comună a putut fructifica în asemenea împejurări dialectul Românilor din munții apusenî ai Transilvaniei? Tot prin misionari creștini? Ori poate prin agenți patrioți de propagandă pentru România? Ori poate prin niscai negustori dalmați care se aventurau cu mărfuri printre barbari?”

¹⁰⁰ *Balkanfilologien*. En oversigt over dens resultater og problemer. København, 1926. Le même ouvrage parut aussi en traduction française: *Linguistique balkanique. Problèmes et résultats*. Paris, 1930. Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris. — XXXI.

par des arguments scientifiques sans vouloir l'imposer comme une révélation — si l'on tient compte de toutes les circonstances particulières, examinées dans ce chapitre, il faut dire qu'au sud-ouest de la province, c'est-à-dire dans le Banat, les derniers restes du romanisme furent anéantis le plus tard à l'époque de l'invasion des Huns, tandisqu'en Transylvanie, bien auparavant, selon toute probabilité, déjà au temps d'Aurélien. D'après cette conception, au commencement de l'infiltration roumaine — qu'on la place à une date aussi ancienne que possible, — il ne pouvait plus être question de romanisme au nord du Danube de sorte qu'on ne peut parler ni de continuité romane, ni de continuité roumaine.

En ce qui concerne les débuts de l'expansion pacifique des Roumains vers le nord, quand elle atteint l'ancienne province romaine qui si souvent changea de maître, et à quelles conditions de vie les Roumains doivent leur grande expansion territoriale, en voilà des questions dont nous reparlerons ailleurs, plus amplement.

(A suivre.)